MAR 3 1 1926

3e Année. N° 6. 15 Mars 1926.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
X. X.	*Rouges, Jaunes et Blancs*	241
enri de Régnier	*L'Escapade.* — III	261
y de Montjou	*Le Règlement de la Question du Riff.* — I	290
Lévy-Bruhl	*Mentalité primitive et Jeu de hasard*	317
nile Henriot	*La Seconde vie de Martin Cramoysan.* — II	328
aston Deschamps	*Les Portraits de M. de Calonne*	364
ienne Rey	*Le Livre de Stendhal sur l'Amour* (fin)	390
Lacour-Gayet	*Comment on devenait Ministre sous le Directoire.*	421
ené Jasinski	*Un Poème inédit d'Anatole France*	439
e Laurey et Sauvaget	*Le Palais Azem à Damas*	443
Albert-Petit	La Vie littéraire : *Les Livres d'histoire*	449
ndré Chaumeix	La Politique : *La Crise ministérielle*	463

Chronique bibliographique : Marcel Thiébaut.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 5 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Ronsard à la Cour de Charles IX

par PIERRE DE NOLHAC
de l'Académie française

Un Saint colonial

par PIERRE MILLE

La Critique professionnelle

par ALBERT THIBAUDET

Le bolchévisme sous les Pharaons

par ALEXANDRE MORET

Le maréchal de Mac-Mahon et le 16 Mai

(Mémoires inédits d'AUGUSTE LAUGEL)

Au Service du Roi

(Mémoires inédits du XVIIe siècle, par le BARON DE MONTBAS)

ROUGES, JAUNES ET BLANCS

Pendant que l'Europe est occupée à négocier avec les représentants bolchévistes qui se dépensent en voyages et en entrevues, le travail actif des bolchévistes est intensifié en Extrême-Orient et en Asie centrale.

N'ayant pu déclencher la révolution immédiate dans les pays de l'Europe occidentale, mais cependant n'ayant rien négligé pour empoisonner les grandes masses de ces pays et préparer ainsi un terrain favorable pour une action dans l'avenir, les bolchévistes ont concentré les forces de leur propagande dans les pays de l'Extrême-Orient afin d'y étendre leur base et de mieux menacer ensuite la civilisation et le régime social actuel.

Les renseignements irréfutables que nous avons puisés à de nombreuses sources et documents sont nettement corroborés par les informations émanant d'une personnalité arrivée de l'Extrême-Orient après y avoir passé sept années consécutives (depuis 1918), visité maintes localités de la Chine, de la Corée et de l'Extrême-Orient russe et occupé diverses fonctions dans les gouvernements nationaux de l'Extrême-Orient. Actuellement cet informateur représente diverses organisations sociales russes (plus de 60), différents groupements militaires et cosaques, ainsi que des personnalités ayant été à la tête des gouvernements russes qui s'étaient succédé en Extrême-Orient. Les renseignements qui sont ainsi fournis sur la situation politique actuelle des pays de l'Extrême-Orient (Chine, Japon, Corée, Mongolie, Extrême-

Orient russe), ainsi que sur l'œuvre destructrice de la IIIe Internationale et du pouvoir soviétique visant l'établissement du communisme et la mainmise sur les entreprises européennes, peuvent se résumer comme suit. Il est utile de faire connaître la situation.

En Chine, les cinq principaux partis, actuellement à l'œuvre, sont les suivants :

1° Le parti « Tchili », celui des provinces centrales de la Chine, et qui est soutenu par les Anglo-américains; il a à sa tête le maréchal Dzao-Koun, ancien président de la République Chinoise, et le général Ou-Pei-Fou. En 1924, lors de la guerre contre Tchang-Tso-Lin, ce parti avait été vaincu. Il est à noter que le principal artisan de sa destruction avait été le général « chrétien » Feng-You-Hsian, actuellement dictateur de Pékin, qui à cette époque était un des partisans et des aides les plus estimés du général Ou-Pei-Fou; au cours de la guerre il avait trahi Tchang-Tso-Lin et s'était emparé de Pékin. En même temps qu'il accomplissait cet acte, il adoptait vis-à-vis de Tchang-Tso-Lin une attitude tout à fait indépendante. Ou-Pei-Fou battait en retraite avec le peu de troupes qui lui restaient fidèles. Le parti « Tchilien » une fois vaincu, Dzao-Koun se voyait obligé de résigner ses pouvoirs. A la suite d'un accord survenu entre le général Feng-You-Hsian, le maréchal Tchang-Tso-Lin et Sun-Yat-Sen, un gouverneur provisoire de la Chine avait été désigné en la personne de Touan-Tchi-Jouï qui continue jusqu'à ce jour à remplir ce rôle. Bien que vaincu, Ou-Pei-Fou n'a cessé d'espérer le rétablissement de la faction « Tchili ». Retiré dans les provinces reculées de la Chine, il s'est attaché à réorganiser son armée en collaboration avec les gouverneurs de ces provinces. De son côté, le général Feng n'a cessé de consolider sa situation dans les provinces du centre.

2° Le parti « Fengtine », qui est le parti Mandchou de Tchang-Tso-Lin, appuyé par les Japonais. Le plus puissant en Chine, il possédait la meilleure armée, un système d'administration bien organisé, ainsi que les plus grandes ressources financières. Il avait pour centre Moukden et son pouvoir s'étendait sur toute la Mandchourie.

3° Le parti « Gouolindan », celui des provinces méridionales

de la Chine, ayant pour centre Canton et pour chef Sun-Yat-Sen, actuellement décédé. A en juger d'après son programme, ce parti avait été socialiste, mais, sous l'influence des bolchévistes, il a versé, durant ces années dernières, dans le communisme, bien qu'il soit incapable de réaliser pleinement son programme. A la mort de Sun-Yat-Sen ce parti est resté sans chef, ses successeurs n'ayant pu, jusqu'à ce jour, s'entendre entre eux. Ce parti est entièrement dominé par les influences de Moscou qui lui fournit les ressources, les armes les instructeurs pour les armées, etc.

4° Le parti « Ani-Fou », celui des monarchistes chinois. Touan-Tchi-Joui, actuellement gouverneur provisoire de la Chine, en est un des principaux leaders. Aujourd'hui ce parti demeure presque inactif, ses chefs étant placés dans des conditions de travail impossibles. Les insurrections monarchistes qui avaient éclaté au cours de ces dernières années n'aboutirent guère, le parti ayant rencontré de l'opposition du côté des Japonais et des étrangers. Bien que dans sa grande masse le peuple chinois nourrisse des sentiments bienveillants à l'égard de l'idée monarchiste, la situation actuelle, l'inaction du parti « Ani-Fou », la pénétration des bolchévistes en Chine et leur travail dans ce pays, diminuent sensiblement l'importance de ce parti. Le peuple commence à être contaminé par les doctrines communistes et voit dans la Russie soviétiste l'auxiliaire nécessaire pour s'affranchir de inflnence étrangère et chasser les étrangers de la Chine.

5° On peut considérer actuellement comme cinquième parti (qui n'existait guère auparavant) le parti « chrétien » du général Feng-You-Hsian (dictateur de Pékin). Celui-ci, ne s'embarrassant pas de principes, a passé par différents partis et les a trahis successivement. A l'égard des autres partis chinois, il garde une attitude tout à fait indépendante, formant pour ainsi dire un groupe distinct.

En dehors de ces cinq principaux partis, la Chine en compte encore bien d'autres, de moindre importance, et qui ont pour chefs des gouverneurs de provinces. Ces partis sont en lutte perpétuelle.

Touan-Tchi-Jouï, gouverneur suprême de la Chine, qui a obtenu son poste, ainsi qu'on l'a vu plus haut, par des arran-

gements avec Feng-You-Hsian, Tchang-Tso-Lin et Sun-Yat-Sen, se trouve, depuis son accession au pouvoir, dans une situation très difficile, car, ne possédant en fait aucune force réelle, il est obligé de s'appuyer sur ces trois chefs qui, eux, ont des moyens à leur disposition. Comme d'autre part Feng-You-Hsian peut être réellement considéré comme le dictateur de Pékin, il en résulte que le Président provisoire de la Chine n'est qu'un jouet entre les mains de ce dernier.

L'ACTION BOLCHÉVISTE

La reconnaissance par la Chine des autorités bolchévistes a eu une grande influence sur les affaires de ce pays et a modifié la situation des partis chinois. Ayant « misé sur la Chine », les bolchéviks ont employé tous leurs efforts pour arriver à un arrangement avec ce pays. Ils ont mis en avant tous les moyens à leur disposition, sans ménager les dépenses pour acheter les représentants du pouvoir chinois. Il leur a fallu du temps pour aboutir à un accord, car la Chine subissait l'influence des Puissances étrangères. Enfin en 1924 elle reconnaissait le pouvoir soviétiste. Les négociations avec Karahan, représentant soviétiste, avaient été confiées à Wellington-Koo, ministre des Affaires étrangères, et aux membres du Cabinet. Les milieux chinois affirment que Wellington-Koo et les autres membres du Cabinet avaient été achetés : Karahan, à leur dire, aurait payé deux millions de dollars. Les négociations se poursuivaient dans le plus grand secret et la reconnaissance du pouvoir soviétique fut une surprise tant pour les milieux chinois qu'étrangers. Tchang-Tso-Lin a déclaré qu'il considérait la reconnaissance de la Russie soviétique par le pouvoir central comme non obligatoire pour lui et que personnellement il gardait toute sa liberté d'action. Il a déclaré aussi que, si le pouvoir soviétique désirait entrer avec lui en pourparlers, ceux-ci devaient se poursuivre directement et indépendamment. D'ailleurs, cette attitude intransigeante avait, depuis, été modifiée, et, en septembre 1924, Tchang-Tso-Lin concluait avec le pouvoir soviétiste un accord qui, à certains égards, lui était désavantageux. Pour Tchang-Tso-Lin la reconnaissance des soviets avait été un acte

forcé, car à cette époque il se trouvait en guerre avec Ou-Pei-Fou et craignait d'être pris à revers par les bolchévistes, dont il redoutait l'action dirigée vers la ligne ferrée de l'Est-chinois et vers Kharbine. L'accord avec les bolchéviks écartait ce danger, en lui permettant de former deux nouvelles armées dans la zone de la concession de l'Est-chinois. Ici aussi les bolchévistes ont eu recours à l'argent en achetant les collaborateurs de Tchang-Tso-Lin et en les couvrant, ainsi que leurs femmes, de cadeaux.

A partir de ce moment la pénétration bolchéviste s'accentue progressivement. Karahan est nommé ambassadeur soviétiste en Chine. L'immeuble de la Légation de Russie à Pékin lui est remis; des Consuls soviétistes sont nommés dans les grands centres chinois et s'emparent des immeubles des anciens Consulats impériaux russes. Le « Vnechtorg », la « Dalbank » et les autres établissements bolchévistes étendent largement leur action. Les crédits alloués à l'Ambassade et aux Consulats soviétistes ont été décuplés. Cela s'explique par le fait que nombre d'agitateurs bolchévistes y sont camouflés sous l'apparence d'employés d'ambassade et de consulats. Il en est de même du personnel du « Vnechtorg », de la « Dalbank », etc. La Chine pullule d'agents de commerce et de commis qui ne sont, en réalité, que des agents de la IIIe Internationale. Les nouveaux contingents arrivent sans arrêt de Moscou après y avoir été soigneusement instruits et entraînés.

A peine installé à Pékin, Karahan, envoyé soviétiste, entreprend l'action communiste en Chine. Il va même jusqu'à négliger sa situation officielle qui devrait l'engager à une attitude de réserve et de discrétion. Au contraire il ne cesse de souligner à dessein qu'il n'est pas seulement le représentant officiel des soviets, mais encore un agent actif de la IIIe Internationale. L'organisation de diverses unions ouvrières chinoises et la direction des mouvements grévistes, attirent particulièrement son attention. Il prend sous sa protection l'union nationale des étudiants chinois, puissante organisation qui compte plus d'un million d'adhérents. Toutes ces organisations sont amplement alimentées, quant à leurs ressources, par les bolchévistes. La propagande anti-européenne, qui est menée par les agents des soviets, gagne des milieux chinois de plus

en plus larges. La haine des étrangers attisée par les bolchéviks est grande, dit-on, parmi la population chinoise. Toutes les fois où il a l'occasion de s'adresser au peuple chinois ou à l'union nationale des étudiants, Karahan fait appel à la lutte contre l'impérialisme étranger et promet l'appui du pouvoir soviétiste. Lors de la grève de Shanghaï en juin, juillet et août 1925, grève qui s'est étendue aussi à d'autres villes de la Chine, les réunions des chefs des communistes chinois et des meneurs du mouvement gréviste se tenaient dans les locaux du Consulat soviétique et en présence des agitateurs bolchévistes ainsi que des membres du Consulat. C'est un fait que la police anglaise a établi et qui n'a pu être démenti par les bolchévistes. En juillet 1925 la police anglaise arrêtait M. Dosser, un communiste notoire, ami de Lénine, membre du parti communiste depuis vingt ans, et une nommée Filippoff, bolchéviste de marque, qui se disait son épouse. Dosser était arrivé en Chine en qualité de représentant du syndicat du pétrole. Une saisie opérée chez lui avait établi la présence de documents de la IIIe Internationale le chargeant de l'organisation du mouvement gréviste en Chine. Dosser fut arrêté, ce qui ne manqua pas de produire la plus vive agitation tant à Moscou qu'à Pékin. Tchitchérine s'empressa d'envoyer des notes de protestation aux Gouvernements britannique et chinois. De son côté Karahan adressa des notes au ministre d'Angleterre à Pékin et au ministre des Affaires étrangères de Chine. Les bolchévistes ne ménagèrent aucun frais pour faire cesser les poursuites. Ils s'attachèrent à prouver que le document saisi chez Dosser était faux. A cet effet le docteur Fortounatoff, chef du service d'espionnage auprès de Karahan, avait été mandé de Pékin à Shanghaï. Il tenta de soudoyer M. Kedrolivansky, agent de la police anglaise (officier russe au service anglais), qui avait découvert le document incriminé; Fortounatoff remit à M. Kedrolivansky la somme de dix mille dollars pour qu'il déclarât que ledit document avait été placé dans les bagages de Dosser par la police anglaise. L'entrevue entre M. Kedrolivansky et Fortounatoff a eu pour témoins secrets des agents de la police anglaise, dissimulés dans la pièce voisine, qui entendirent la conversation. A peine Fortounatoff eut-il remis l'argent à M. Kedrolivansky, que celui-ci

appela les policemen et déclara Fortounatoff en état d'arrestation. L'argent fut versé par l'officier entre les mains du tribunal. Mais bientôt Fortounatoff fut remis en liberté sous caution, la somme fixée ayant été versée par la coopérative soviétiste et par la « Dalbank »; il se réfugia au Consulat soviétiste. Fortounatoff ne comparut pas devant le tribunal; il avait fui. Cette affaire produisit la plus grande impression dans les milieux étrangers et servit à prouver la participation des agents de la IIIe Internationale à l'organisation des grèves en Chine. Le tribunal et les experts établirent l'authenticité du document découvert chez Dosser. Malheureusement des mesures peu efficaces ont été prises à l'égard de cet agent si important de la IIIe Internationale, l'autorité anglaise s'étant bornée à l'expulser de Shanghaï. En mai 1925, un agent en vue de la IIIe Internationale, le colonel d'État-Major Gouschine, fut arrêté à Shanghaï; il avait pour mission l'organisation de l'armée rouge chinoise et de détachements rouges russes. On s'est également borné à l'expulser de Shanghaï; mais l'œuvre commencée par lui se poursuit à Tien-Tsin et dans d'autres villes de la Chine.

La propagande communiste et anti-européenne a déclenché à Shangaï une importante grève qui a duré trois mois (de juin à août 1925).

« Affranchissement de la Chine de toute influence étrangère, restitution au pays de toutes les concessions étrangères, autonomie douanière, abolition des tribunaux mixtes, dissolution du corps des volontaires composé d'étrangers, retrait des troupes de débarquement, abolition complète de l'exterritorialité des étrangers en Chine » : telles furent les revendications des grévistes. Les mots de ralliement puisés aux doctrines communistes y trouvèrent également une large part et les agents soviétiques ne manquèrent pas l'occasion de déployer la plus fiévreuse activité.

Cette grève s'étendit graduellement à d'autres villes de la Chine. A Shanghaï seulement le nombre de grévistes atteignait 250 000 ouvriers et plusieurs dizaines de milliers de boutiquiers, de détaillants et d'employés. Les Chinois ont eu l'occasion de faire preuve d'un esprit de corps et d'une insistance tout à fait remarquable dans la défense de leurs exigences. Les manifestations, auxquelles prenaient part des milliers et

des milliers de Chinois, se passaient sans armes, procédé déjà employé en Russie, lors des menées révolutionnaires organisées en 1905 par le pope Gapone, agent international; à Shanghaï on agitait des placards portant des inscriptions anti-étrangères et communistes. Les manifestants s'apprêtaient à attaquer les commissariats de police et les consulats étrangers. La police anglaise, le corps des volontaires et les matelots anglais, américains, japonais et italiens leur opposèrent sans peine une résistance victorieuse, car, comme il a été dit, les manifestants étaient sans armes. Les pertes de ces derniers s'élevaient à 200 hommes environ. Les manifestants déclarèrent que cette victoire remportée sur eux s'expliquait par le fait qu'ils étaient désarmés; mais que la fois prochaine les choses dérouteraient bien autrement, car on se trouverait en présence de fusils et de mitrailleuses destinés à chasser les étrangers. A ce propos, il est à retenir qu'un grand effort est fourni par les bolchévistes à l'effet d'armer les ouvriers et les organisations professionnelles chinoises. La répression des manifestations fut suivie de près par une recrudescence d'attentats et d'attaques contre les étrangers; quelques Américains, Anglais et Japonais y trouvèrent la mort. D'autres villes aussi connurent des soulèvements contre les étrangers : à Kiou-Kiang la foule alla jusqu'à démolir le Consulat et une banque japonaise; à Tien-Tsin une fabrique japonaise fut démolie, etc. Le boycottage, les grèves et le mouvement anti-européen causent de grosses pertes aux commerçants étrangers en Chine.

Actuellement, les bolchéviks s'occupent spécialement de l'union des employés des postes et des télégraphes chinois, ainsi que de celle des cheminots, et escomptent le rôle important qu'elles pourraient jouer au cours des futures grèves. L'union centrale pour la grève à Shanghaï et l'union nationale des étudiants chinois contrôlent les entreprises commerciales chinoises, en vue d'empêcher la vente des produits étrangers, qu'elles détruisent en cas de découverte. Pour se faire une idée de la haine des étrangers, haine attisée par la propagande bolchéviste, il suffit de citer le fait suivant : si l'on découvre dans la rue un Chinois quelconque coiffé d'un chapeau de provenance étrangère, ce chapeau lui est enlevé et le propriétaire très souvent malmené.

Une action des plus puissantes est exercée par les bolchévistes à Canton. Ici se poursuit ouvertement le travail des instructeurs militaires rouges mandés de Moscou et de Tchita, et placés sous les ordres du commissaire Borodine. Leur but principal est la création d'une armée rouge chinoise. Actuellement une importante armée rouge chinoise est déjà organisée à Canton et l'on procède à la formation de détachements rouges russes. Les armes sont importées de Vladivostok à bord des bateaux russes, qui viennent directement sans faire escale dans les autres ports.

Dans la lutte qu'il a engagée avec Tchang-Tso-Lin, Feng est soutenu par les bolchéviks qui lui fournissent les armes et l'argent. Il possède, notamment, des avions de fabrication soviétiste.

Les bolchéviks portent leur attention spéciale sur la concession de l'Est-chinois qui se trouve, de fait, entre leurs mains. Plusieurs milliers d'anciens employés russes du chemin de fer sont licenciés et remplacés par des éléments de provenance moscovite. Tant à Kharbine, que dans les autres stations de la ligne, pullulent les agitateurs. D'importantes forces rouges sont concentrées aux stations « Pogranitchnaïa » et « Mandjouria » eu vue d'une occupation de Kharbine et de la zone de la concession.

Aucune action combinée n'est envisagée par les puissances étrangères pour enrayer la propagande communiste et le mouvement anti-européen. Il est évident que la responsabilité n'en peut incomber aux membres du corps diplomatique et consulaire étranger en Chine; elle appartient tout entière aux gouvernements. Il serait grand temps pour ces derniers de se rendre compte de la gravité de la situation actuelle en Chine et d'aviser aux mesures nécessaires. Car, si celles-ci tardaient à être prises, la Chine serait à jamais perdue pour eux.

JAPON

Le Japon s'est aussi laissé gagner par les idées avancées. Les courants socialiste et communiste gagnent de plus en plus dans les milieux japonais, dans la presse et dans la litté-

rature. Les tendances avancées sont prédominantes jusque dans le sein du Gouvernement. Seuls le parti militaire et des groupements encore insignifiants, comparables aux groupements fascistes sont hostiles aux bolchévistes, mais demeurent isolés, ne rencontrant pas l'appui de larges milieux japonais. Il est vrai que la marine et l'armée japonaises sont puissantes, mais les symptômes de la pénétration bolchéviste dans ces corps se font sentir.

La reconnaissance des Soviets par le Japon n'a guère justifié les espoirs que celui-ci mettait dans cet acte; elle n'a eu pour effet que d'accroître la propagande communiste. Le Japon eut tôt fait d'admettre l'erreur qu'il venait de commettre. Il comprend aujourd'hui le danger de la pénétration bolchéviste au Japon et en Corée et cherche une issue à la situation. Il est à remarquer qu'en même temps que les diplomates soviétiques officiels, une foule d'agitateurs et de propagandistes soviétiques ont fait leur apparition sur le territoire japonais camouflés en employés, en étudiants, etc. Les mois à venir obligeront le gouvernement japonais à prendre une attitude nette vis-à-vis des soviets et il est probable qu'elle sera défavorable aux bolchévistes.

Le bolchévisme a surtout trouvé un terrain fertile en Corée. Dans sa quasi totalité, la population, qui se monte à 15 millions, nourrit à l'égard des soviets des sentiments de sympathie. Les bolchéviks, il faut le reconnaître, exploitent habilement les aspirations nationales des Coréens; ceux-ci estiment que les Soviets sont seuls capables de les affranchir du joug des Japonais et de rétablir leur indépendance. Pour maintenir l'ordre et résister à l'assaut du communisme, les Japonais sont obligés de maintenir en Corée une force armée considérable. Il est à remarquer qu'en marge de l'administration régulière du pays, il existe à Nikolsk-Oussouriisk un gouvernement coréen communiste formé et soutenu par les bolchévistes; ses membres ont été recrutés parmi les communistes coréens. Des détachements coréens communistes, armés par les soviets, se trouvent cantonnés dans le district de Nikolsk-Oussouriisk.

La Mongolie se trouve, de fait, entre les mains des bolchévistes. C'est sur leur initiative qu'avait été réunie la Consti-

tuante de Mongolie — « le grand Khouraldan » — qui adopta une constitution à l'instar du régime existant dans les républiques soviétistes. A la fin de ses travaux la Constituante a laissé après elle un organe exécutif, dit « Petit Khouraldan », qui existe encore. De plus un gouvernement mongol, composé uniquement de communistes, a été nommé. Tout ce programme a été exécuté par des agents bolchévistes sous la direction de Moscou. Ainsi fut introduit en Mongolie le régime soviétiste. En même temps se poursuivait l'organisation de l'armée rouge mongole qui compte aujourd'hui 30 000 hommes équipés et armés par Moscou. De plus, les soviets disposent dans ce pays, à Ourga, d'un détachement d'armée rouge russe comptant 10 000 hommes. Au début l'influence bolchéviste ne s'étendait que sur la partie sud-est du pays; aujourd'hui elle a fait de sensibles progrès et a gagné la région nord-ouest, largement pourvue d'armes provenant d'Ourga. L'armée rouge mongole a inauguré son activité par des actes terroristes dirigés contre les princes et les possédants mongols : dès le début dix-huit princes qui n'eurent pas le temps de fuir furent exécutés. Le clergé mongol a été aussi l'objet de persécutions et le chef spirituel s'est vu contraint de se réfugier en Chine. Il est remarquable que le pays a été envahi par une masse de Juifs qui, tout en occupant des postes soviétistes officiels, se sont adonnés au commerce et gagnent gros. La capitale de la Mongolie — Ourga — a été débaptisée et s'appelle actuellement Oulan-Boutar-Hotou qui veut dire « Héros Rouge ».

Le court aperçu que nous avons donné plus haut montre suffisamment le degré d'influence des bolchévistes en Chine, au Japon, en Corée et en Mongolie, et justifie amplement le plan de bolchévisation de l'Extrême-Orient, conçu par Moscou. Pour le mettre à exécution, les soviets ne s'arrêtent pas à la dépense; ils envoient partout leurs agents et leurs armes. Ils ouvrent des cours de langues orientales à Léninegrad, Moscou, Tchita, Irkoutsk et Vladivostok; ces cours ont pour but de préparer des agitateurs et des propagandistes destinés à l'Extrême-Orient, et comptent parmi leurs élèves des Chinois, des Japonais, des Russes, des Coréens, des Mongols. Il est à noter que Moscou, à lui seul, possède trois cours organisés, qui occupent les immeubles importants

de Morosoff, Jasikoff, et une annexe du Strastnoi-Monastir. Ces trois institutions fournissent 900 agents de propagande par an. En outre, dernièrement, on a installé à Moscou « l'Université de Tsun-Iut-Tsun », ainsi baptisée du nom du fondateur du parti révolutionnaire « Kuo-min-Tang ». 250 élèves dont 40 femmes y apprennent la théorie et la « pratique de la révolution ». L'action communiste est adroitement secondée par la littérature communiste, répandue dans ces pays. Léninegrad, Moscou et Vladivostok possèdent des typographies orientales admirablement outillées.

Ainsi l'Extrême-Orient se sature progressivement d'idées communistes. Il est étonnant qu'en présence de cette triste vérité les Puissances européennes demeurent impassibles et ne fassent rien pour conjurer le danger qui les menace non seulement en Extrême-Orient, où elles risquent de perdre leur influence, mais en Europe même : car le communisme appelé à la vie et à son œuvre destructrice en Orient menace de gagner avec le temps les contrées européennes. On doit retenir ces paroles de Lénine : « Lorsque nous en aurons besoin, nous jetterons sur l'Europe pourrie un milliard d'affamés qui l'écraseront. »

L'EXTRÊME-ORIENT RUSSE. — RÉGIONS DU ZABAÏKAL, PRIAMOUR, AMOUR, KAMCHATKA

Pendant que le bolchévisme s'infiltre en Chine, en Corée, en Mongolie et au Japon, un phénomène tout opposé se dessine de plus en plus en Extrême-Orient russe. Les territoires de Zabaïkal, Priamour, Amour et Kamchatka ont toujours été difficilement rebelles à la contagion communiste. Aujourd'hui plus que jamais, un revirement, qui gagne même les sincères partisans des soviets, se dessine dans ces régions. Tous les efforts de communisation y sont restés vains. La population n'entend pas déroger à ses habitudes sociales. *Le Drapeau rouge*, organe officiel du Goubispolkom (Comité exécutif de la Province), édité à Vladisvostok, fournit quelques données qui prouvent suffisamment l'indifférence des intellectuels, des ouvriers et du reste de la population aux appels communistes. *Le Drapeau rouge* s'en prend au travail

insuffisant des organisations communistes lorsqu'il constate les faits suivants : la commune de Vosnesenskaïa dans le district Nikolsk-Oussouriisk ne compte que 6 adhérents au parti communiste sur une population de 6 700 personnes; la commune d'Alexéexskaïa dans le même district, 5 communistes sur 4 000; des 350 professeurs des écoles populaires du district de Vladivostok, 15 seulement sont communistes; sur les 22 vétérinaires de la région Primorskaïa, 2 seulement sont communistes; sur 16 agronomes, 1 communiste; sur 28 médecins de village, pas un seul n'est communiste, etc. Les mines de charbon de Soutchan, qui sont considérées comme un centre de communisme, ne comptent que 180 membres du parti sur plus de 2 000 ouvriers. Le même phénomène peut être constaté dans la province de l'Amour, en Zabaïkalie et au Kamchatka. Le sentiment religieux de la population s'affirme davantage tous les jours. La propagande dirigée contre la religion n'obtient aucun succès; au contraire, à Vladivostok, aux fêtes de Pâques de l'année passée, elle a provoqué de grands désordres. Un esprit de réaction saine et réfléchie gagne la population de l'Extrême-Orient russe. La mentalité des unités locales de l'armée rouge n'est pas aussi sans préoccuper les dirigeants soviétistes qui mettent tout leur espoir dans les détachements spéciaux, les organisations militaires communistes et dans la Tchéka. Ces effectifs ne sont pas nombreux et se composent généralement de Lettons, de Hongrois et de Chinois. Tout le pouvoir en Extrême-Orient se trouve concentré entre les mains des juifs qui occupent les postes les plus importants de l'administration.

La guérilla des Blancs ne cesse guère. En Zabaïkalie ce sont des détachements cosaques qui font des incursions sur la ligne du chemin de fer pour en chasser les agents et les employés soviétiques. Mais ces détachements n'ont pas de cohésion entre eux et manquent d'armes. Cependant les autorités soviétistes ne parviennent pas à en avoir raison. D'autre part, la population les regarde d'un œil bienveillant, les vêt et les cache aux moments critiques. Des détachements de partisans — cosaques et paysans — opèrent également dans la région de l'Amour. Dans le territoire de Primorsk les

détachements des partisans blancs, composés de cosaques, d'anciens soldats, d'officiers, tiennent en échec le pouvoir soviétiste qui n'arrive pas à les liquider. A toutes ces forces éparses il manque un seul Chef et un soutien matériel, qui ne pourrait être ultérieurement fourni que de l'extérieur.

L'ÉMIGRATION RUSSE EN CHINE

La majeure partie de l'émigration russe s'est établie en Chine. Alors que le Japon ne compte que 400 Russes environ, dont quelques dizaines seulement qui sont des émigrants, la Chine en renferme 400 000 dont la moitié s'y est réfugiée après la révolution. Les grandes masses de l'émigration se groupent à Kharbine et dans la zone de la concession du chemin de fer de l'Est-chinois. Il y en a aussi à Shanghaï, à Moukden, à Tchan-Tchoun, à Tien-Tsin et à Pékin. La situation des Russes en Chine est, d'une façon générale, très pénible, car, la main-d'œuvre chinoise défiant toute concurrence, les émigrants russes restent à l'écart. D'autre part la situation politique très confuse de la Chine n'est pas sans effet sur les Russes. Cependant la population garde à leur égard une attitude bienveillante. Les contingents des armées blanches de l'amiral Koltchak, de l'ataman Semenoff et du général Dieterichs, ont été, après leur licenciement, soumis au régime général des autres émigrants. Ils ont formé une série de groupements qui réunissent les anciens combattants et leur viennent en aide. La majeure partie des militaires ne veulent pourtant pas s'affilier à ces organisations où ils trouvent qu'on fait de la politique; mais, si on les appelle à lutter contre le bolchévisme, ils abandonneront certainement leurs occupations actuelles pour s'enrôler. Suivant certains calculs, il y a actuellement en Chine plus de 100 000 militaires, officiers et soldats des anciennes armées blanches qu'il serait facile de mobiliser.

Les cosaques qui se trouvent en territoire chinois sont groupés par « stanitzas » et « khoutoras ». La principale stanitza de l'armée cosaque de l'Amour, d'Oussouriisk et de Transbaïkalie se trouve à Shanghaï, qui est le seul point en

Chine où l'on peut travailler librement. Le gros des effectifs cosaques se trouve dans la zone de la concession de l'Est-chinois; la région de Khaïlar et la Mandchourie comptent jusqu'à 30 000 cosaques y compris leurs familles. Il est entendu qu'en cas de lutte avec les bolchéviks, les cosaques y prendront part. En dehors de ces organismes militaires, il y a, en Chine, une série de groupements politiques russes. La plupart résident dans les différentes villes de la Chine. Elles ont leur agent de liaison dans le Comité des organisations monarchistes à Shanghaï. En dehors de ces groupements, il en existe un certain nombre d'autres qui se proposent comme but l'assistance aux émigrants. Toutes ces associations sont de tendances monarchistes, à peu d'exceptions près, mais ces tendances ne présentent aucune importance et ne jouent aucun rôle.

On doit tenir compte de l'opposition énergique des organisations des étudiants des écoles supérieures russes de Kharbine qui n'entendent pas admettre la soviétisation de l'école supérieure. Tant les organisations et les unions que la majorité écrasante de l'émigration russe reconnaissent pour leur chef le grand-duc Nicolas.

L'armée de Tchang-Tso-Lin comprend dans ses effectifs un détachement russe de 3 000 hommes : officiers, soldats et cosaques des anciennes armées blanches, commandés par le général Nétchaeff. Ce détachement joue un rôle important dans la lutte de Tchang-Tso-Lin avec ses adversaires, les éléments russes faisant preuve de courage et d'endurance. Les Chinois en ont peur et évitent de lui opposer de la résistance. Ainsi, en 1924, lors du siège par les troupes de Tchang-Tso-Lin de Shanghaï-Gouan où se trouvaient 40 000 soldats d'Ou-Pei-Fou, la ville fut enlevée par 700 Russes en deux jours, alors que Tchang-Tso-Lin avait perdu plus de deux mois sans résultat. En février 1925 un détachement de 60 Russes, arrivés dans un train blindé, enleva Shanghaï en désarmant sa garnison composée de 5 000 soldats chinois du maréchal Tchi, partisan d'Ou-Pei-Fou. Dand la lutte politique qui se poursuit en Chine, la population demeure neutre; elle se résigne à pâtir des méfaits que lui causent les partis en lutte. A l'approche des troupes chinoises, la population fuit en panique en abandon-

nant ses biens qui sont pillés par les soldats. Des assassinats, des actes de violence, etc., accompagnent toujours les déplacements des forces armées chinoises. De ce point de vue le détachement russe représente une exception d'autant plus appréciable que, partout où il va, il apporte avec lui l'ordre et l'apaisement. La population chinoise est rassurée toutes les fois où elle peut constater, parmi les troupes chinoises, la présence de détachements russes qui empêchent tous actes de sauvagerie et de violence de la part des soldats chinois. Le 15 novembre 1925, à la suite de la trahison des éléments de l'armée de Tchang-Tso-Lin, le détachement russe fut attaqué. Bien qu'il ait été pris à revers, ses pertes n'ont pas été lourdes.

Les bolchévistes tentent l'impossible pour arriver à décomposer et à faire dissoudre toutes les organisations russes de l'Extrême-Orient, y compris le détachement du général Netchaeff. Mais bien que poussée à sa limite extrême, la propagande communiste n'arrive pas à atteindre sérieusement l'émigration russe, malgré tous les moyens mis en œuvre, y compris l'argent offert aux autorités chinoises. Infructueuses demeurent aussi toutes les tentatives bolchévistes en vue de persuader aux cosaques et aux soldats de rentrer en Russie; les agents des soviets pour le rapatriement sont le plus souvent maltraités. Il faudrait néanmoins pouvoir soutenir les éléments non contaminés avant qu'il soit trop tard.

Parmi les émigrés russes, les personnalités les plus marquantes et qui jouissent du plus grand prestige sont incontestablement le lieutenant-général Khorvat, qui habite Pékin, et le lieutenant-général Dieterichs, résidant à Shanghaï. Le général Khorvat, qui a passé près de vingt-cinq ans en Extrême-Orient, est hautement estimé par les milieux chinois et exerce sur eux une très grande influence. Des monuments en son honneur ont été érigés à Tzitzikar et à Kharbine, et l'une des rues de cette dernière ville porte son nom. Le général Dieterichs, qui avait été le dernier des gouverneurs de l'Extrême-Orient, jouit d'une autorité exceptionnelle dans les milieux de l'émigration et est considéré par les militaires comme une grande compétence. Aucune action ne devrait être entreprise en Extrême-Orient sans la participation de ces deux personnalités.

L'émigration russe représente un contrepoids très sensible à l'influence soviétiste en Chine où elle se considère comme installée provisoirement. Elle est loin d'avoir abandonné l'idée de la lutte contre les bolchéviks. Il suffit d'une conjoncture favorable pour qu'elle puisse, profitant du sentiment anti-communiste de ses compatriotes de l'Extrême-Orient, être appelée à collaborer activement au renversement du bolchévisme dans cette région et au rétablissement de l'ordre et de la loi. Si le bolchévisme venait à être renversé en Extrême-Orient, celui-ci se trouverait, du coup, séparé de Moscou. Une barrière serait ainsi opposée à la pénétration des soviets au Japon, en Chine et en Corée.

***

Nous serions heureux si les renseignements que nous avons groupés plus haut et les appréciations que nous avons émises étaient susceptibles d'appeler l'attention des dirigeants des divers pays sur les problèmes que l'Extrême-Orient leur pose et sur les voies les plus appropriées à suivre pour conjurer le danger redoutable que font courir à la civilisation européenne et à son régime social la IIIe Internationale et ses agents installés sur un territoire qui fut celui d'un peuple ami de la France. Le présent article montre, il nous semble, avec une clarté suffisante, que le danger est imminent, et il serait puéril de s'en détourner. Comme nous l'avons dit, la IIIe Internationale, s'étant emparée des territoires de la Russie, y a installé son état-major et son quartier général et y voit uniquement une excellente base d'opération. Nous avons aussi constaté que ses premiers efforts pour révolutionner directement les pays d'Europe ont rencontré plus de résistance qu'on ne croyait, — les menées révolutionnaires n'ont pu amener assez vite les résultats que l'organisation internationale avait pour objectifs. L'ordre social, attaqué dans ses bases vitales, quoique ébranlé, résiste quand même. Un assaut trop direct pourrait être suivi d'un insuccès, peut-être même provoquer une réaction et par là compromettre la cause de la révolution mondiale. La IIIe Internationale et ses représentants les bolchéviks, dans leur œuvre de des-

truction, sont de fins psychologues et d'adroits tacticiens. Voyant les difficultés se multiplier, ils ont, et cela sans abandonner leur travail de décomposition, changé extérieurement leurs pratiques. Ils ont provisoirement remplacé la violence des actes et des paroles par de l'astuce et par des formules banales d'apaisement et d'accord. Toute l'Europe cause, discute, palabre — on déjeune aussi. Les résultats négatifs obtenus sont appréciables, car certainement la mentalité générale est de plus en plus faussée. N'avons-nous pas assisté à l'ineffable spectacle d'un chef de gouvernement complimentant un représentant des soviets des exploits héroïques des armées impériales? La formule qui glorifie le bourreau des qualités des suppliciés est assez neuve et constitue certes un record d'inconscience. La possibilité seule d'un pareil discours démontre où l'on en est et à quel point il serait nécessaire de se ressaisir.

Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir et certes cela serait de la cécité préméditée si l'on ne s'apercevait pas des menées soviétiques. — Des contrats, des accords apaisants, des promesses imprécises, mais alléchantes, des diplomates à foison — voilà pour l'Europe. D'autre part des spectacles rendus publics de prétendues discordes à Moscou pour accréditer l'idée de la possibilité d'une évolution prochaine et salutaire. Une personne insuffisamment informée pourrait vraiment s'y laisser prendre et croire à la possibilité d'une évolution du bolchévisme. C'est une bonne chose pour émousser les énergies qui ne demandent qu'à faiblir et pour gagner du temps. Qu'importe que ces prétendues discordes soient factices et voulues, si certains s'y laissent prendre? Certes il suffirait d'être un observateur impartial et tant soit peu clairvoyant pour se rendre compte qu'en Soviétie, en cas de désaccord des « camarades » avec la politique intérieure du régime, les dirigeants en ont immédiatement raison tout simplement par des exécutions capitales, arbitraires et illimitées en nombre. A côté de cela il est à retenir que les désaccords d'une extrême violence qui se produisent aux congrès communistes sont encouragés par toute la publicité qu'on leur donne et que d'autre part, par une heureuse mais bien extraordinaire exception, le monde bolchévik n'a à

déplorer aucune mort violente de ses contradicteurs. Ici aussi ne soyons pas des aveugles ridicules. Attachons aux congrès soviétiques l'importance qu'ils méritent : celle d'un spectacle bien aménagé et d'un trompe-l'œil. Et vraiment ne nous laissons pas prendre par des affirmations de certains publicistes qui voudraient nous faire croire que les Juifs s'en vont et la IIIe Internationale avec eux! Se camoufler, changer de nom est le jeu habituel des dirigeants soviétiques et, s'il y a un semblant de lutte à Moscou, cela n'est certes pas la bataille des « Dieux[1] », mais le Sabbat des « démons ».

Reculer l'échéance fatale, tout est là pour Moscou et, avouons-le, les bolcheviks sont passés maîtres en cette matière. Le temps gagné n'est pas perdu par eux. Un travail formidable se fait dans les colonies et les pays exotiques. Vous retrouverez partout dans les grandes lignes le processus dont nous avons donné un court aperçu pour la Chine. Partout la même main, la même organisation, les mêmes procédés, le même or venu de Moscou. Où Moscou le prend-il? Les assassinats, les pillages, le vol en fournissent une grande partie. Le trésor impérial et les anciennes réserves de l'État une autre. Et cependant on est porté à croire qu'une caisse secourable — internationale celle-là — vient aux bons moments soutenir les ressources de la révolution mondiale et de ses fidèles serviteurs. A moins que les ressources des nombreuses imprimeries dont les bolcheviks se sont rendus maîtres n'aient été mises à contribution. L'exemple de la Hongrie incline à des méditations et les pays aux devises les mieux appréciées feraient peut-être bien de contrôler de plus près le nombre de leurs coupures en circulation. C'est partout, au Maroc, en Syrie, en Chine, aux Indes, partout et toujours l'assaut contre les pays civilisateurs, le travail pour affaiblir les métropoles, pour user la résistance, pour préparer les massacres du Grand Soir. Et toujours l'*Internationale* exploite le sentiment *national* et l'exalte pour soulever les masses contre les dirigeants soi-disant oppresseurs. Le moyen est bon et l'Europe s'épuise pour défendre la civilisation qu'elle a importée dans ces lointains parages. C'est

1. Le *Temps*, 14 janvier 1926.

ainsi que le terrain favorable à un bouleversement social prend de plus en plus d'extension. Le péril jaune est un danger peut-être long à venir. Mais les « jaunes » ameutés et organisés par les « rouges » et jetés par eux contre tout ce qui est « blanc », voilà le vrai danger imminent.

Laissera-t-on faire? Se laissera-t-on berner jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il soit vraiment trop tard pour se ressaisir? Nous n'en savons rien. Mais il est clair que seul un accord sincère entre les forces défensives pourra lutter avec succès contre l'action destructive de la IIIe Internationale. Les contre-attaques dans l'immense périphérie sont inefficaces, n'ayant aucune direction générale. Car c'est un seul centre qui dirige les préparatifs de la révolution mondiale. Il est actuellement à Moscou et les bolchéviks ne s'en cachent guère. Au contraire ils ont le triste courage et l'audace de le démontrer ouvertement même par leur dénomination. Heureusement pour la dignité du nom russe, ils ne se sont pas affublés du nom de la Russie. Ils se disent carrément l'Union des Républiques soviétiques socialistes, formule libre, non assujettie à des territoires ou à des nationalités déterminés. Les portes restent grandes ouvertes pour faire entrer les voisins, seulement on ne voit pas la porte de sortie de l'enfer bolchéviste. Que ceux qui ne veulent pas y entrer unissent leurs efforts pour résister à la contagion intérieure et à la coulée prochaine de la lave orientale. Écrasez la tête de la vipère si vous ne voulez pas être mordu, fermez l'entrée du gouffre pour ne pas y sombrer. Vous aurez avec vous tous les patriotes, tous les gens de bien, et heureusement il y en a encore de par le monde. Ne dites pas que la cause est désespérée et dépasse vos forces, ne méconnaissez pas leur valeur; du courage pour défendre tout ce que l'humanité a créé pendant des siècles : le succès suivra.

X. X. X.

L'ESCAPADE[1]

DEUXIÈME PARTIE

I

Le printemps de cette année 1739 fut particulièrement vif et beau et le château des Espignolles en semblait tout rajeuni. On avait cessé de faire du feu dans les cheminées et on commençait à tenir les fenêtres ouvertes d'où l'on apercevait un ciel pur et léger qu'éclairait un gai soleil d'avril. Aux arbres les feuilles faisaient mine de se déployer et l'herbe se parsemait des premières fleurettes. Dans les branches les oiseaux s'égosillaient et le jardin prenait un air de fête. Le sable des allées luisait doucement et la terre grasse des parterres se teignait de beaux reflets. L'air était traversé de brises rapides et plein d'odeurs végétales. L'eau du grand étang frissonnait légèrement. Quelque chose de joyeux et de neuf entourait les Espignolles. Dans la cour on entendait criailler les petits valets et jacasser les vieilles servantes. Criailleries et jacassements se taisaient au passage de M. Harquenin. Un après-midi, comme il traversait la cour en sifflotant et les mains dans ses poches, car il n'aimait point à se presser et en prenait tout à son aise, il se trouva nez à nez avec mademoiselle Gogotte Bichelonne.

Mademoiselle Gogotte Bichelonne semblait avoir participé au rajeunissement de la saison. Débarrassée de ses enjupon-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 février et 1er mars.

nements d'hiver, elle arborait un cotillon court, du meilleur goût, tiré de son coffre. Elle avait fait subir à sa lèvre moustachue un sévère épilement et elle avait ainsi assez bonne façon et prestance imposante. Plantée devant M. Harquenin elle paraissait réclamer de lui un regard d'attention, ce qu'il n'eut garde de lui refuser, car il était sensible à l'intérêt que lui portait mademoiselle Gogotte et il avait le sentiment que si, après avoir accompagné mademoiselle de Fréval aux Espignolles, elle s'y attardait ainsi, il n'était pas, lui, Harquenin, étranger à ces lenteurs et à cette conduite. Certes, comme tout le monde au château, elle subissait l'attrait qu'exerçait sur chacun la jeune demoiselle et elle ne cachait pas le dévouement que lui inspirait cette gentille maîtresse. Mademoiselle Gogotte rejetait volontiers sur ce dévouement les atermoiements de son départ. Ne lui avait-on pas confié Anne-Claude de Fréval? Ne la lui avait-on pas remise entre les mains pour lui faire accomplir le voyage des Espignolles? Madame de Morambert ne lui avait-elle pas recommandé de prendre soin d'elle, de la surveiller, en un mot d'avoir l'œil sur elle? Or, cette confiance, mademoiselle Gogotte entendait bien la mériter. On est d'humble condition, mais toute Gogotte Bichelonne qu'on se nomme, on n'en est pas moins mademoiselle Marguerite Bichelon, personne sérieuse et au-dessus de son état. Fière de la fonction qu'elle avait assumée, elle la mènerait à bien. C'est pourquoi elle demeurait aux Espignolles et y demeurerait tant qu'il faudrait. Mademoiselle de Fréval avait besoin de s'habituer à sa nouvelle existence et les conseils d'une Gogotte ne lui seraient pas inutiles, d'une Gogotte que tout le monde estimait au château et que mademoiselle de Fréval traitait avec amitié, M. le baron de Verdelot avec considération et qui, en somme, n'avait pas à se plaindre de maître Harquenin. N'était-il pas pour elle plein de prévenances et il avait même cessé de la railler de sa peur, lors de l'attaque du carrosse par les brigands, avouant que la situation où l'on s'était trouvé aurait pu fort mal tourner sans l'intervention des dragons de M. de Chazot. Ainsi les rapports entre mademoiselle Gogotte et M. Harquenin étaient-ils en tout point excellents.

Au vrai, M. Harquenin était flatté du goût que manifestait

pour lui mademoiselle Bichelon qui n'était pas après tout la première venue. Sans être belle ni jeune, elle n'était pas d'un âge et d'une figure à éloigner. De plus elle avait la bourse fort agréablement garnie d'écus. Tout cela n'est pas à dédaigner et puisque mademoiselle Bichelon aimait tant mademoiselle de Fréval et qu'elle se plaisait si bien aux Espignolles ne songeait-elle pas à un moyen d'y demeurer définitivement? A cette pensée, M. Harquenin clignait de l'œil et prenait un air entendu. Mademoiselle Bichelon eût fait une très sortable épouse pour un Harquenin et M. Harquenin souriait un instant à cette perspective conjugale, mais son sourire se changeait bientôt en grimace et Harquenin se rembrunissait. L'obstacle à ce beau projet était qu'il existait quelque part une épouse délaissée jadis par M. Nicolas Harquenin, une mégère qu'il avait abandonnée, il y avait beau temps, préférant à son logis tout puant de querelles le feu du bivouac. Du service du roi, Harquenin avait passé à celui de M. de Verdelot sans retourner au pays et sans s'enquérir de cette carogne. On la lui avait bien dit trépassée de vie à trépas, mais la bougresse était assez méchante pour avoir fait courir le faux bruit de sa mort, afin de le mettre, lui, en mauvais et pendable cas de bigamie s'il s'avisait de renouveler une expérience conjugale dont le premier essai ne lui avait pas réussi. Maître Harquenin se promettait bien, un jour où l'autre, d'en avoir le cœur net et d'aller sur les lieux s'assurer de la vérité, mais rien ne pressait et le mieux n'était-il pas, en attendant, de se laisser faire aux cajoleries de mademoiselle Gogotte?

Elle n'y manqua pas cette fois et adressant à M. Harquenin son plus gracieux sourire, elle lui dit :

— Eh! monsieur Harquenin que vous voilà donc aujourd'hui avec belle mine. Tenez je le remarquais hier encore à Mademoiselle devant monsieur le Baron.

— Eh! mademoiselle Gogotte, c'est justement ce que je remarquais de vous hier aussi à monsieur le Baron devant Mademoiselle et cette rencontre me plaît fort, mademoiselle Bichelon.

Mademoiselle Gogotte baissa les yeux dans une révérence de toute sa forte personne :

— Que voulez-vous, monsieur Harquenin, il fait printemps et l'on se sent toute dégourdie...

Et M. Harquenin sourit galamment :

— C'est bien vrai, mademoiselle Gogotte, on est comme les bêtes, n'est-ce pas, sauf votre respect.

Et M. Harquenin montra sur le toit du château deux pigeons qui roucoulaient et se caressaient du bec.

M. Harquenin et mademoiselle Gogotte se mirent à rire. Soudain une voix fraîche, jeune, gentiment impérieuse appela :

— Gogotte! Gogotte!

Mademoiselle de Fréval se tenait debout sur le perron. Elle était fort simplement vêtue, les cheveux sans poudre, le teint animé. Depuis qu'elle était aux Espignolles sa taille s'assurait et son visage prenait de l'éclat. D'un geste vif, elle montra une large déchirure à l'étoffe de sa robe et cria gaîment :

— Gogotte, venez me recoudre et vous, Harquenin, monsieur le Baron vous attend au jardin.

Pendant que Harquenin s'empressait, mademoiselle de Fréval et Gogotte se dirigeaient vers « l'aile vieille ». Mademoiselle de Fréval marchait silencieusement. Souvent ces passes de mutisme succédaient aux façons de jeunesse où elle se laissait aller et auxquelles elle semblait regretter d'avoir cédé. Ces alternatives d'expansion joyeuse et de réserve presque sombre l'eussent pu faire considérer comme une personne assez singulière si on l'eût mieux observée, mais déjà, aux Espignolles, on était habitué à sa présence et nul ne songeait guère à étudier son caractère. Gogotte Bichelonne et Harquenin se formaient d'elle une idée dont rien ne les eût amenés à se départir. Anne-Claude de Fréval leur apparaissait sous un aspect de perfection et ils s'en tenaient vis-à-vis d'elle au dévouement et à l'admiration. Quant à M. de Verdelot, ses sentiments avaient traversé diverses phases avant de se fixer.

Tout d'abord il avait cru qu'avec l'arrivée d'Anne-Claude de Fréval aux Espignolles la vie que l'on y menait allait changer du tout au tout et comme par un soudain coup de baguette. Il avait supposé que la présence de cette fille de seize ans serait le signal de bouleversements infinis et qu'on ne vivrait

plus que sur le qui-vive et dans l'attente d'événements dont l'imprévu possible lui causait une sorte d'épouvante. M. de Verdelot était, par nature, timide en face de l'inconnu et sa timidité se doublait à ce que cet inconnu fût une jeune fille, c'est-à-dire ce qu'il connaissait le moins. Or rien de ce qu'il prévoyait ne se produisit. Le diable n'était pas descendu de carrosse dans la cour des Espignolles en même temps qu'Anne-Claude de Fréval et n'y avait pas posé son pied fourchu et brûlant. Il n'était sorti par la portière qu'une petite personne de joli visage et de corps avenant, nullement hardie et bien plutôt réservée et secrète qui avait gentiment marqué par des paroles affectueuses et justes sa reconnaissance d'être accueillie. Elle n'avait apporté avec elle ni désordres, ni ravages. Elle avait pris place dans l'existence commune de la plus aimable et de la plus discrète façon, assortissant ses habitudes à celles qui avaient cours autour d'elle. De tout cela M. de Verdelot s'étonnait fort. Il n'en revenait pas d'avoir continué ses occupations accoutumées, d'avoir dîné, d'avoir vécu, d'avoir dormi comme auparavant. A ces constatations satisfaisantes s'ajoutait le plaisir de voir à table, en face de lui, un agréable visage et à ses côtés, quand il parcourait les allées du jardin, une jolie promeneuse qui réglait son pas sur le sien, qui ne demandait rien, ne se mêlait de rien et paraissait contente de tout. Quelles idées, quelles chimères s'était-il donc forgées sur le danger des femmes et sur leur action diabolique? Serait-il donc possible que d'un être doux et gracieux, comme l'était Anne-Claude de Fréval, pussent découler tous les drames et les mille péripéties et catastrophes que suscitent les passions de l'amour? Comment la vue d'une figure et d'un corps où tout est agrément, douceur et bonne grâce, peut-elle déchaîner chez les hommes les terribles désirs qui les transportent, les mettent hors d'eux-mêmes, font d'eux des bêtes furieuses, arment leurs mains de poignards, leur font répandre leur propre sang et verser celui d'autrui? Ces farouches conséquences qu'ont pour nous les visages et les corps semblaient incompréhensibles à M. de Verdelot, quand il regardait Anne-Claude de Fréval aller et venir, en sa discrète et sage jeunesse, tirant l'aiguille de quelque ouvrage ou cueillant une fleur au jardin.

Elle s'y plaisait infiniment et aimait à en parcourir les allées en compagnie de M. de Verdelot qui ne demandait pas mieux que de discuter avec elle de fleurs et de fruits ou de parler greffes ou tailles et autres soins de jardinage. Elle l'écoutait avec attention, l'interrompant parfois de quelque remarque opportune ou singulière. Elle mesurait son pas sur celui de M. de Verdelot, mais parfois quelque brusque vivacité de jeunesse la faisait le devancer. Elle s'en excusait, et, une fois, ayant couru pour tâcher d'attraper un oiselet qui voltigeait dans l'allée, elle parut toute confuse de s'être laissée entraîner à ce mouvement par l'effet d'une de ces impressions de printemps qui tournent les têtes juvéniles. Elle n'avait jamais connu que celui de la ville, et celui des champs a une force et une vertu particulières. Cependant Anne-Claude rappelait volontiers ses souvenirs des jardins de Vandemont. Elle racontait parfois à M. de Verdelot pour l'en amuser quelques farces de son temps de pensionnaire et les niches que se faisaient entre elles ces demoiselles. M. de Verdelot se divertissait fort à ces récits. Il connaissait maintenant les Dames religieuses par leurs noms et par les portraits que lui en traçait Anne-Claude avec une petite pointe de moquerie. Une seule des Mères échappait à ses innocentes malices : madame de Gramadeuc. M. de Verdelot lui ayant demandé un jour pourquoi elle l'épargnait, elle seule, il lui fut répondu :

— Parce que, sans elle, je ne serais pas ici.

De même que sur madame de Gramadeuc, on ne pouvait tirer rien d'elle sur madame de Morambert, soit par une sorte de prudente réserve, soit par goût du secret, soit qu'elle ne fût pas fixée sur la nuance de sentiment qu'elle éprouvait pour la marquise. D'ailleurs n'ignore-t-on pas beaucoup de soi-même, et peut-être Anne-Claude ne se savait-elle pas bien tout entière, cependant elle était intérieure et réfléchie, souvent pensive et concentrée, et absorbée en des rêveries qui lui faisaient un visage fermé et prématurément soucieux.

Ces heures de réflexion et de songerie, Anne-Claude les passait d'ordinaire dans sa chambre où elle se retirait au moment où M. de Verdelot s'assoupissait dans son fauteuil pour une sieste méridienne. En ces instants il était convenable

de faire silence, car M. de Verdelot avait, de jour, le sommeil léger. Les petits valets devaient s'abstenir de criailleries et de querelles et M. Harquenin lui-même, cessant de siffloter, ne traversait les appartements que sur la pointe des pieds. Le calme qui régnait alors aux Espignolles favorisait chez mademoiselle de Fréval le cours de ses pensées. Quelque menu ouvrage aux doigts, elle s'installait en un fauteuil bas, auprès de la fenêtre de sa chambre qui donnait sur l'étang. Là, une fois entrée en ses rêveries, rien ne l'en pouvait distraire et Gogotte Bichelonne comprenait qu'il serait bien inutile de s'y essayer en tentant de l'intéresser aux charmes de M. Harquenin ou aux mérites divers de la famille Morambert. Mademoiselle de Fréval demeurait insensible à tout et Gogotte Bichelonne prenait son parti de se taire. Alors Anne-Claude de Fréval laissait tomber sur ses genoux l'ouvrage qu'abandonnaient ses mains oisives et restait à regarder les rides de l'eau et la couleur du ciel qui s'y reflétait.

A quoi pouvaient bien s'occuper les pensées de mademoiselle de Fréval durant ces heures de solitude et de rêverie? Il était assez peu probable qu'elles s'attardassent aux années passées au couvent de Vandemont sous la direction de madame de Gramadeuc. Comme on l'a dit, Anne-Claude parlait volontiers de ce temps avec M. de Verdelot, mais il n'était guère vraisemblable qu'elle y revînt à ces moments où elle semblait descendue au plus lointain et au plus profond d'elle-même. Alors revivait-elle la part de son existence d'avant l'époque où M. de Chaumusy l'avait amenée, encore petite fille, à madame de Gramadeuc? A ce passé d'enfance, elle ne faisait jamais aucune allusion. Cette répugnance à ces souvenirs des tout premiers temps d'elle-même étonnait quelque peu M. de Verdelot. Qu'en avait-elle donc retenu qu'elle évitait ainsi de se rappeler? M. de Verdelot s'inquiétait parfois de ce parti pris et d'autres inquiétudes se joignaient à celle-là. Anne-Claude se savait-elle la fille de Chaumusy? Et qui avait-elle eu pour mère? Un mystère planait sur sa naissance. Madame de Gramadeuc en tenait-elle la clé? Peut-être en avait-elle instruit Anne-Claude et peut-être était-ce à quoi Anne-Claude songeait pendant ses heures de solitude?

Quoi qu'il en fût, et où allassent ses pensées, elles donnaient au visage de mademoiselle de Fréval une singulière expression de réflexion et de secret et la laissaient la bouche sévère et le front barré d'une fine ride qui marquait l'attention profonde où elle était sur elle-même. Parfois aussi un voile de mélancolie s'étendait sur ses traits que contractait légèrement un air d'angoisse qui assombrissait sa charmante figure d'un aspect de dureté qu'elle n'offrait guère à d'autres moments. Parfois tout cela se détendait par des larmes qui coulaient de ses beaux yeux sur ses joues fraîches. Qui les lui faisait verser? Ce n'était pas la mort de M. de Chaumusy, dont elle avait accueilli la nouvelle avec plus de convenance que de chagrin. Avait-elle laissé à Vandemont quelques amitiés qui lui manquaient et dont le regret la faisait pleurer? Quelle peine pouvait-elle avoir? Aux Espignolles personne ne la molestait et chacun s'ingéniait à lui plaire. Gogotte l'entourait de soins. Harquenin était à ses pieds. M. de Verdelot la gâtait. Elle menait une existence en somme heureuse quoique solitaire, mais cette solitude ne semblait pas lui peser. Alors ce qui la troublait, c'était peut-être les chances de durée de cette existence? M. de Verdelot n'était plus jeune. Songerait-il à lui assurer un sort honorable et, après ce paisible intermède des Espignolles, serait-elle rejetée aux hasards du monde et, venue de l'aventure, condamnée à y retourner? Ceci dit, il demeurait visible qu'une idée constante ramenait Anne-Claude à ses rêveries et l'y occupait, une idée qu'elle ne pouvait écarter de son esprit et qu'elle ne cessait d'approfondir : regrets du passé ou amers souvenirs de ce passé, craintes d'un avenir dont on ne se pouvait déguiser l'incertitude? Tous les loisirs d'un présent trop calme, trop uni? Y avait-il en Anne-Claude de Fréval quelque goût de roman qui la tourmentait et lui enflammait le cœur et l'imagination. Du fait de quelque chaleur de sang qui se manifestait à son insu, cachait-elle sous son aspect tranquille quelque turbulence et véhémence de cœur, secrètement réprimées? Obéissait-elle, du fond d'elle-même, à une force qu'elle ne connaissait pas et dont elle subissait le tracas intime et l'agitation intérieure? Elle était à l'instant où se forment chez les filles les premières dispositions vers

l'amour et Anne-Claude de Fréval ne portait-elle pas en elle de quoi ne pas tarder à sentir les effets de ces premiers élans vers la passion? Elle touchait à un âge, où un mot entendu, une figure entrevue suffisent à déterminer des sentiments d'une extrême violence auxquels participent tous les pouvoirs et tous les désirs de l'imagination et des sens. Anne-Claude de Fréval était au temps où les filles s'amourachent des images mêmes de l'amour, même si ces images ne recouvrent aucune réalité.

Et, de l'amour, Anne-Claude de Fréval avait tout de même dû en entendre parler! Certes le bon M. de Verdelot n'en soufflait mot dans ses propos, mais, au couvent, n'en va-t-il pas autrement? L'amour n'y est-il pas l'entretien des pensionnaires et leur préoccupation plus ou moins dissimulée? Les conversations de dortoir, de corridors et de jardin ont-elles donc un autre sujet? Ces conversations, sans les rechercher peut-être, Anne-Claude avait dû s'y mêler et entendre ses compagnes parler fiancés, mariages, amants, maîtresses, car les couvents, si bien clos qu'ils soient, ne sont pas sans subir les infiltrations du monde. Or que restait-il à Anne-Claude de ces conversations et jusqu'à quel point était-elle au fait de l'amour? Souhaitait-elle le ressentir et l'inspirer? L'amour dans les rêves de son sommeil, effleurait-il, de son haleine ardente le front de mademoiselle de Fréval et était-ce le souvenir de cet effleurement qui parfois la tenait, comme dans un songe éveillé, assise auprès de sa fenêtre, son ouvrage glissé sur ses genoux, les joues brûlantes, la bouche aride et des larmes plein les yeux?

Si Anne-Claude de Fréval s'abandonnait volontiers à ces états de rêverie, il arrivait aussi parfois qu'elle s'en défendît comme si elle en comprenait le danger. Ces jours-là, dès le matin, elle réprouvait toute langueur et toute oisiveté. Au lieu de s'attarder à son miroir et de s'y regarder avec complaisance, elle ne jettait à son image qu'un coup d'œil rapide et vite détourné. Elle s'habillait avec une sorte de rudesse qui allait même jusqu'à une sorte de colère. Ses mouvements étaient alors si brusques et si prompts que Gogotte Bichelonne la considérait avec stupéfaction en s'arrachant quelqu'un des poils qui s'obstinaient à lui repousser au menton.

Ces jours-là, M. de Verdelot lui-même éprouvait auprès d'elle un sentiment de timidité, tout en se disant, à part soi, que les femmes sont toujours des femmes, c'est-à-dire des êtres instables et changeants et sujets à des sautes d'humeur que l'on ne peut ni prévoir ni expliquer, ce qui l'amenait à réfléchir avec stupeur au rôle que lui avait dévolu madame de Morambert, en le constituant le gardien d'une jeune fille, à la saison où elles sont le plus dangereuses, celle où se détermine en elles, sous l'influence de leur tempérament, ce que sera leur caractère. Et cependant, malgré ses inquiétudes, M. de Verdelot ne pouvait s'empêcher de trouver agréable de se promener dans les allées d'un beau jardin, en compagnie d'une personne de corps agile et gracieux, de joli visage et dont les gestes et l'apparence s'accordaient avec le parfum des fruits et la parure des fleurs, avec le chant des oiseaux, le murmure de la brise dans les feuilles, la voix de la fontaine dans sa vasque. Cela ne valait-il pas mieux, après tout, que d'arpenter seul les allées en regardant son ombre devant soi, qui nous dit que nous ne sommes guère plus consistants en ce bas monde qu'elle ne l'est elle-même, sur le sable où elle nous imite à nos pieds?

II

Quoique le château des Espignolles fût assez isolé dans une région de bois et d'étangs où il était la seule maison noble un peu considérable et bien qu'il en fût séparé par douze bonnes lieues, le bruit n'avait pas laissé de se répandre à Vernonces que M. de Verdelot hébergeait chez lui une jeune parente dont la mort de son frère M. de Chaumusy lui avait valu la garde. Il avait suffi, pour que cette nouvelle se répandît, de l'histoire du carrosse attaqué et il s'y ajoutait les bavardages de Harquenin, chaque fois qu'il se rendait à Vernonces pour l'approvisionnement du château. Le dernier informé n'en avait certes pas été M. de la Minière qui était l'oreille de Vernonces et l'homme le mieux au fait de ce qui se passait à trente lieues à la ronde, aussi bien qu'en chaque maison de la ville. M. de la Minière se piquait de savoir tout, exactement, de chacun et cela pour son plaisir particulier, car il n'imitait pas

ces colporteurs de nouvelles qui les vont répandre de porte en porte, les dispersant à tout vent, les confiant au premier venu. M. de la Minière avait, si l'on peut dire, la curiosité égoïste et il tirait de la sienne des satisfactions intimes qu'il n'aimait à partager avec personne. M. de la Minière unissait en même temps le tempérament d'un gazetier à celui d'un confesseur. Il était aussi curieux que secret. Ce goût d'être au fait de tout, et pour soi seul, lui causait de grands soucis et de grands plaisirs, car, ne voulant rien perdre de ce qu'il apprenait et le conserver en son entier à l'abri des défaillances de sa mémoire, il le couchait par écrit, sur de gros registres où il consignait tout ce qu'il avait retenu des uns et des autres. Comme Vernonces ne suffisait pas à son activité, il l'étendait à toute la province dont il dressait minutieusement les archives. Il enregistrait les naissances, les mariages et les morts, tous les événements divers et notables qui venaient à sa connaissance, l'état des santés comme celui des biens, le prix de toutes choses, les différends et les querelles, les accords et les galanteries, en un mot, tout ce qui compose notre existence à tous. M. de la Minière relatait aussi le détail de la sienne dans ses plus intimes circonstances et ce n'était pas ce qu'il relevait le moins volontiers sur ses tablettes quotidiennes. Il avait à s'y voir vivre ainsi de précieuses satisfactions, mais l'intérêt qu'il prenait à soi-même ne l'empêchait pas d'observer avec passion ce qu'il pouvait des habitudes et des conduites d'autrui.

M. de la Minière fût depuis longtemps venu aux Espignolles voir ce qu'il en était de M. de Verdelot et la petite parente, s'il n'eût été tenu au lit par une forte attaque de goutte. A l'époque où M. de Chazot était entré à Vernonces avec ses dragons à la suite de l'échauffourée du carrosse, M. de la Minière se sentait déjà de cet accident, aussi n'ayant pu se rendre auprès de M. de Chazot pour savoir les particularités de l'affaire, il avait invité à sa table le jeune officier pour les apprendre de lui. M. de Chazot les lui avait dites, ajoutant que le carrosse amenait à Espignolles une fort jolie personne mais assez peu liante. Or ces agapes et les libations en l'honneur de M. de Chazot n'ayant pas amélioré la goutte de M. de la Minière, celui-ci avait été contraint de ne pas pousser plus

loin son enquête et de n'avoir eu pour la compléter que les propos répandus dans Vernonces par le sieur Harquenin. Mais maintenant que son mal lui donnait quelque repos. M. de la Minière était bien résolu à ne point en rester là et à se rendre aux Espignolles pour s'assurer de ses propres yeux de ce qui s'y passait.

Ce fut dans ces intentions qu'il fit mettre un bon matin les chevaux à son carrosse. Il faisait fort beau temps et la route promettait d'être agréable. Les chevaux n'étaient pas mauvais et le carrosse assez bien suspendu. M. de la Minière y étendait à l'aise sa jambe encore empaquetée. Ce petit voyage l'avait mis en gaieté et sa figure finaude et chafouine, toute ridée à petits plis, marquait un air de contentement. M. de la Minière aurait bientôt une belle page à ajouter à son registre. Il y pourrait consigner les conversations qu'il allait avoir avec M. de Verdelot sur divers sujets. M. de la Minière savait par les gazettes le voyage de M. de Morambert à la cour du Grand-Duc et il espérait bien en tirer de M. de Verdelot quelques anecdotes, mais ce qui l'intéressait encore davantage, c'était la façon dont M. de Verdelot expliquerait la présence aux Espignolles de cette demoiselle de Fréval qui, en somme, venait d'on ne savait d'où et y faisait on ne savait quoi. M. de la Minière se réjouissait fort de voir cette personne en qui il flairait du roman et qu'il se proposait de décrire minutieusement dans ses fameux registres. M. de la Minière se piquait de lettres et ne dédaignait pas d'intercaler dans ses éphémérides quelques portraits lestements troussés. Celui de cette demoiselle de Fréval y figurerait avantageusement. On n'a pas tous les jours la bonne fortune de rencontrer une jeune fille sur qui plane un certain mystère et à qui il est arrivé d'être attaquée par des brigands. Sans doute lui en ferait-elle un beau récit de pistolades et de mousqueterie. Quant à lui, il pourrait renseigner mademoiselle de Fréval sur son agresseur de grand chemin. Il en avait des nouvelles toutes fraîches et qui ne manqueraient pas d'intéresser.

Après l'attaque du carrosse et le combat avec les dragons de M. de Chazot, le fameux capitaine Cent-Visages s'était terré dans une de ces retraites qui servaient de refuge à lui et à ses hommes en cas de besoin, et dont on ne pouvait

découvrir aucune, tant elles étaient habilement ménagées. Or cette éclipse n'avait eu qu'un temps et la bande venait de se signaler, le mois d'avant, par un éclatant exploit : la rançon imposée aux plus riches habitants de la ville de Saint-Raray. La bande, changeant le théâtre ordinaire de ses opérations, et fort renforcée, avait envahi Saint-Raray en pleine nuit. Chacun des notables avait reçu la désagréable visite de collecteurs soigneusement masqués. Il fallut, le pistolet sur la gorge, tirer des coffres argent et bijoux. Tout cela s'accomplit avec un ordre et une promptitude admirables. Leur recette nocturne achevée, les brigands avaient disparu.

Malheureusement pour eux, la fructueuse aventure de Saint-Raray les avait mis en appétit. Aussi tentèrent-ils de s'y introduire de nouveau par le faubourg de la Grangeneuve, mais ils s'y heurtèrent à un fort parti de dragons et d'infanterie que, par extraordinaire, ils n'y savaient pas. Aux premières décharges, le capitaine Cent-Visages avait été gravement blessé. Ses hommes parvinrent à l'emporter, ce qui ne se fit pas sans difficultés. Néanmoins le capitaine avait pu gagner un de ses refuges d'où il ne sortirait pas de sitôt. L'affaire du faubourg de la Grangeneuve avait mis fin, pour un temps, à ses exploits, dont il lui restait cependant un grand renom d'audace et d'habileté.

Sur les lieux de refuge et de sûreté de ces brigands, M. de la Minière savait par M. de Chazot que l'on demeurait dans la plus complète incertitude. Aucune recherche n'avait pu faire découvrir où se tenait leur quartier général, où ils s'approvisionnaient en vivres, en habits et en armes et où devait être caché leur trésor. Dans toute la contrée on ne connaissait ni grottes, ni souterrains, ni cachettes, ni aucune de ces ruines à hiboux qui sont d'ordinaire les places de plaisance des faux monnayeurs, faux sauniers et autres bandits. La région, entre Bourgvoisin et Saint-Raray où l'on présumait que la bande avait son principal repaire ne se prêtait guère à ces mystères, habitée qu'elle était par pas mal de noblesse. On ne pouvait pourtant imaginer de coupables commerces entre les châtelains et ces coupeurs de bourses, néanmoins il y avait là des singularités qui finiraient bien par s'éclaircir un jour. En revanche, on possédait certaines vues sur ce

fameux capitaine Cent-Visages, tout cela encore fort confus, mais présentant quelques indices de vérité. On le disait d'honorable extraction, même peut-être gentilhomme. On croyait qu'il avait servi et qu'il aurait quitté le régiment à la suite d'un duel. Revenu en France sous un faux nom, il aurait fréquenté les tripots et les filles, en particulier une demoiselle de théâtre appelée la Bergatti qu'il entretenait alors de moitié avec un autre gentilhomme de son espèce. Sortie de l'Hôpital général où son dévergondage l'avait fait enfermer, la donzelle serait restée en relations avec celui de ses deux tenants devenu le capitaine Cent-Visages et charger d'écouler le produit de ses vols. Il aurait connue cette Bergatti à une époque où il jouait comme comédien dans la même troupe qu'elle, et appris là les transformations de visage qui lui valait son surnom. Au naturel, homme de haute prestance et d'assez belle figure, et des manières les plus achevées, ce qui l'empêchait de se comporter au besoin comme le plus cruel des bandits, d'ailleurs et, à l'occasion, de la plus extrême bravoure, et en ayant donné des preuves ainsi que de son astuce.

Tout en conversant ainsi avec lui-même, M. de la Minière approchait des Espignolles et, à mesure, sa curiosité augmentait. Il y entrait aussi un sentiment de fatuité et un soupçon de concupiscence. Malgré son âge, M. de la Minière ne renonçait pas à plaire et l'idée de se trouver en présence d'une jolie fille le ragaillardissait singulièrement. M. de la Minière était demeuré galant, non qu'il songeât à être aimé pour lui-même, car c'est un événement fort rare et sur lequel il ne faut pas trop compter. Aussi est-il sage de ne s'y point attacher. D'ailleurs, le sentiment n'est pas indispensable au plaisir. Sur ce point, M. de la Minière ne manquait pas d'expériences qui le confirmassent en cette façon de voir. Bien des filles et des femmes lui avaient passé par les mains. Il y a des moyens de se faire agréer d'elles si l'on n'hésite pas, quand il le faut, à se montrer généreux. Sans avoir de ces intentions envers mademoiselle de Fréval, M. de la Minière se réjouissait à la pensée de voir un nouveau et joli visage dont M. de Chazot lui avait dit grand bien. Il se sentait fort disposé à en juger de même et prêt à pousser sa

pointe s'il lui semblait que ce fût opportun. Cette enfant ne devait pas s'amuser beaucoup aux Espignolles, dans la société d'un barbon comme M. de Verdelot, et qui n'était pas de ces gens qu'une longue habitude de l'amour a rendus habiles à parler aux femmes et à entrer dans leurs petites préoccupations et leurs petites vanités. Un Verdelot devait ignorer les amusements qu'on leur peut donner à peu de frais en les entretenant d'elles-mêmes, en y ajoutant de menus présents et de tendres flatteries. Or M. de la Minière prétendait s'entendre à merveille à cet art délicat. Pourquoi cette Fréval ne serait-elle pas sensible à ses prévenances et à ses gentillesses? Les filles sont si singulières que l'on peut s'attendre d'elles aux caprices les plus imprévus. Sait-on jamais ce que fera leur cœur? On en a vu s'amouracher du premier venu et lui sacrifier leur honneur et leur sécurité, sans raison, comme on en voit, sans raison également, résister aux offres les plus séduisantes. M. de la Minière ne manquait pas d'anecdotes à ce sujet, et, comme il y avait en lui une certaine folie, il ne se privait pas d'imaginer quelque aventure étrange et flatteuse dont il serait l'objet et qui lui viendrait de ce côté. Aussi, les chevaux du carrosse entrant dans la cour des Espignolles, rajusta-t-il avec soin sa perruque et plaça-t-il entre ses lèvres une pastille ambrée afin que s'en parfumât son haleine.

De si galante humeur que se trouvât M. de la Minière, il éprouva cependant quelque peine à descendre du carrosse, à cause de sa jambe empaquetée, aussi fut-il aise que mademoiselle de Fréval n'assistât pas à ce spectacle. M. Harquenin, accouru à la portière au pas des chevaux, aida à ces difficultés, tandis que M. de Verdelot s'empressait en saluts de bienvenue et en paroles de bon accueil. S'étant embrassés, MM. de Verdelot et de la Minière se dirigèrent vers le château. Anne-Claude les y attendait. Sa révérence fut du meilleur goût, mais M. de la Minière en remarqua la réserve quelque peu distante. Cette froideur le piqua au jeu, aussi, dès que l'on fut à table, se mit-il à accabler Anne-Claude de compliments et de fadeurs. Il lui en fit et lui en dit sur son visage, sur sa taille, sur son ajustement, sur son esprit, bien qu'elle ne soufflât mot, car les grâces de M. de la Minière ne parvenaient pas à la faire se départir de sa retenue et de son sérieux. Si les atten-

tions de M. de la Minière laissaient Anne-Claude assez indifférente, M. de Verdelot s'y montrait fort sensible. A chacune il se rengorgeait, soupirait de plaisir et y répondait par des mouvements de tête et des clignements d'yeux approbateurs. M. de la Minière s'apercevait du manège. M. de Verdelot serait-il amoureux de ce fruit vert? Ah! par exemple, ce serait à voir! Cette pensée n'était nullement agréable à M. de la Minière, mais il s'en consolait en se disant que M. de Verdelot n'entendait rien à l'amour et qu'il n'était point de force à en venir à bout d'une personne de cette sorte; avec elle il en verrait de toutes les couleurs. Encore que mademoiselle de Fréval montrât beaucoup de réserve et de retenue, il n'en est pas moins vrai que la plus douce des filles demande à être gouvernée d'une main experte et ferme, et La Minière ne voyait pas ce pauvre Verdelot à ce métier. Quant à lui, La Minière, il s'en accommoderait le mieux du monde. Son premier soin serait d'apprendre à cette jolie personne la bienséance de prendre intérêt aux propos qu'on lui adressait, ce qu'elle ne faisait guère, car il avait remarqué que la distraite ne sortait de sa rêverie que lorsqu'il parlait à M. de Verdelot des brigands de Saint-Raray et de leur fameux capitaine. Il est vrai qu'elle avait eu l'occasion de faire sa connaissance, lors de l'attaque du carrosse à la montée du Raidon. Après tout, il n'eût pas été si regrettable que les détrousseurs missent à mal cette petite demoiselle qui faisait la renchérie aux douceurs et aux galanteries qu'on lui débitait et qui, venue on ne savait d'où, prenait des airs de mijaurée, quand un La Minière daignait s'occuper d'elle et l'honorer de quelques égards. Cependant la mauvaise humeur du vieux pendard se tempérait de l'agrément qu'il goûtait à regarder au corps et au visage Anne-Claude de Fréval, et M. de la Minière évaluait en imagination ce qu'il y aurait à en espérer lorsque l'amour aurait passé par là... M. de Verdelot ne pouvait pas prétendre enserrer indéfiniment aux Espignolles ce beau fruit qui s'y dessécherait sans profit pour personne. D'ailleurs quelque hasard mettrait bon ordre à tout cela!

Donc, lorsque mademoiselle de Fréval se fut retirée, M. de la Minière entreprit-il M. de Verdelot sur les mérites d'Anne-Claude et sur la nécessité qu'il ne tarderait pas à y

avoir de la marier convenablement. A cet effet, M. de la Minière offrit ses services. Il ne fallait pas que cette belle jeunesse montât en graine et il importait de lui trouver un parti avantageux. Ce ne serait pas en la confinant aux Espignolles que l'on en découvrirait un. Il serait bon de produire un peu mademoiselle de Fréval. M. de la Minière proposait d'en fournir les occasions. Elles ne manquaient pas à Vernonces où il y a de la bonne société. M. de Verdelot avait eu tort de s'en tenir éloigné. Il est vrai qu'alors il n'avait personne à marier. Maintenant il en allait autrement, et M. de la Minière ne demandait pas mieux que de servir de guide et de truchement en cette affaire. Que M. de Verdelot renonçât à son isolement, à sa sauvagerie, on ne lui en tiendrait pas rigueur à Vernonces, surtout si lui, La Minière, s'en mêlait! Il y aurait, à l'automne, des assemblées auxquelles mademoiselle de Fréval pourrait prendre part. On s'y divertissait honnêtement et les jeunes gens de la ville y fréquentaient. M. de la Minière en nomma quelques-uns.

M. de Verdelot l'écoutait parler sans répondre grand'chose et en maniant sa canne et sa tabatière. Il n'avait pas pensé à ce nouveau devoir que lui imposait la charge d'Anne-Claude. Ce mariage lui apparaissait fertile en embarras de toute sorte. Il faudrait d'abord entrer dans le détail de la naissance de la jeune fille. Et puis l'idée qu'Anne-Claude quitterait les Espignolles lui était désagréable sans qu'il s'en rendît compte. Il était habitué à sa présence et à ses façons. Certes il l'avait vue, sans plaisir, arriver aux Espignolles, mais il l'en verrait partir à regret. D'ailleurs, elle ne semblait pas le désirer. Elle se montrait de l'humeur la plus égale et la plus unie. Parfois elle manifestait un peu de tristesse et un peu de rêverie, mais ce penchant était sans doute dans son caractère et le mariage n'y changerait rien. Les occupations que lui fournissaient les Espignolles paraissaient lui suffire : un peu de promenade, un peu de lecture, un peu de broderie, quelques soins de toilette, mais sans coquetterie. A tout cela se mêlait assez peu de religion, car le couvent n'avait pas fait d'elle une dévote, et elle ne semblait pas avoir plus de goût pour le cloître que pour le mariage.

A ces objections, M. de la Minière haussait les épaules et

en revenait à son thème favori. Sait-on ce que cache l'esprit des filles et si la chaleur de l'amour ne leur couve pas secrètement au corps? Le mieux est donc de les pourvoir d'un mari qui se charge d'utiliser leurs feux, car chacune en possède, au fond d'elle-même, quelque étincelle. Plus tard, si le mari n'y suffit pas, les amants y pourvoient. Que M. de Verdelot crût son conseil. Il faut marier les filles et Anne-Claude de Fréval, comme les autres. Les maris ne manqueraient pas à Vernonces et parmi la noblesse des environs. N'y avait-il pas, alentour, des châteaux bien habités, celui de M. de Villebois, à Moncré, celui de M. de Naudrey à La Louse, ceux de MM. de Barbaise et de Veral à Val-Content, celui de La Haute-Motte à M. de Chalandre? Partout l'on serait heureux de recevoir M. de Verdelot et la charmante Anne-Claude.

A ce nom de Chalandre, M. de Verdelot avait fait la grimace. N'était-il pas question, dans les lettres de madame de Morambert, d'un gentilhomme de ce nom qui, lié avec M. de Chaumusy, et parent de madame de Gramadeuc, était intervenu, lors de l'entrée de la petite Anne-Claude à Vaudemont? Selon madame de Gramadeuc, ce Chalandre était un homme de mœurs dépravées et de liaisons suspectes. Quel rapport pouvait-il bien avoir avec le Chalandre de la Haute-Motte? Quoi qu'il en fût, M. de Verdelot s'agitait à la pensée d'exposer Anne-Claude aux regards trop attentifs de tous ces gens qui ne seraient pas des barbons comme M. de la Minière et qui la considéreraient avec des yeux concupiscents. D'avance M. de Verdelot éprouvait une sourde jalousie avivée à la vue d'Anne-Claude qu'il apercevait par la fenêtre, au fond du jardin, portant entre ses bras une corbeille de fleurs. Dans la douce lumière de ce beau jour d'été, son visage et son corps étaient d'une charmante jeunesse. Elle marchait d'un pas harmonieux et délibéré et, tout en l'observant à travers la vitre, M. de Verdelot et M. de la Minière se surveillaient du coin de l'œil, constatant, avec une réciproque mélancolie, combien leur âge les séparait de cette vive créature au printemps du sien. Mais M. de la Minière ne s'attardait pas volontiers à ces remarques désagréables. Après avoir lorgné une dernière fois cette jolie fille, il demanda son carrosse. Certes il ne lui eût pas déplu d'y prendre place

à côté de cette jeunesse et de l'emporter avec lui, mais, pour ce jour-là, il se contentait de se dire que si M. de Verdelot avait en Anne-Claude de Fréval un gentil spectacle pour ses yeux, il en connaîtrait indubitablement des ennuis et des soucis. On ne tient pas ainsi auprès de soi une fille de seize ans, surtout quand on n'en fait d'autre usage que de s'en distraire la vue. Sur ces pensées judicieuses et goguenardes, M. de la Minière prit congé, tandis que M. Harquenin, le carrosse une fois sorti de la cour, en fermait la porte à gros verrous, comme l'on faisait au jour tombant.

Ce n'était pas seulement au château que l'on avait parlé mariage, on en avait discouru aussi aux écuries et aux cuisines. M. de la Minière avait pour cocher un certain sieur Bigordon, natif de Bourgvoisin où Harquenin avait jadis pris femme. La sienne s'était trouvée la plus détestable et la plus acariâtre des commères, au point que Harquenin, désespérant de venir à bout de ses humeurs par la giffle et le bâton, s'était résolu à prendre la clé des champs et à entrer au service du Roi. Depuis lors, Harquenin ne s'était plus guère inquiété de son ex-épouse et vivait en paix aux Espignolles où un colporteur avait annoncé quelques mois auparavant le décès de la dite épouse. Or Bigordon, le cocher de M. de la Minière, venait de confirmer à Harquenin qu'il était débarrassé pour de bon de sa chienne de femme. La pendarde avait passé de vie à trépas et Harquenin s'en pouvait aller assurer au hameau de la Chasarderie qui n'est guère à plus de huit lieues de Bourgvoisin en tirant vers Saint-Raray. Ces propos n'avaient pas été perdus de mademoiselle Gogotte Bichelonne et elle avait exigé avec larmes que le sieur Harquenin entreprît sur-le-champ le voyage de la Chasarderie. Elle se voyait déjà au comble de ses vœux, devenue Madame Nicolas Harquenin et fixée définitivement aux Espignolles auprès de mademoiselle de Fréval.

Elle fit tant et si bien que M. Harquenin, flatté d'une telle insistance, s'en vint solliciter de M. de Verdelot la permission de s'absenter quelques jours, le temps d'aller à Bourgvoisin et à la Chasarderie s'enquérir qu'il était bien et dûment veuf, après quoi il n'aurait plus qu'à faire le bonheur de l'amoureuse Gogotte. Cette demande ne trouva pas mauvais accueil

auprès de M. de Verdelot qui voyait là un moyen de conserver à Anne-Claude une personne dont le service lui était agréable et de dévouement éprouvé; aussi fut-il convenu que Harquenin se mettrait en route, quand il voudrait, et qu'il irait à franc étrier jusqu'à la Chasarderie vérifier la véracité des propos du sieur Bigordon, lequel avait juré ses grands dieux de ne tenir que les plus assurés. Donc, au jour dit, put-on voir le sieur Harquenin tirer de l'écurie le meilleur cheval de M. de Verdelot, l'enfourcher et disparaître en envoyant un baiser à mademoiselle Gogotte Bichelonne venue, en cotillon et en cornette de nuit, assister à son départ.

III

Des cinq jardiniers qui assuraient aux Espignolles l'entretien des parterres et des potagers, le plus considéré de M. de Verdelot était le sieur Philippe Coiffard. Ce Coiffard, depuis assez peu au service de M. de Verdelot, y avait acquis une prompte faveur. Coiffard excellait au métier de faire pousser de beaux légumes et des fruits savoureux. Il possédait toutes sorte des recettes pour les semences, le repiquage, la taille, les greffes, l'émondage. Il était, de plus, bon fleuriste. On ne savait pas trop d'ailleurs d'où Coiffard tenait cette science, car il était fort taciturne sur son passé. Il s'était présenté, un jour, aux Espignolles où M. de Verdelot l'avait engagé pour remplacer le vieux Pierre Praux, mort de coliques qui l'avaient rendu plus sec et plus tordu qu'un cep. Coiffard tait un gros homme silencieux et ponctuel, la figure pleine et les joues rebondies, d'entre lesquelles pointait un nez singulièrement affilé. Une de ces joues portait une large cicatrice et il boitait un peu d'une jambe. Où diable Coiffard avait-il attrapé ces disgrâces, hors quoi il ne présentait rien de remarquable? Coiffard pouvait avoir une soixantaine d'années et l'emploi qu'il en avait fait demeurait dans le mystère. Il disait avoir toujours mené une vie rustique, mais, à pareille existence, on n'a guère l'occasion de se taillader les joues, et l'on ne se déboite pas le genou en plantant des salades ou en ramant des petits pois. Sa balafre et sa boiterie lui venaient-elles de quelque aventure ou de quelque querelle? Quand on

y faisait allusion, M. Coiffard se contentait de sourire bizarrement et de se frotter les mains l'une contre l'autre. Ce geste, non moins que le mutisme du personnage et la faveur dont il jouissait auprès de M. de Verdelot, exaspérait M. Harquenin. Coiffard et lui se détestaient.

Coiffard offrait une autre particularité. S'il détestait Harquenin, il détestait également son métier, quoiqu'il l'exerçât avec un art consommé. Bêcher la terre, sarcler les herbes, semer, planter, tailler, récolter lui paraissait de basses, répugnantes et insipides besognes dont il ne parlait qu'avec le plus extrême dégoût. Il fallait voir sa moue, quand il empoignait la bêche ou le râteau. Il traitait la terre comme une ennemie, l'entaillait et la râclait avec fureur. Il la frappait durement et rageusement du sabot et crachait sur elle avec mépris. Il écrasait la motte avec méchanceté et l'éparpillait avec une mauvaise satisfaction. Sa haine s'en prenait également aux fleurs et aux fruits. Il en abhorrait le parfum et le goût. Il se bouchait le nez devant une rose et la vue d'une pêche lui donnait la nausée. Harquenin affirmait l'avoir aperçu, une fois, pisser de rage sur un massif d'œillets. Quand on le complimentait de ses cultures, Coiffard haussait les épaules et vous regardait de travers. Fallait-il que les hommes fussent stupides pour prendre tant de plaisir à un coin de terre et lui rendre tant de soins! Pourquoi lui, Coiffard, s'était-il enchaîné à cette galère et pourquoi perdait-il à ce travail un temps qu'il aurait pu employer autrement? Aussi gardait-il une farouche envie au sieur Harquenin qu'il eût pu seconder en bien des choses, mais chaque fois qu'il avait voulu s'y essayer, M. de Verdelot ne l'avait-il pas renvoyé à ses jardinages pour lesquels il n'était pas fait, tandis qu'il se fût plu au soin des chevaux, à la garde des habits et même au service de la table? Ajoutez à ces injustices que, comme barbier, il en eût remontré à ce gratte-poil de Harquenin.

Mais depuis quand prend-on en considération le mérite des hommes obscurs? Coiffard se jugeait, de ces dénis, une preuve vivante et à tous ses dépits s'en joignait un autre auquel il n'était pas moins sensible. L'arrivée de Gogotte Bichelonne aux Espignolles avait été un grand événement dans la vie de Coiffard. Il avait, tout de suite, conçu pour mademoi-

selle Marguerite Bichelon une admiration vite transformée en une admiration passionnée. Quand il la considérait, sa cicatrice en rougissait jusqu'au vif et il entrait dans une agitation d'autant plus grande que mademoiselle Bichelon s'y montrait cruellement indifférente. Les rougeurs et les extases de Coiffard ne produisaient sur elle aucun effet, non plus que ses regards concupiscents et téméraires. Tandis que Coiffard s'évertuait à se faire remarquer, la Bichelon n'avait d'yeux que pour le bel Harquenin à qui elle ne cessait d'adresser douceurs et minauderies que le dit sieur acceptait avec une nonchalance qui redoublait la fureur de l'irascible Coiffard. Mais Harquenin avait eu tort de s'absenter. Pendant qu'il courait les routes, aux nouvelles de sa chienne de femme, lui, Coiffard, tenterait un dernier effort pour le supplanter dans le cœur de mademoiselle Bichelon, de même qu'il le remplaçait momentanément, et avec quelle supériorité, dans ses fonctions auprès de M. de Verdelot.

Ce fut donc M. Philippe Coiffard, promu du service de Pomone à celui de M. de Verdelot, qui, le surlendemain du départ d'Harquenin, vers sept heures du soir, se présenta aux yeux de M. le Baron, après avoir délicatement frappé à la porte de la pièce où ce dernier se tenait en compagnie de mademoiselle de Fréval. Cette journée avait été pluvieuse et, après une légère éclaircie, l'eau recommenait à tomber. Par les fenêtres, au-dessus du jardin, on apercevait un ciel brouillé et un coin de l'étang criblé de gouttelettes. Le temps prêtant peu à la promenade, M. de Verdelot avait demandé à Anne-Claude de lui faire quelque lecture. Mademoiselle de Fréval tenait encore le livre à la main, quand Coiffard s'avança. Coiffard semblait interloqué et mal à l'aise et mademoiselle de Fréval remarqua que la cicatrice de sa joue était d'une blancheur singulière. Coiffard boitait plus bas que d'habitude.

M. de Verdelot l'interpella :

— Qu'y a-t-il donc, Coiffard, que te voilà?

Coiffard frottait ses mains l'une contre l'autre et semblait hésiter à répondre :

— Il y a, monsieur le Baron, qu'il y a un gentilhomme dans la cour, qui demande abri pour la nuit; il dit que les chemins sont en eau et que son cheval est rendu.

M. de Verdelot s'exclama :

— Ah! mon Dieu, et Harquenin qui n'est pas ici!

Ces mots percèrent l'âme de Coiffard qui, au nom d'Harquenin, en grimaça de haine, tandis que M. de Verdelot ajoutait :

— Tout de même, on ne peut pas laisser ce gentilhomme sous la pluie. Qu'il entre, Coiffard et qu'on lui prépare l'appartement bleu, près du mien. Et comment se nomme-t-il, ce cavalier?

— Il dit, monsieur le Baron, qu'il est le chevalier de Brèges et qu'il est officier.

— Officier, officier, fais-le entrer, Coiffard.

M. Coiffard semblait hésiter. Sa cicatrice passa du blanc au violet; il fit un geste comme s'il voulait parler, et se dirigea vers la porte. Arrivé sur le seuil, il se retourna, puis il sortit. M. de Verdelot aspira une prise de tabac :

— Qu'a donc Coiffard? Il a l'air tout bizarre aujourd'hui.

Il y eut un instant de silence pendant lequel on entendit la pluie battre les vitres. Puis des pas éperonnés retentirent sur le dallage du vestibule. La porte s'ouvrit et le voyageur parut. Il était grand et bien fait, Il portait un habit de façon militaire, avec parements et revers, mais quelque peu différent de celui que l'on voit d'ordinaire aux officiers, ce dont M. de Verdelot se fût aperçu s'il avait été plus au courant des uniformes, mais M. de Verdelot n'avait pas servi. D'ailleurs, l'attention allait plutôt à la figure du personnage qu'à son vêtement. Cette figure était régulière et accentuée, avec on ne savait quoi de hardi et de narquois, de séduisant et de dur, et aussi de mobile et de furtif. Cependant le nouveau venu s'était avancé. Sa voix sonna brève et un peu rauque. Il remercia M. de Verdelot de son hospitalité dont il n'userait qu'une nuit, devant repartir à l'aube du lendemain. Il était officier et rejoignait son régiment. Il s'excusa sur l'heure tardive, la difficulté des chemins et l'état de sa monture de la liberté qu'il prenait. Tout cela fort bien exprimé, avec cette singularité que ses regards ne suivaient pas la direction de ses paroles. Cela fut si visible que M. de Verdelot le remarqua et ses yeux furent ainsi conduits vers la place où se tenait Anne-Claude de Fréval. Si M. de Verdelot avait eu la vue plus perçante, il eût surpris la pâleur répandue sur le visage de

la jeune fille et le léger tremblement de la main que, debout, elle appuyait à une table, mais M. de Verdelot était surtout attentif aux gouttes de pluie qui, du tricorne mouillé de l'officier, tombaient une à une sur le parquet, et préoccupé de la réponse qu'il allait faire aux paroles de politesse et de remerciement que ce dernier venait de lui adresser. Il ne pouvait moins que l'inviter à sa table. M. de Brèges déclina l'offre, prétextant une extrême fatigue et un grand besoin de repos, mais ce ne fut qu'après s'être incliné respectueusement devant mademoiselle de Fréval, un doigt posé sur les lèvres, que, d'un pas obéissant, il suivit M. de Verdelot qui, n'ayant rien vu de ce manège, le précédait pour lui montrer le chemin de son appartement. La porte refermée, Anne-Claude de Fréval demeura un instant immobile et silencieuse, puis soudain, elle porta les mains à son cœur, tandis qu'un sanglot retenu lui étranglait la gorge et lui faisait trembler les épaules.

Quand M. de Verdelot reparut, son hôte remis aux soins et mains du sieur Coiffard, Anne-Claude était assise à sa place accoutumée. M. de Verdelot revenait tout guilleret de sa conduite, enchanté de ce M. de Brèges et au regret qu'il ne dînât pas avec eux. Ce garçon avait les manières les plus courtoises, et M. de Verdelot, tout en marchant de long en large, en continuait le panégyrique :

— Il ne m'a pas dit à quel régiment il appartient, mais il connaît fort bien M. de Chazot que je lui ai nommé. Il rejoint sa compagnie, puis, de là, il compte obtenir un congé et se rendre à Paris où de graves affaires l'appellent et où il veut soigner d'anciennes blessures qui le font souffrir. Je l'ai chargé d'aller voir ma belle-sœur Morambert et de lui porter de nos nouvelles. Comment trouvez-vous mon messager? N'est-il pas de belle mine?

Pendant le dîner Anne-Claude demeura distraite et silencieuse, touchant à peine à ce qu'on lui présentait. Ce silence et cette distraction permirent à M. de Verdelot de faire certaines réflexions. Voilà bien les jeunes filles, se disait-il. Elles vivent sages et tranquilles et il suffit du passage d'un bel officier pour les jeter en des idées de romans. Leur cœur est sensible avant même qu'elles ne s'en aperçoivent. Décidément,

La Minière a raison et il me faudra marier cette enfant. Qui sait si la Providence ne nous a pas envoyé son élu dans l'hôte qui va dormir sous mon toit? Fais donc attention, Coiffard, tu as manqué de verser cette sauce dans mon gilet! Ne m'arrose pas comme une de tes plantes.

En effet, le sieur Coiffard, en présentant les assiettes, ne paraissait pas autrement dans la sienne. Il semblait troublé au point de ne pas posséder tout son bon sens. De temps en temps, il regardait vers la porte, avec l'air d'écouter si personne ne venait. Dehors, la pluie continuait, et M. de Verdelot comprenait pourquoi ce M. de Brèges lui avait demandé asile contre ce déluge. Il ne devait pas faire bon sur les routes, parmi les flaques et les fondrières. Ce fut aussi l'avis de Gogotte Bichelonne quand elle apporta les bougeoirs pour accompagner mademoiselle de Fréval à son appartement. Gogotte gémissait sur le sort de M. Harquenin. Pourvu qu'il fût arrivé à bon port à Bourgvoisin et de là à la Chasarderie! Il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Cela ressemblait à celui par lequel on avait assassiné, à la porte de l'hôtel Morambert, ce pauvre M. de Chaumusy. Enfin il était l'heure d'aller reposer. Quant au bel officier, il en avait donné l'exemple et il devait déjà dormir à poings fermés, car Gogotte, en passant devant sa porte, n'y avait plus vu filtrer le moindre rais de lumière. Gogotte aurait fort aimé apercevoir ce dormeur. La vue de l'uniforme lui plaisait. M. Harquenin ne l'avait-il pas porté au service de roi? Cependant M. de Verdelot, pour couper court à ces bavardages, le bougeoir à la main, s'approcha d'Anne-Claude. Comme souvent par amitié, il lui tapota la joue, d'un doigt qui la sentit brûlante, mais M. de Verdelot n'y fit pas attention. La mèche de sa bougie charbonnant, il la redressa du bout de l'ongle et s'en fut sans qu'il eût vu le geste qu'Anne-Claude tentait pour le retenir. Lui parti, elle demeura un instant incertaine et la tête baissée, écoutant son pas dans l'escalier. Puis, précédée de Gogotte Bichelonne, elle se dirigea vers sa chambre.

Aussitôt qu'elle y fut parvenue, elle se laissa tomber sur un siège. Ses jambes ne la pouvaient plus porter et l'angoisse serrait sa gorge. Autour d'elle, Gogotte s'attardait à préparer la toilette de nuit. Lorsqu'elle en eut fini et qu'elle eut

enfin pris congé, Anne-Claude passa dans son cabinet. L'oreille à la porte de Gogotte, elle l'entendit aller et venir pendant quelques moments, puis les bruits s'espacèrent et Anne-Claude perçut les premières cadences d'un ronflement sonore. Tout en écoutant ce gros souffle, Anne-Claude se déshabillait rapidement. Elle revêtit un négligé, se chaussa de mules légères et, à pas de loup, elle se hasarda dans le long corridor qui reliait « l'aile vieille » au château. Elle allait lentement, prudemment. Parfois elle s'arrêtait, puis reprenait sa marche. Ce fut ainsi qu'elle arriva au vestibule.

La pluie avait cessé. Aucun bruit ne troublait le grand silence qui enveloppait les Espignolles. Tout y dormait, les bêtes aux écuries et aux étables, les gens sous le drap ou la courtine. Parfois un souffle imperceptible faisait tressaillir la flamme de la bougie. Au milieu du vestibule, Anne-Claude immobile se tint longtemps, l'œil au guet et l'oreille tendue. Parfois, dans les boiseries ou aux poutres du plafond, se produisaient de ces minuscules craquements qui sont comme les soupirs du silence. Dans l'intervalle, Anne-Claude percevait le bruit de sa respiration. Depuis qu'elle avait quitté sa chambre, il lui semblait qu'il s'était écoulé un temps indéfini. Il devait être tard. Depuis quand se trouvait-elle en ce vestibule vide et qui lui paraissait immense avec ses recoins d'ombre que n'éclairait pas la faible lueur de la cire? Tout à coup l'horloge du château sonna minuit. Elle avait dû sonner d'autres heures sans qu'Anne-Claude les entendît, tant son esprit était accaparé par une seule pensée. Ces douze coups la tirèrent de la sorte d'engourdissement où elle se trouvait. Sa bougie usée vacillait et allait s'éteindre. Elle la remplaça par une autre qu'elle avait emportée, puis elle se dirigea vers l'escalier. Le pied sur la première marche, elle hésita un instant. Ses mules enlevées, elle commença à monter.

Elle montait avec d'extrêmes précautions. Au palier, elle s'arrêta. Quelques marches encore et elle fut devant la chambre qu'occupait M. de Verdelot. Aucun bruit n'en sortait; M. de Verdelot se vantait d'un sommeil d'enfant. Elle tourna à gauche dans le corridor, au bout duquel était située la « chambre bleue », celle où M. de Verdelot avait conduit l'hôte des Espignolles. En approchant, Anne-Claude redoubla

ses précautions. Elle avait déposé son bougeoir à un coude du corridor. En tâtonnant, elle parvint jusqu'à la porte. Une fois là, elle se baissa. Au trou de la serrure, elle appliqua son oreille. D'abord, elle n'entendit rien d'autre que la rumeur de son sang, puis cette rumeur s'apaisa et il lui sembla distinguer un léger souffle, un souffle de sommeil, une haleine de repos. Cela s'élevait et descendait sur un rythme régulier. Anne-Claude écoutait toujours. Peu à peu le souffle s'amplifiait, devenait plus sonore, plus distinct, plus fort, si fort qu'il semblait peu à peu emplir le château tout entier, de sa rumeur, s'en emparant, puissant et irrésistible. Elle-même se sentait prise dans ce souffle comme dans un tourbillon qui la roulait, l'emportait. Il se mêlait à ses cheveux, passait sur ses mains, caressait sa gorge, baisait ses lèvres. Elle était à lui, dominée, vaincue, et cependant elle savait qui était l'homme qui respirait là, derrière cette porte, devant laquelle elle palpitait d'horreur et d'amour, tandis que des pleurs coulaient sur son jeune visage extasié et torturé.

Elle resta longtemps ainsi, enfin, lentement, elle alla reprendre son bougeoir. Avec les mêmes précautions, elle descendit l'escalier. Sur la dernière marche, elle s'assit. La nuit s'avançait. A l'aube, Coiffard viendrait réveiller le voyageur. Il fallait attendre jusque-là pour être sûre que la chose affreuse ne se produirait pas. La pluie avait rafraîchi l'air. Anne-Claude frissonna. Elle avait caché sa tête dans ses mains et il se formait en elle moins des pensées que des images. Elles se succédaient rapidement comme dans les rêves : un carrosse, une lueur de torches, des coups de pistolet, un visage, des yeux qui la regardaient, un homme debout, enfourchant un cheval, puis le parloir du couvent de Vandemont, la large face de M. de Chaumusy et, très loin, une petite fille, comique en sa défroque trop large dérobée au jardinier, une petite fille qui était elle-même, le jour où on l'avait trouvée, à califourchon sur le mur du couvent, prête à s'enfuir cavalièrement vers l'aventure. Soudain, elle tressaillit. Un coq chantait, une sorte de clarté vague pénétrait l'obscurité du vestibule où pâlissait la lueur mourante de la bougie. C'était l'aube. Bientôt Coiffard apparaîtrait. Elle l'entendrait traverser la cour. Il ouvrirait avec sa grosse clé la porte du château. Il irait réveiller

celui qui devait partir et rien ne serait arrivé. Elle n'aurait pas entendu l'horrible cri qui s'arrête dans la gorge parce que le sang coule d'une blessure mortelle. Maintenant l'heure dangereuse était passée. Il lui fallait rentrer dans sa chambre. Elle voulut se lever, mais elle se sentait si faible qu'elle chancela. Tout à coup, elle éprouva une impression de brûlure à la nuque, si vive qu'elle se mit debout et se retourna. Du haut de l'escalier, accoudé à la rampe, Il la considérait. Prêt à partir déjà, il avait le tricorne en tête et le manteau aux épaules, et, souriant, le doigt posé sur les lèvres en signe de silence, il regardait, dans la pâle clarté du jour naissant, s'enfuir, de toute la vitesse de ses pieds nus, cette étrange petite Psyché qui portait, au lieu d'une lampe, une bougie éteinte, tandis qu'en son cœur brûlait, ardente et mystérieuse, la flamme de son secret...

Ce fut, pour des raisons, à lui sans doute particulières et sur lesquelles il ne s'expliqua point, que M. Philippe Coiffard, d'un air entendu et narquois et tournant son chapeau entre ses doigts, vint annoncer à M. le baron de Verdelot que l'hôte de la nuit précédente avait, en s'en allant de grand matin, échangé son cheval fourbu et déferré, contre le meilleur de ceux qui se trouvaient dans les écuries des Espignolles, et cela avec un singulier sans-façon et en laissant voir, à lui Coiffard, une crosse de pistolet fort éloquente. A cet aveu le dit Coiffard joignait une enveloppe que le cavalier l'avait chargé de remettre à M. de Verdelot. Or M. de Verdelot, ayant rompu le cachet, en tira une feuille où il lut ces mots fort lisiblement tracés :

Le capitaine Cent-Visages remercie M. le baron de Verdelot de l'hospitalité qu'il a bien voulu donner au chevalier de Brèges. Il n'oublie jamais les bons procédés.

A la lecture de ce billet, M. de Verdelot faillit s'évanouir de frayeur. Quoi! il venait d'héberger sous son toit le chef d'une bande de brigands! Il avait dormi à côté de la chambre qu'occupait ce redoutable personnage, au risque d'être égorgé pendant son sommeil. Quoi! ce bel officier, aux manières aisées et polies, n'était qu'un bandit de la pire espèce et un malfaiteur qualifié! Cela passait les bornes de l'imprévu et com-

ment Anne-Claude n'avait-elle pas reconnu en lui l'homme du carrosse? Ah! si Harquenin eût été là, il aurait vite démasqué le quidam! Encore pouvait-on s'estimer heureux de l'issue de l'aventure, et, au lieu d'être assassinés, de s'en trouver quitte pour l'échange d'un cheval!

L'agitation de M. de Verdelot fut infinie et ne s'apaisa un peu que vers le soir. Que dirait M. de la Minière de ces événements quand il les apprendrait? M. de Verdelot, tout en n'en revenant pas, éprouvait une certaine fierté d'avoir eu sous les yeux ce dangereux coquin et de lui avoir trouvé l'air gentilhomme. Il ne se lassait pas de relire le billet que lui avait fait remettre le Brigand, d'autant que les termes de l'écrit constituaient pour l'avenir une sorte de sauvegarde. Le capitaine passait pour tenir sa parole et ne protestait-il pas de sa reconnaissance du traitement reçu aux Espignolles? Ces conversations, durant lesquelles Anne-Claude resta assez silencieuse, ne prirent fin qu'à l'heure du coucher, mais quand mademoiselle de Fréval fut rentrée dans sa chambre, quelle ne fut pas sa surprise de trouver sur sa coiffeuse un paquet soigneusement clos! Il contenait, dans sa gaine de galuchat, un fort beau poignard, très bien affilé, et une petite bouteille de narcotique, le tout enveloppé d'une feuille de papier où était figuré assez bien un cœur percé. Comment ces objets étaient-ils venus là? Leur présence décelait l'aide d'une main complaisante qui ne pouvait être autre que celle du sieur Coiffard à qui la commission avait dû être imposée par force à moins qu'on l'eût amené à s'en acquitter par persuasion. Et Anne-Claude de Fréval, les yeux fixés sur cet étrange message, demeura longtemps immobile, les mains brûlantes, les joues en feu, et le cœur battant à grands coups d'aile dans sa poitrine.

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.

(*A suivre.*)

LE RÈGLEMENT
DE
LA QUESTION DU RIFF

I
LE PROBLÈME MILITAIRE

Dans la *Revue de Paris* du 1er août 1925, pour donner de la question du Riff un aperçu d'ensemble, nous avons dû émettre plusieurs allégations, sans pouvoir les appuyer sur l'exposé des faits. Les seules précisions que nous ayons apportées, à l'intention des personnes étrangères jusqu'alors aux choses du Maroc, concernaient le Service des renseignements, le rôle des postes fortifiés et les ressources d'Abd el Krim.

Les circonstances ont subi depuis lors une heureuse évolution. Il semble que l'on puisse enfin, et cette fois pour de bon, entrevoir l'issue prochaine de la crise. Mais, si nous voulons l'obtenir rapidement, et de façon définitive, il importe que nous tenions soigneusement compte de la leçon sévère qui vient de nous être infligée. Aussi nous placerons-nous aujourd'hui sur le terrain strictement pratique, et regarderons-nous la réalité bien en face.

Le problème se présente à un double point de vue : militaire et politique. Nous aborderons d'abord le premier et commencerons par faire un résumé rapide, mais précis, des opérations, depuis le premier jour jusqu'à ces dernières

semaines, ce qui nous mettra en présence de la situation actuelle. Peut-être aurons-nous, ce faisant, l'occasion de rectifier un certain nombre d'erreurs.

Les événements ont été en effet l'objet d'une altération, à notre avis triplement dangereuse, car elle expose l'opinion publique à des mécomptes déplorables, elle prive l'avenir des enseignements du passé, et, enfin, il semble que, très souvent, ceux qui en ont la responsabilité se laissent prendre à leurs propres pièges et tablent sur les espoirs fallacieux qu'ils ont fait naître. C'est ainsi que nos soldats ont subi, pendant l'hiver, de grandes souffrances, cela, en grande partie, parce que, les gouvernements de France et d'Espagne ayant affirmé que tout serait terminé à la date du 25 octobre 1925, rien n'avait été préparé pour la mauvaise saison.

Pour étudier le problème politique, nous procéderons autrement car, dans ce domaine, les faits postérieurs à l'origine de la crise sont d'une extrême complexité. Aussi aurons-nous recours à l'expérience antérieure. Pour établir les directives qu'il est souhaitable de voir appliquer désormais, nous reviendrons sur les causes de la guerre. Peu à peu la lumière se fait sur un grand nombre de points, longtemps demeurés obscurs et dont l'examen s'impose, car ils sont fertiles en embûches.

LES OPÉRATIONS

Première phase : La défensive. — Le 13 avril 1925, cinq à six cents guerriers envahirent le pays des Beni Zéroual, dont le chef, notre ami le chérif Derkaoui, nous avait en vain demandé du secours.

Le 18 avril, leurs voisins, les Beni Ouriaguel de la zone française, passent à l'ennemi. Quelques jours après, soit « infiltration » de l'envahisseur au travers du réseau de nos postes fortifiés, soit soulèvement des indigènes, toute la partie septentrionale de la région de Fez est entrée en dissidence. Néanmoins, le véritable caractère du mouvement paraît encore méconnu, puisque, le 20 avril, jour de Pâques, le général commandant la Région, en réponse aux graves nouvelles qu'il envoie, reçoit tout bonnement l'ordre « de rassurer les tribus de l'Ouergha par une démonstration d'aviation, avec

interdiction d'effectuer aucun tir, aucun bombardement ».

Cependant, le 25, on estime qu'il est temps de rassembler les troupes. Le Corps d'occupation, à la fin de 1924, avait 65 000 hommes, dont 40 bataillons d'infanterie, sur lesquels 9 seulement étaient réservés pour opérer dans le nord. En janvier 1925, le maréchal Lyautey en avait obtenu 6 de plus, sans discussion, et, pour le début d'avril, il en avait réclamé 5 autres, dont 4 arrivèrent à la fin du mois. Les trois groupes mobiles alors constitués purent ainsi en recevoir une vingtaine, sans compter les 6 ou 7 qui furent peu à peu prélevés sur d'autres régions du Maroc.

Le général Cambay porta son groupe mobile à Kiffane, au nord de Taza; le général Colombat réunit le sien à Tafrant, sur la rive droite de l'Ouergha, et le colonel Freydenberg prit le troisième à Souk-el-Arba de Tissa, à l'est de Fez.

Les mouvements préalables ne se firent pas sans dommages. Quelques exemples le montreront. Le 3e bataillon du 15e Tirailleurs algériens, venant de Boutoumeur, avait passé l'Ouergha du nord au sud et campait, dans la soirée du 25 avril, sur la pente du Djebel Messaoud, face à la rive droite, devenue hostile par suite de la défection des Jaias. Au cours de la nuit, les Sless trahirent également et le bataillon se trouva subitement pris entre deux feux. Il fut délivré trois jours plus tard.

En amont, les pontonniers qui suivaient le fil de la rivière, surpris de la même façon, furent massacrés et nous perdîmes avec eux notre équipage de ponts. Ailleurs, le 2e bataillon du Régiment d'Infanterie coloniale du Maroc avait quitté Fez pour Tissa le 26, y était arrivé le 27, et en était reparti le 28 pour Aïn Aïcha. Il en revenait le 29, lorsque sa compagnie d'arrière-garde, fusillée à bout portant, perdit en quelques minutes 22 tués et 14 blessés.

Le 3 mai, le groupe mobile Freydenberg ouvre sa route de vive force et se porte sur Aïn Aïcha. Le lendemain, il livre bataille pour débloquer Taounat. Le 2 et le 3, le groupe mobile Colombat avait circulé autour de Tafrant, pour réapprovisionner les postes environnants, mais, le 4, lorsqu'il voulut se rendre à Bibane, il fut violemment repoussé et dut rentrer au camp sans avoir pu remplir sa mission.

Après quelques jours employés à cette même besogne en

faveur des garnisons de plusieurs postes, les deux colonnes réunirent leurs forces, et, tandis que le groupe mobile Freydenberg ravitaillait Oued Amzez, sa collaboration permettait au groupe mobile Colombat d'arriver jusqu'à Bibane, où il laissa deux bataillons, chargés de compléter les organisations défensives. Il fallut les ravitailler le 19 et se porter, le 25, à leur rencontre, pour les récupérer. Ce jour-là, pendant six heures et demie, le groupe mobile Colombat et les deux bataillons du colonel Ferral, arrêtés chacun de leur côté par le feu violent de l'ennemi, ne purent se donner la main. Il fallut une vigoureuse intervention de l'aviation pour qu'ils parvinssent enfin à se réunir.

En dépit de ces efforts, Bibane succomba le 7 juin. Le groupe mobile assista, impuissant, à sa chute sous les assauts des rebelles. Pendant la nuit suivante, il assura le repli des défenseurs d'Aoudour et d'Achirkane.

Afin de permettre l'évacuation des six postes installés sur le cours supérieur de l'Ouergha, à l'est de Taounat, le général de Chambrun comprit la nécessité d'employer des moyens puissants. Appuyés par 9 escadrilles et 50 pièces d'artillerie, le groupe mobile Freydenberg, parti de son camp sur la Gara Meziat, arriva le 21 mai à Moulay Aïn Djenane et en revint le 23, après avoir obtenu plein succès, tandis que le groupe mobile Cambay, venu à cet effet de la région de Taza, exécutait une énergique diversion sur Aïn Mediouna.

Pendant les journées suivantes, le groupe mobile Freydenberg releva les garnisons de tous les postes des alentours de Taounat et ravitailla celles du Haut-Leben. Il lui fallut livrer un dur combat, le 5 juin, pour recueillir les défenseurs de Sker.

Le général Daugan reçut au début de juin le commandement du front. Il avait, le 21, 53 bataillons, 14 escadrons, 30 batteries et 17 escadrilles. Des renforts ne cessaient d'arriver. Néanmoins, les progrès de l'ennemi n'étaient pas enrayés. Les Beni Mesguilda, passés à la rébellion, tuèrent, le 18, le commandant Stephani et 50 hommes du 2e bataillon du 19e R. T. A. Le 22, un des deux groupes qui opéraient dans la région d'Ouezzan, commandé par le colonel Defrère, fut accroché de façon grave et, selon l'affirmation du général

Colombat, « il ne put se dégager de la situation critique où il se trouvait que grâce à l'appui complet et au dévouement, poussé jusqu'à l'héroïsme, de l'aviation ».

Le 24, une attaque se dessine au long du Leben, en direction de Tissa. Le colonel Noguès la repousse jusqu'à Bab Taza, où la lutte se poursuivra longuement, soutenue d'abord par le colonel Lagarde, qui, le 9 juillet, y laisse une garnison et se replie sur Oued Amelil, après avoir évacué Bou Halima. La défection des Tsouls et des Branès nous obligeait en effet à reculer notre ligne de résistance jusqu'à proximité de la route de Fez à Taza.

Au centre, le colonel Noguès prend, à Tissa, un groupe mobile avec lequel, le 18, il débloque Aïn Aïcha, puis va le 20 délivrer le bataillon du commandant Richard, assiégé dans Aïn Maatouf. Il revient ensuite dégager la région d'Aïn Aïcha. Le 23, il ravitaille Taounat et le 26 il évacue Drader.

Pendant le mois de juillet, des heures angoissantes sont vécues par notre armée. A l'est, le général Cambay rend compte de la gravité de sa situation. Il craint de se voir bientôt obligé d'abandonner tout contact avec le reste du Maroc et de battre en retraite sur l'Algérie; mais il reçoit l'ordre de tenir coûte que coûte sur place et il tient.

Peu après, à l'ouest, l'ennemi intensifie sa pression sur Ouezzan. Le colonel Nieger parvient à sauver les défenseurs du poste d'Oulad Allal, mais, sur 11 bataillons dont il dispose, on lui en enlève 5 en faveur du général Billotte, en fâcheuse posture devant Fez. « L'avenir du Maroc en dépend », dit le télégramme. Il faut obéir et reculer, ce qui ouvre, sur la région côtière, une porte par laquelle l'ennemi se précipite. Il arrive à 2 kilomètres d'Arbaoua, sur la route de Rabat-Tanger, et pille quelques riches exploitations agricoles dans la plaine du Gharb.

Deuxième phase : L'offensive. — Au commencement du mois d'août, les moyens rassemblés à pied d'œuvre permettent enfin d'obtenir une amélioration notable, tout au long des 250 kilomètres du front.

Arrivé le 19 juillet, le maréchal Pétain a visité le théâtre des opérations. Il accélère l'envoi des renforts et les munit

d'un matériel puissant. Le 27 juillet, le général Naulin a pris le commandement.

Le 2 août, le groupe mobile Freydenberg s'empare d'Azjem, à l'aide des chars d'assaut, et refoule l'envahisseur installé à 7 kilomètres d'Ouezzan. En liaison avec les Espagnols, il balaye la zone qui s'étend au nord de cette ville. Au centre, deux groupes mobiles et une Mehalla dégagent en partie le sud de l'Ouergha, au-dessous de Fez el Bali, et s'emparent, le 9, de la forte position du Djebel Amergou.

Enfin, dans la région de Taza, le 19e Corps de marche, formé en Algérie, réoccupe le pays des Tsouls, à la suite d'une action de vaste envergure, menée à l'aide des moyens modernes les plus perfectionnés. Parti le 18, il atteint ses objectifs le 21. Puis, du 26 au 31 août, il refait la conquête du pays des Branes.

Le maréchal Pétain depuis le 27 août, commande en personne. Il a d'abord utilisé ses renforts à relever les unités les plus éprouvées, et, d'autre part, il a réorganisé son armée de fond en comble, revenant aux principes de la métropole, en raison de la forte proportion d'unités venues d'Europe.

Il a enfin préparé l'offensive depuis si longtemps attendue. Elle est déclanchée le 11 septembre et se poursuit pendant deux jours. L'ennemi est écrasé sous les pesantes machines de 6 compagnies de chars d'assaut, assommé sous les projectiles que lancent 60 batteries d'artillerie et 20 escadrilles d'aviation. Le pays est balayé comme une plage l'est par la marée montante.

Parties à droite de Taounat, à gauche de la base Tafrant-Teroual, 4 divisions sont arrivées droit devant elles à l'ancienne ligne de nos postes. Nous avons récupéré le tiers environ du terrain perdu. Après l'organisation du nouveau front, une deuxième progression doit nous porter sur l'ancien et même plus au nord, sur une ligne favorable à la défensive imposée par l'hiver imminent. Mais, au moment prévu pour effectuer ce mouvement, la pluie survient.

La plaine centrale du Maroc français forme un entonnoir délimité par les montagnes du Riff et de l'Atlas, et dont Taza occupe la pointe. Les nuages de l'Atlantique viennent, au cours de la mauvaise saison, s'accumuler vers l'est et heur-

ter ces barrières sur lesquelles ils crèvent, amenant des chutes d'eau qui transforment en un clin d'œil les rivières en torrents, les chemins en ruisseaux et les champs en fondrières.

Il fallut donc remettre, de ce côté, à l'été suivant, la progression ultérieure, et se borner à compléter les résultats obtenus, en prenant le massif de Bibane et celui du Djebel Messaoud, demeurés entre les mains de l'ennemi.

Mais, plus à l'est, après la barrière montagneuse, les pluies sont moins fréquentes. On voulut en profiter pour réduire à la fois l'étendue des territoires encore soumis à l'autorité d'Abd el Krim, et la longueur de notre front. Il s'agissait en principe de l'établir, dans sa partie orientale, à peu près en ligne droite depuis Kiffane jusqu'à Issen Lassen, dernier poste espagnol au sud-ouest de Melilla. Le maréchal Pétain lança dans cette direction trois colonnes. La principale, partie de Kiffane le 30 septembre, bouscula l'ennemi retranché au nord de ce poste et arriva le 6 octobre sur la ligne Djebel Nador-Tizi Ouzli, après avoir subi, tout au long de sa route, une pluie diluvienne, inattendue.

La deuxième, au centre, alla de Sidi Belkacem à Aïn Zohra. La troisième, sous le général du Jonchay, marcha de Hassi Ouenzga et de Hassi Medlam sur Zakka et Aïn-Zohra, puis sa cavalerie atteignit le Souk Es Sebt d'Aïn Amar, où elle trouva 14 escadrons de cavalerie espagnole.

Alors se déroula une opération déplorable qui, après avoir fait naître de grands espoirs, se termina et en même temps termina la campagne de fâcheuse manière. La brigade de cavalerie du général Durand, composée des 5e et 6e Spahis, s'avança jusqu'à Sidi Bou Rokba. La population l'accueillit docilement, arborant des petits drapeaux sur tous les toits. Son avant-garde, composée de goumiers et de moghazenis, fut sur le point d'atteindre la Mahakma (poste de commandement) de Sidi Bou Hédaïm, à moins de 30 kilomètres d'Ajdir, mais elle se heurta à la résistance d'un ennemi bien placé et partit à la débandade. Les indigènes, surgissant de toutes parts, entourèrent les spahis et, pendant trois jours, les immobilisèrent dans un fond, sous un feu meurtrier partant des crêtes. La brigade d'infanterie du colonel Dufour, appelée, vint les délivrer, mais ce fut pour effectuer avec eux, pendant

40 kilomètres, une retraite au cours de laquelle nos soldats furent magnifiques mais éprouvèrent de lourdes pertes. L'artillerie resta aux mains des rebelles.

Cette aventure manifesta chez certains chefs une incapacité qu'il aurait fallu punir et chez tous les combattants un courage qu'il aurait fallu récompenser. C'est le contraire qui fut fait.

De ce côté, notre front, ramené sur l'oued Zerakna, eut, entre Tizi Ouzli et Issen Lassen, plus de 100 kilomètres au lieu de 35.

Chose à première vue surprenante, c'est peu après que des succès tangibles furent obtenus. Tandis que nos troupes fortifiaient et organisaient les positions nouvelles, nos partisans, sous les ordres du Caïd Ahmar d'Hamidou, et secondés par une incessante action aérienne, occupèrent le pays des Marnissa et recueillirent des soumissions nombreuses. En décembre, notamment, à la suite d'une opération habilement conduite à l'aide des mêmes éléments, les Senhadjas de Mosbah, les Beni Oulid et les Marnissa demandèrent l'aman. Les Gueznaya, dont nous occupions également le pays, se rangeaient aussi à notre côté; les Mahakmas installées par Abd el Krim à Touerta, à Kelaa des Beni Oulid et à Beraber étaient détruites; le chef riffain perdait continuellement des hommes et du terrain.

Ces progrès appréciables se poursuivent encore et faciliteront grandement l'offensive prochaine.

LES POSTES DE L'OUERGHA

Il appartient à l'histoire d'immortaliser les héros. Elle dira, dans toute sa grandeur, le sacrifice sublime des braves tombés pour la France, en défendant les postes de l'Ouergha. De l'épopée tragique qu'ils ont écrite avec leur sang, on sait encore bien peu de choses, mais, telles quelles, le pays doit les apprendre.

Il est du reste difficile de savoir tout ce qui s'est passé. Les renseignements que nous sommes parvenus à rassembler permettent néanmoins de préciser le sort d'une soixantaine de postes dont trente sont tombés de vive force entre les mains de l'ennemi et dont les autres ont été évacués dans

des conditions parfois très difficiles, alors que leurs garnisons avaient déjà subi des pertes élevées.

Le 1er mai, à 7 heures du matin, l'ennemi attaque au fusil, à la grenade et au canon, le blockhaus d'Aoulaï, proche du poste de ce nom. Depuis sept jours y étaient assiégés 3 Européens et 13 Sénégalais. Le sergent Astor, leur chef, téléphone à 8 heures : « Je suis blessé, le soldat Goubet aussi, tout le monde est épatant, ils ne nous auront pas! » Une demi-heure plus tard, emportés par la vague d'assaut, Astor et ses hommes sont massacrés.

Avec un Européen, le soldat Le Dars, et 15 Sénégalais, le sergent Joandet, occupait le poste d'Ourtzagh. Le commandant de sa compagnie, la 7e du 13e Tirailleurs sénégalais, le capitaine Duboin qui, d'Aoulaï, suivait la défense d'Ourtzagh, lui télégraphiait par optique le 5 mai : « Je suis fier d'être votre chef. » Le 6, le poste est enlevé.

Le 10 mai, au sixième coup de canon, la tour d'Aoulaï, second ouvrage détaché de ce poste, tombe à son tour, livrant à la mort sa garnison commandée par le soldat Franchi.

Le blockhaus du poste de Bab Cherarga disparaît le 12 mai, après un court bombardement, à la suite d'un siège de douze jours. Avec lui périssent le sergent Boute, le soldat Rabau et 11 Sénégalais.

Le canon de 75 du blockhaus, tourné contre le poste de Bab Cherarga, le démolit dès le lendemain 13 mai. Il y avait là 30 Sénégalais, sous les ordres du soldat européen Mével, qui devait à lui seul commander, tirer le canon et manœuvrer le télégraphe optique. Le 4 mai, son dernier message disait : « Moral bon, où est la colonne? » Ses deux supérieurs avaient été tués; le lieutenant Moulin le 30 avril, le sergent Boheme peu après.

Le 15 mai tombait le poste de Bou Hadi, avec 2 Européens, 23 Sénégalais et le sergent Sibilleau. Le même jour, Mezraoua était, dit-on, livré par trahison, après le massacre des Français. Huit jours plus tôt, on l'avait approvisionné pour un mois.

Le 15 mai également, après un siège de trois semaines, le capitaine Duboin et les débris de sa compagnie abandonnaient le poste d'Aoulaï, défendu pendant trois semaines grâce au

concours incessant de l'aviation. La veille, le groupe mobile Colombat avait recueilli la garnison de M'ghala, composée d'une trentaine d'hommes, commandés par le sergent Parigny. Ils avaient tenu vingt-deux jours : leur réserve d'eau était de douze.

Le « groupement fortifié de l'Aoulaï » avait disparu au bout de trois semaines. Celui de Taleghza, voisin, était abandonné depuis le 13. Son commandant, le capitaine Ancelot, avait rassemblé ce jour-là les survivants de sa compagnie, le dixième environ de ceux qu'il y avait amenés, et leur avait fait traverser l'oued Amzez sous une grêle de balles, afin de joindre le groupe mobile, occupé au ravitaillement du poste de ce nom.

Nous avons vu quelle opération importante avait été conduite par le général de Chambrun, pour assurer, le 22 mai, les évacuations de Beni Bou Adel, de Si M'hammed et de Oulad Azam, puis, le 23 mai celles de Moulay Aïn Djenane, de Bou Azzoun et de Bab Ouender. Leurs garnisons avaient atrocement souffert. Depuis plusieurs jours, celle de Bou Adel vivait de viande d'âne.

A son retour, le groupe mobile Freydenberg procéda encore à l'abandon de Oued Amzez et d'Aïn Leuh, évacués le 26 mai, et à celui de Koudia Sedrata, le 31. Il ravitailla les postes de Bab Mizab et de Bou Halima, sur le Haut-Leben.

Au nord de Taounat, Astar tenait depuis vingt-cinq jours lorsqu'on l'évacua le 2 juin. Son premier commandant, le sergent-major Cordier, avait été tué et le sergent David André, blessé, lui avait succédé. Il fallut réoccuper cette position, non sans peine, le 5 juin, afin de permettre l'évacuation de Sker. Le commandant de ce poste, lieutenant Laucher, s'élança à la tête de ses hommes au-devant du groupe mobile Freydenberg, qui, parti la veille de Taounat, livrait une grande bataille pour les sauver. Le 5 juin également, on évacua Oued Sahela.

Nous avons vu quels efforts coûteux furent consentis en faveur de Bibane. Le 4 mai, alors que le communiqué parlait d'une « reconnaissance » utilement menée, le groupe mobile Colombat avait en réalité combattu vainement pendant plusieurs heures, sans parvenir à rompre le barrage opposé par

l'ennemi, et, le soir, il avait dû battre en retraite péniblement, sans avoir atteint le poste.

Le 13 mai, il avait fallu la collaboration des deux groupes mobiles Colombat et Freydenberg, pour permettre au premier de jeter dans Bibane les deux bataillons du colonel Ferral. Le 19, nouveau combat pour les y ravitailler, le 25, grande bataille pour leur permettre d'en sortir; l'opération coûta 500 tués et blesssés.

Dans le poste, on avait laissé le sergent Bernez-Campo avec 50 hommes du 1er Sénégalais. Approvisionnés largement en vivres, en eau et en munitions, pour un mois au moins, ils devaient, croyait-on, repousser tous les assauts. Pourtant, le 7 juin, douze jours plus tard, ils étaient à la dernière extrémité. On ne put parvenir à leur porter secours et Bibane disparut avec eux sous un flot de Berbères.

Dans la nuit du 7 au 8 juin, on évacua Aoudour et Achirkane.

Au sud de l'Ouergha, l'organisation défensive d'Aïn Mediouna comprenait deux ouvrages. La Kasbah était occupée par le Service des renseignements. Les moghaznis, révoltés, la livrèrent après avoir massacré leur chef, le capitaine des renseignements Resplandy. Le poste même tenait toujours mais il était à bout de forces, lorsque, le 10 juin, le 6e bataillon du 2e Étranger reçut l'autorisation de tenter le sauvetage de la garnison, mais sans risquer plus de 40 hommes dont 2 officiers. Le commandant Cazaban porta son bataillon à 3 kilomètres d'Aïn Mediouna, dans la nuit du 11 au 12 juin, après avoit quitté le camp de la Gara Meziat et traversé l'Ouergha. Lorsqu'il demanda des volontaires, 300 hommes se présentèrent. Il fallut tirer au sort. En dépit des ordres donnés, un grand nombre de légionnaires partirent en outre des 40 désignés, et, avec eux, les 8 lieutenants du bataillon.

Ils atteignirent le poste encerclé mais, au retour, accablés sous la masse des indigènes accourus, sauveurs et sauvés furent tous massacrés, à l'exception d'un sergent et de 5 légionnaires, qui, seuls, revinrent au camp.

A l'est, au delà d'Ouezzan, la ligne fortifiée avait été incurvée dans la direction du nord pour prendre le prolongement des ouvrages espagnols englobant Chechaouen. En 1924

le repli effectué sur l'ordre de Primo de Rivera découvrit le flanc gauche de nos postes les plus éloignés. Pour les protéger, il fallut les doubler de ce côté, ce qui forma le « Bec de Canard ». Le 24 juin, le colonel Defrère avait tenté de délivrer les garnisons des postes de cette avancée. Il avait été repoussé vigoureusement, après avoir toutefois recueilli les défenseurs de M'zoua et de Kasbah des Beni Routen. Le 7 juillet, lorsqu'il dut battre en retraite, en raison de l'affaiblissement de son groupe mobile, le colonel Nieger, télégraphia par optique à tous les postes qu'il avait auparavant l'intention de gagner, en leur demandant d'effectuer une sortie pour tâcher de se joindre à lui, avant qu'il ne soit trop éloigné. Les garnisons de Brikcha, d'Oulad Allal et de Zaïdour purent s'échapper, mais celle de Rihana demeura encerclée.

Elle capitula en livrant à l'ennemi 144 prisonniers dont 2 officiers, ainsi qu'un gros stock de munitions et d'armes.

Le 15 juin sauta Beni Derkoul.

Ce poste, assiégé pour la première fois à la fin d'avril, avait tenu jusqu'à sa délivrance. Attaqué de nouveau le 8 juin, avec une violence extrême, sa garnison subit des pertes si élevées, que, le 14, 6 hommes valides seulement étaient encore en état d'assurer la défense, alors que la garnison comprenait au début 7 Français et 40 Sénégalais. Les deux mitrailleuses, utilisées au delà de leur capacité de résistance, avaient éclaté.

Le lendemain, le sous-lieutenant Lapeyre, récemment sorti de Saint-Cyr, fit sauter le poste de Beni Derkoul, dont il était commandant, et trouva, ainsi que ses braves compagnons, le repos suprême sous les débris de sa forteresse.

La fin de juin vit tomber toute une grappe de postes qui, au long du Leben, dans la partie supérieure de son cours, entouraient le pays des Tsouls. Abd el Krim avait profité de l'expérience acquise et formé une sorte d'équipe chargée de l'enlèvement des points fortifiés. Elle était parvenue à une véritable maîtrise dans cette spécialité. Le 24 juin, on évacue Bab Mizab, tandis que disparaît Cheyabs, dont la garnison est en partie prisonnière. Le 30 juin, date néfaste, sont enlevés Koubba, Keff el Ghar, Jorfata. En un clin d'œil nous perdons ensuite Leben, Haut Leben et El Mers, ces deux derniers enlevés le 3 juillet, puis on évacue Bou Halima le 8 juillet,

tandis que, plus à l'est, Dahar tombe. Le 12, c'est au tour de Bou Haroun qui, cependant, ainsi que Haut Leben, El Mers, et Dahar, avait été sans répit secondé et ravitaillé par les avions, pendant toute la dernière période du siège.

Au centre, peu après, le groupe mobile Noguès délivra, dans Aïn Maatouf, le 20 juillet, le bataillon Richard assiégé de très près. Le 18, il avait débloqué Aïn Aïcha, encerclé depuis le 5 du mois. Le 26, il fit évacuer Drader.

Plus à l'ouest, le 18 juillet, le groupe mobile Defrère livra un rude combat à l'aller et au retour pour délivrer les garnisons de Bab Hoceïne et de Oued Hamrine. Près de là, le poste de Aïn Bou Aïssa fut moins heureux. Il était assiégé depuis le 14 juillet de la façon la plus violente. L'eau et les munitions manquèrent bientôt, il fallut que les avions lui envoient chaque jour des blocs de glace, des cartouches, des grenades et du pain. Le 30 juillet, il put entrevoir sa délivrance car on avait rassemblé, pour le secourir, 8 bataillons, 3 escadrons, 7 batteries et 5 escadrilles, sous les ordres du colonel Nieger. Le lendemain, ce groupe mobile devait arriver à Aïn Aïcha, mais, le 30 au soir, un obus atteignit le dépôt de munitions et le poste sauta.

Son chef, le lieutenant Giuseppe Heuzé, âgé de vingt-quatre ans, avait été blessé dès le premier jour du siège mais n'avait pas cessé de commander.

Les défenseurs occupaient, pour la plupart, des tranchées creusées hors de l'enceinte, aussi beaucoup ne furent-ils pas tués par l'explosion. En deux groupes, ils s'efforcèrent de gagner les postes voisins. 15 hommes et un adjudant atteignirent Teroual; on ne retrouva pas les autres. Le 31, au matin, le groupe mobile arrivait sur l'emplacement du poste, douze heures trop tard.

La conservation d'Aïn-Bou-Aïssa s'était déjà montrée onéreuse. Le 3e bataillon du 15e Tirailleurs algériens, commandant Combes, avait travaillé pendant un mois à l'organiser, venant chaque matin de Teroual où il rentrait le soir. Le 15 juin, en revenant, il fut attaqué à mi-chemin. Sa dernière compagnie, la 12e, qui était à l'arrière-garde, crut devoir faire face à l'ennemi pour sauver les trois autres. Coupée, elle s'enferma dans le blockaus de Moslatef, où elle tint bon pen-

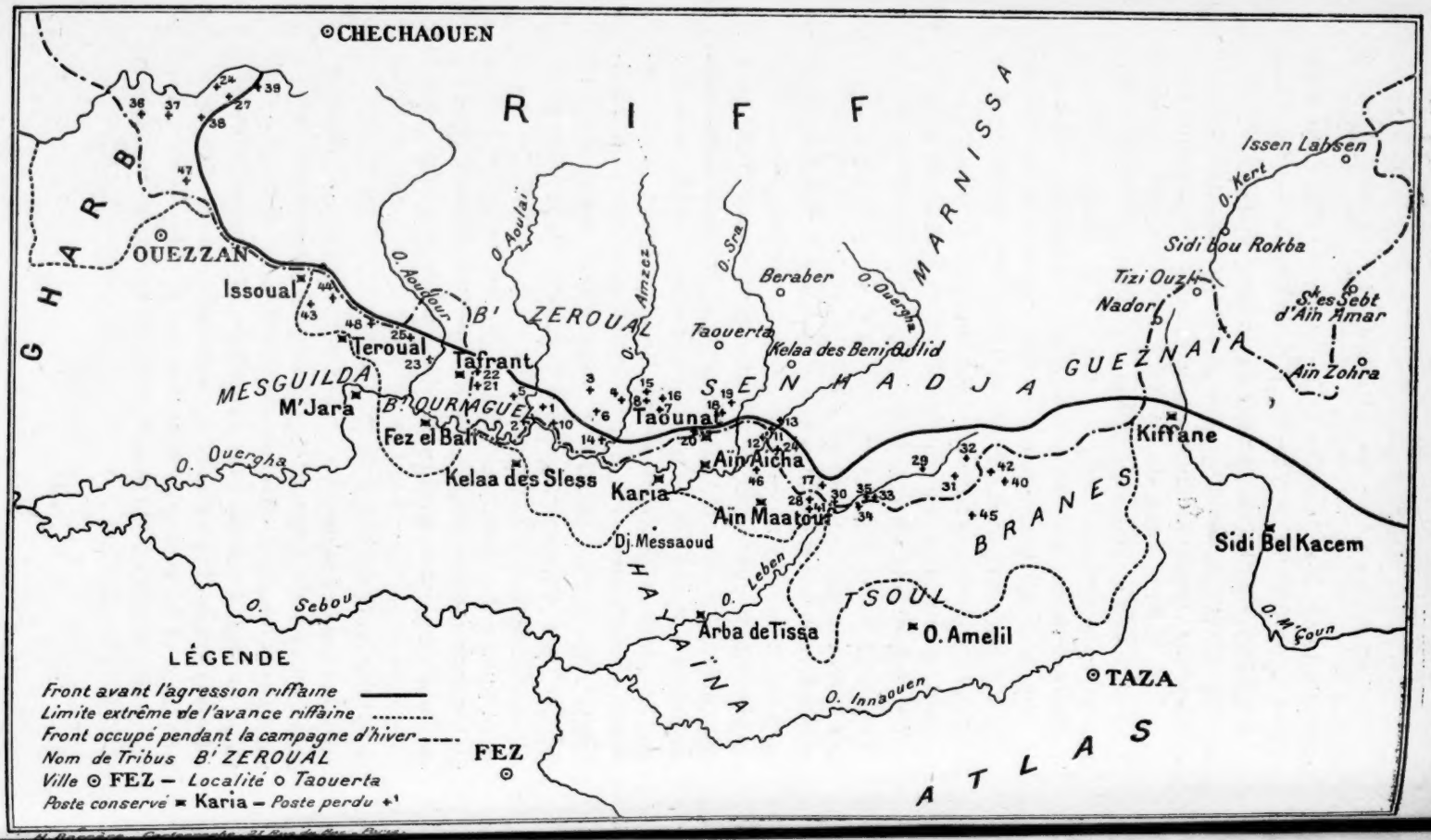
dant dix jours. Il ne reste qu'un seul témoin de ce drame, un caporal qui parvint à franchir l'encerclement des rebelles.

Aïn-Bou-Aïssa fut le dernier poste qui tomba. Du reste, au centre, tous avaient disparu. Seuls demeuraient debout, au nord de l'Ouergha, depuis sa source jusqu'à son coude vers le sud, à M'Jara, ceux de Taounat et de Tafrant, pourvus depuis le mois de juin de garnisons considérables et de nombreuses batteries.

Taounat devait son salut à ce que son chef, le lieutenant de Seroux, avait la confiance de ses administrés les Meziat, dont 150 guerriers renforcèrent la garnison du poste, et à ce qu'il sut adapter rapidement ses moyens de défense aux nécessités nouvelles. On put le débloquer suffisamment tôt; le siège avait déjà été pénible, surtout par suite du manque d'eau.

A Tafrant, un colonel récemment arrivé au Maroc, et ignorant tout des habitudes coloniales, provoqua chez l'ennemi la plus vive stupéfaction en rompant le combat en plein midi, alors que la tradition commande d'effectuer cette opération délicate, qualifiée de « décrochage, » quelques instants avant le lever du jour. Convaincu par cette anomalie que la colonne était à sa merci, ses adversaires se précipitèrent sur elle avec un enthousiasme débordant, en négligeant toute précaution. Nos troupes firent face en arrière et lui infligèrent une leçon sévère. Servi une autre fois encore par son défaut d'adaptation aux sacro-saintes règles du jeu de la guerre en Afrique, le même officier fit entourer Tafrant de terrassements analogues à ceux qu'il connaissait pour les avoir fait exécuter en France. Ils protégèrent efficacement leurs défenseurs contre le bombardement, avant même qu'ils ne fussent achevés.

D'autres postes, dans la région de Taza, furent conservés grâce au colonel Giraud, qui les utilisa comme des pivots de manœuvre sur lesquels s'appuyaient des petits groupes de 3 ou 4 bataillons, qui, par leurs mouvements rapides, interdisaient à l'ennemi le franchissement des intervalles.


CHECHAOUEN
RIFF
GHARB
OUEZZAN
Issoual
Teroual
Tafrant
MESGUILDA
M'Jara
B' ZEROUAL
B' QURMAGUEL
Fez el Bali
Kelaa des Sless
Karia
Taounat
Aïn Aïcha
Aïn Maatou
Dj. Messaoud
Taouerta
Kelaa des Beni Oulid
Beraber
SENHADJA
MARNISSA
GUEZNAIA
Issen Labsen
Sidi Bou Rokba
Tizi Ouzli
Nador
Sidi Sebt d'Aïn Amar
Aïn Zohra
Kiff'ane
BRANES
Sidi Bel Kacem
TSOUL
O. Amelil
Arba de Tissa
HAÏNA
TAZA
FEZ
ATLAS
O. Ouergha
O. Sebou
O. Leben
O. Innaouen
O. M'Çoun
O. Kert
O. Aoulai
O. Aoudour
O. Amzez
O. Sra
LÉGENDE
Front avant l'agression riffaine
Limite extrême de l'avance riffaine
Front occupé pendant la campagne d'hiver
Nom de Tribus B' ZEROUAL
Ville ⊙ FEZ — Localité ○ Taouerta
Poste conservé ✖ Karia — Poste perdu +1

LES ENSEIGNEMENTS MILITAIRES

En considérant seulement l'action militaire, et sans tenir compte de la possibilité d'une rébellion irrésistible, nous avons failli, quatre fois au moins, perdre le Maroc. Que serait-

Les postes dont nous donnons ici la liste sont désignés sur le croquis par le chiffre qui les précède.

1. Aoulaï.	25. Beni Derkoul.
2. Ourtzagh.	26. M'zoua.
3. Bab Cheraga.	27. Kasba des Beni Routen.
4. Taleghza.	28. Bab Mizab.
5. M'Ghala.	29. Cheyab.
6. Bou Hadi.	30. Koubba.
7. Mezraoua.	31. Keff El Ghar.
8. Si M'Hammed.	32. Jorfata.
9. Oulad Azam.	33. Haut-Leben.
10. Beni Bou Adel.	34. Leben.
11. Moulay Aïn Djenane.	35. El Mers.
12. Bab Ouender.	36. Zaïdour.
13. Bou Azzoun.	37. Brikcha.
14. Boutoumeur.	38. Oulad Allal.
15. Oued Amzez.	39. Rihana.
16. Aïn Leuh.	40. Dahar.
17. Koudia Sedrata.	41. Bou Halima.
18. Astar.	42. Bou Haroun.
19. Sker.	43. Bab Hoceïne.
20. Oued Sahela.	44. Oued Hamrine.
21. Bibane.	45. M'cila.
22. Aoudour.	46. Drader.
23. Aohirkane.	47. Zedoula.
24. Aïn Mediouna.	48. Aïn Bou Aïssa.

il advenu si l'envahisseur avait foncé avec toutes ses forces, en avril sur Fez, en juillet sur Taza, sur le Gharb, ou, une fois de plus, sur la capitale? Heureusement, formées surtout des contingents fournis par les tribus révoltées, les bandes d'Abd el Krim répugnaient à combattre ailleurs qu'au-devant de leurs villages et se portaient difficilement au loin.

Cependant, à la tête d'un territoire qui pouvait contenir au plus 600 000 habitants et lui procurer 40 000 combattants,

le chef riffain, même lorsqu'il put, selon les plus récentes estimations, armer 85 000 hommes, n'a jamais dû espérer vaincre par les armes deux grandes Puissances ayant plus de 60 millions d'âmes. Le problème militaire consistait donc pour nous, non pas à obtenir une victoire qui ne peut nous échapper, mais à la remporter au plus vite et au plus juste prix. Nous ne paraissons pas y avoir très bien réussi. Pourtant nos chefs avaient fait leurs preuves et nos soldats, le mot est en l'occurrence l'expression de la plus stricte réalité, furent réellement admirables. Les Français montrèrent une fois de plus qu'ils sont des soldats-nés; les Algériens et les Tunisiens se haussèrent parfois à leur niveau; les Marocains manifestèrent les qualités de puissance dans le choc et d'habileté au cours du combat qu'ils avaient prouvées pendant la grande guerre; les Sénégalais ont acquis des titres durables à notre reconnaissance par leur courage tranquille dans la défense des postes fortifiés et leur résistance aux intempéries qui sont, pour eux, si douloureuses.

Comment se fait-il donc que le maréchal Pétain ait trouvé en arrivant au Maroc une armée épuisée par l'extrême fatigue imposée au cours de marches et de contre-marches incessantes, par le sentiment de plus en plus profond que tous les efforts étaient vains, et par les désillusions répétées que lui avait causée l'annonce sans cesse renouvelée et sans cesse démentie d'une offensive ardemment attendue, alors que l'ennemi conservait de toute évidence l'initiative entière des opérations?

On a en général invoqué notre infériorité numérique, bien que jamais, à notre contact immédiat, nous n'ayons trouvé plus de huit à dix mille hommes, cela au grand maximum et rarement. En dépit de la présence chez l'adversaire de canons et d'armes à tir rapide, que nous n'avions pas coutume de voir employer contre nous au Maroc, en dépit de la difficulté qui provenait pour nous de ce qu'il fallait faire face, quasi simultanément, à des menaces dirigées sur des points très éloignés les uns des autres, on pouvait espérer que notre écrasante supériorité en moyens d'action scientifiques nous permettrait d'obtenir des résultats meilleurs.

Il faut donc ajouter d'autres explications à celle d'ordre

numérique, qui ne doit pas être rejetée, mais qui ne saurait suffire.

Les troupes. — A coup sûr, une grande partie des fatigues éprouvées provenait de ce que les troupes n'avaient pas l'entraînement particulier de leurs aînés à la guerre d'Afrique. La disparition de notre ancienne armée coloniale fut à cet égard regrettable. Dans les troupes indigènes, dites maintenant métropolitaines, c'est-à-dire dans celles recrutées en Tunisie, en Algérie et au Maroc, les gradés, désignés selon leur tour de départ pour les T. O. E. [1] venant et revenant indifféremment des dragons aux spahis et réciproquement, ne peuvent avoir la même aptitude, ni le même goût que leurs devanciers pour un métier qu'ils exercent provisoirement, laissant en France leurs familles qu'ils ont grande hâte de retrouver.

Dans l'armée coloniale proprement dite, les cadres sont gênés également dans l'exercice de leur commandement par leurs perpétuelles mutations, toujours en vertu de l'implacable tour de départ, de l'une à l'autre de nos formations indigènes.

Mais, c'est pour les hommes appartenant aux unités envoyées de France, que le défaut d'adaptation à la guerre coloniale s'est surtout fait sentir. Des petites aux grandes choses, cet inconvénient apparut sans cesse. Nous avons rencontré des chasseurs à pied absorbés dans la contemplation anxieuse de la ration de farine qui venait de leur être distribuée, et qu'ils ne savaient comment rendre assimilable, car ils étaient accoutumés à recevoir leur pain tout cuit.

Contre nous, combattent précisément ceux des Marocains qui sont les plus robustes, les plus farouches et les plus résistants. Leur vêtement se compose en été comme en hiver de haillons qui les couvrent à peine, ils vivent de presque rien. Point n'est besoin pour eux de prévoir des ravitaillements complexes. Ils savent ménager leurs balles. Leur fanatisme accroît leur énergie naturelle.

Or, non seulement nos hommes étaient mal préparés pour une guerre de cette nature, mais le service de courte durée

1. Théâtre des opérations extérieures.

que beaucoup d'eux avaient effectué avant leur venue, était insuffisant pour ceux des armes savantes. C'est ainsi que des batteries durent être ramenées à l'arrière, pour y faire leurs écoles à feu, après un rapide passage au front, où elles s'étaient montrées dangereuses surtout pour les nôtres.

Du reste, c'est pourquoi, au lieu de continuer à opérer à l'aide de colonnes légères, simplement accompagnées de canons de 65 de montagne à dos de mulets, ou à la rigueur de quelques pièces de 75, laissées en arrière quand le terrain devenait difficile, il a fallu que le maréchal Pétain engage des forces considérables, munies d'un matériel encombrant, inemployé jusqu'alors dans les guerres coloniales. On lui a reproché cette manière d'agir. Peut-être effectivement la guerre aura-t-elle coûté gros en canons lourds, en tanks et en camions embourbés, mais, malgré tout, les objectifs désignés furent alors atteints, et avec des pertes minimes du fait de l'ennemi, tandis qu'elles avaient été lourdes pendant les premiers mois.

C'est ce qui explique encore pourquoi l'on dut faire aussi intensivement appel à l'aviation en faveur des groupes mobiles, l'empêchant ainsi de s'occuper ailleurs d'une manière utile. Mais la présence des avions apportait à nos troupes un précieux réconfort et remplaçait l'artillerie insuffisante.

Dans les États-Majors, cette même ignorance du pays fut très dommageable. On amalgama dans une certaine mesure les officiers anciens avec les nouveaux arrivés, mais les seconds avaient tendance à dénigrer tout ce qui s'était fait avant eux et à croire exagérées les recommandations de leurs devanciers tandis que les premiers considéraient comme sacrilèges les atteintes portées à des habitudes qui avaient, peu à peu, acquis force de loi.

Les Postes. — On ne peut manquer, en parcourant l'histoire de la campagne, d'être frappé par le rôle prépondérant des postes. On sent que le commandement a été dominé par la préoccupation de ces ouvrages qui ne servirent pas, comme on pouvait l'espérer, à barrer la route aux envahisseurs, et à laisser ainsi aux colonnes pleine liberté d'action. Au contraire, tandis que les groupes mobiles devaient arrêter les pointes poussées par l'ennemi, au mépris de la zone forti-

fiée, il leur fallait encore accourir, sans répit, au secours des postes arrivés au bout de leurs approvisionnements. Ailleurs il leur fallait essayer de sauver des garnisons prêtes à succomber, cela quelques jours à peine, bien souvent, après qu'on leur eut péniblement apporté des vivres et des munitions. Loin de faciliter la tâche des colonnes, qui, autrefois, trouvaient un abri sûr à l'ombre de leurs murailles, les postes ont donc accaparé leur activité.

S'ils protégeaient auparavant la zone soumise, c'était en vertu de conditions qui, dès le début de l'affaire du Riff, se trouvèrent modifiées. Jadis, les pillards ne venaient pas en bandes tellement fortes que les Goumiers, les moghaznis ou, au besoin, les escadrons logés dans les postes, ne pussent leur barrer la route, soit à l'aller soit au retour; le Service des Renseignements fonctionnait à merveille et savait tout ce qui se passait ou se préparait chez les dissidents. Cela permettait de parer au danger. En mai 1925, il apparut que nous ne savions plus rien de l'ennemi et que, sans l'empêcher de passer, nos postes tombaient comme des châteaux de cartes.

Des cheminements innombrables existaient entre eux, utilisant des angles morts interdits à nos obus et, le flanquement prévu par le feu ne put jamais être obtenu. Chaque poste, s'il était muni d'artillerie, n'avait le plus souvent qu'un seul canon, que la mort de son unique pointeur réduisait au silence. L'usage de la pièce était du reste dangereux, car les tirailleurs de l'assiégeant venaient à proximité de murailles et abattaient tous ceux des assiégés qui se montraient.

Si nos postes furent pour l'ennemi des proies aussi faciles, c'est d'abord en raison de la faiblesse numérique des garnisons qui les occupaient. Les hommes arrivaient bien vite au plus douloureux état de fatigue et la tâche des chefs était rendue écrasante par le défaut d'auxiliaires européens, capables de les seconder et de manœuvrer les pièces ou les appareils de télégraphie. La résistance ne pouvait durer longtemps, puisque tous, sans exception, étaient totalement démunis d'eau et devaient en prendre à l'extérieur et puisque leurs enceintes en pierres sèches s'écroulaient sous les premiers obus. Pour leur donner de l'eau et des munitions, on fit appel à l'aviation. Il y avait à cela de très nombreux inconvénients. D'abord, si

l'on avait eu des avions en grande quantité, on aurait pu en lancer par ailleurs au cœur du pays ennemi, afin d'y porter la terreur et la démoralisation, d'incendier ses récoltes, de détruire ses dépôts de munitions et de bombarder ses postes de commandements. Mais, étant donné l'emploi intensif que l'on en fit en faveur des groupes mobiles et des postes isolés, il n'en restait plus pour cet usage. Du reste, il n'y avait, au commencement de la campagne, ni obus ni grenades incendiaires, ce qui nous empêcha d'obtenir une fin plus rapide de la rébellion, en privant l'adversaire de ses ressources en grains.

Il n'est pas admissible que l'on ait prévu l'utilisation des avions comme moyen de ravitaillement des postes. Et cependant, si l'on n'en avait pas eu, il est permis de se demander combien de temps nos postes encerclés auraient pu résister. Ils trouvaient cet autre avantage à la présence d'un avion qu'elle interrompait le bombardement car, pour ne pas dévoiler les emplacements de leurs pièces, les Riffains cessaient alors de tirer.

Mais nos aviateurs subirent des pertes cruelles. Il leur fallait descendre extrêmement bas, pour réussir à faire tomber leurs envois dans l'étroite enceinte des postes, et se mettre ainsi à portée du tir remarquablement précis des assiégeants. Le coût d'une semblable pratique s'est montré follement élevé. Si l'on calcule le prix de la cartouche ou celui du kilo de glace, transportés de cette manière on arrive à des chiffres extravagants.

Il est assez surprenant que l'on ait persisté à conserver à grands frais les postes subsistants, alors même que, pendant trois mois, on avait pu constater leur impuissance à fixer l'adversaire et leur fragilité prodigieuse.

Retarder leur fin n'était pas l'empêcher et l'on savait qu'elle aurait pour conséquences de procurer à l'ennemi une victoire éclatante dont bénéficierait son prestige, tandis que le nôtre en souffrirait; on savait aussi que les munitions, les canons et les fusils conservés dans nos ouvrages s'en iraient renouveler et grossir les stocks de guerre d'Abd el Krim.

Au contraire les sacrifices consentis pour sauver les garnisons compromises étaient absolument justifiés.

C'était une noble tradition de l'armée d'Afrique, fidèle-

ment obéie, de ne jamais laisser périr la garnison d'un poste sans avoir fait tout au monde pour lui porter secours. Pendant la guerre du Riff, on a estimé parfois que les pertes probables justifiaient l'abstention ou des efforts restreints, comme celui dont nous avons parlé à propos d'Aïn Mediouna. Ce fut chaque fois un crève-cœur pour toute l'armée. Les noms d'Aïn Mediouna, de Rihana, de Beni Derkoul, et d'Aïn Bou Aïssa sonneront de façon pénible aux oreilles de tous ceux qui devront désormais garder les frontières de nos domaines en Afrique ou en Asie.

Service des Renseignements. — Il ne faut pas oublier, pour expliquer les incidents douloureux qui marquèrent le début de la campagne, de remarquer combien le Service des Renseignements s'est montré alors inférieur à ce qu'il était auparavant. Jamais, de mémoire de Marocain, on n'avait vu des tribus partir en dissidence à l'improviste et sans difficulté. Les Sultans, dont l'armée n'était pas plus forte que celle des rebelles toujours dressés contre leur autorité, n'auraient pas conservé leur trône pendant huit jours, si leurs méhallas avaient risqué de se réveiller un beau matin en plein pays révolté, comme il est arrivé à certains de nos bataillons. Mais, depuis 1924, on avait nommé sur la frontière du nord des officiers nouvellements venus, incapables de savoir ce qui se passait autour d'eux.

D'autre part, les officiers du Service des Renseignements ont sous leurs ordres les Goumiers et les Moghazenis, qui forment ce que l'on appelle les forces supplétives. Ils ont puissamment aidé et soulagé, jusqu'à ce jour, nos troupes régulières. Ils en ont mal été récompensés. Leurs soldes étaient demeurées les mêmes qu'en 1914, tandis que celles des Tirailleurs et des Spahis avaient bénéficié d'augmentations rationnelles. Jusqu'au mois d'août 1925, ces malheureux, n'avaient, pour vivre avec leur famille, que 4 fr. 77 par jour, s'ils étaient fantassins, et, s'ils étaient cavaliers, 5 fr. 62, avec l'obligation de nourrir leur monture, tandis que l'orge valait 3 fr. 70 les 5 kilogrammes. Ils étaient en droit d'estimer qu'en donnant leur vie par-dessus le marché, ils deviendraient exagérément créanciers de la France. Le plus grand nombre

est resté fidèle. C'est tout à leur honneur et à celui de leurs chefs.

La campagne d'hiver. — Il fallait s'attendre à voir un jour tomber la pluie, puisque c'est un événement annuel. On l'a probablement oublié, ou, du moins, si on l'a rappelé aux chefs venus de France, ils ne paraissent pas l'avoir cru. Rien n'était préparé, le moment venu, pour assurer l'existence des masses humaines rassemblées sur le front. Les services ont fonctionné alors en dépit du sens commun. C'est à la fin de décembre seulement que la majorité des troupes a été munie de tentes marabouts; elles couchaient auparavant sous la tente individuelle, chétif abri contre le froid, lorsque l'on campe à 1 600 mètres d'altitude, et lorsqu'elles sont enlevées par les brusques tornades de la mauvaise saison. Des unités entières sont restées habillées de leurs vêtements de toile kaki, jusqu'au mois de novembre; toutes ont manqué totalement de linge, et surtout de moyens de nettoyage et de réparation.

C'est pourquoi le typhus, la dysenterie et la fièvre typhoïde n'ont pas été aussi victorieusement combattus que pendant la grande guerre. En même temps, la nourriture était insuffisante, le pain de mauvais goût, la viande inmangeable, les pommes de terre hors de prix et les légumes introuvables.

A tous les points de vue, on ne paraît pas s'être rendu compte qu'il s'agissait d'une campagne de guerre et nullement d'une simple opération de police. Il aurait dû être immédiatement décidé que toutes les mesures dont l'application s'était imposée au cours de la grande guerre en faveur des Combattants, de leurs familles et de leurs héritiers, seraient étendues en bloc à tous les participants de la guerre du Riff.

Tous les services de l'Armée ont fait une faillite complète. Le Service de Santé, malgré des efforts admirables, auxquels il n'a pas été rendu justice, a fini par se trouver en présence des plus grandes difficultés, au cours de campagne d'hiver.

Le commandement. — En un mot, l'Armée française a donné, pendant la campagne du Riff, le spectacle d'un

désordre tel que son histoire n'en présente, heureusement, que des exemples infiniment rares.

Nous avons l'impression raisonnée que le mal vient de la désorganisation complète du commandement. Le Gouvernement a fait des efforts louables, mais irrationnels, pour y remédier. Il n'y a jamais eu de chef unique, et les chefs ont perpétuellement changé. Seul, le maréchal Lyautey, avec son adjoint, le général Calmel et son État-Major, avait au début autorité à la fois sur les trois Régions intéressées : Ouezzan, Fez, Taza. L'organe de coordination était donc à Rabat, loin du théâtre des opérations et leur importance rendait extrêmement difficile dans ces conditions, leur direction effective. C'est pourquoi le maréchal Lyautey, le 7 juin, nomma le général Daugan commandant général du front nord. Mais le nouveau chef avait les mains liées. Rabat lui confiait l'exécution de ses plans, tandis que lui pouvait en avoir d'autres, et ne devait prendre de lui-même aucune initiative, sans la faire au préalable approuver.

L'exercice d'un tel commandement est parfois amer et le général Daugan mérite la gratitude respectueuse du pays, pour la discipline et l'abnégation dont il a fait preuve en plusieurs circonstances.

Le 25 juin, le Maréchal se rendit compte des graves inconvénients d'un pareil état de choses et demanda, de son propre mouvement, la désignation d'un officier général de grande envergure, auquel il laisserait une plus grande liberté de décision. Des raisons, probablement politiques, empêchèrent l'envoi du général Weygand, et le général Guillaumat refusa, ou du moins on le prétendit, ce qui fit le plus mauvais effet. On envoya le général Naulin. S'il avait peut-être toutes les autres qualités désirables, il lui manquait la principale : le prestige. Le moral du Maroc était si gravement atteint qu'un nom retentissant s'imposait pour lui rendre confiance.

C'est du reste ce dont le gouvernement se rendit compte puisque, peu après, le maréchal Pétain prenait le commandement des troupes. Cette fois, c'était trop. Les effectifs formidables engagés, la présence de nombreux généraux et assimilés dont les tâches particulières échappaient du reste à la compréhension du public, donnèrent aux indigènes la certitude

que la France ferait tout pour conserver le Maroc; ils raffermirent en revanche, chez nos amis comme chez nos ennemis, la conviction qu'Abd el Krim était vraiment redoutable. L'arrivée d'un second maréchal de France aggrava cette dernière impression, et pourtant le commandement n'était pas unifié, au contraire. Après le départ du maréchal Lyautey, il restait encore deux chefs dont les conceptions ne furent pas toujours identiques, ce qui les conduisit à se faire des concessions réciproques.

Après le départ du maréchal Pétain, le général Naulin se trouva disposer, au point de vue militaire, des pouvoirs qu'avait antérieurement le maréchal Lyautey. Il commandait les troupes du Maroc tout entier et, à ce titre, il décida de transporter son Quartier Général à Rabat.

Ainsi, après quelques bouleversements éphémères, on retombait dans les anciens errements. Les commandants de chaque secteur se portaient également à l'arrière et le front nord, au long duquel se poursuit une guerre beaucoup plus importante que celle d'Italie ou celle de Crimée, n'était plus commandé sur place par aucun grand chef. Ce mal subsiste encore aujourd'hui. Nous avons vu, à Fez, cinq états-majors installés les uns à côté des autres et, aujourd'hui, à Taza, il n'y en a pas moins de trois.

Il ne faut pas hésiter à voir là une cause essentielle du désordre anarchique qui régna dans notre armée du Riff. Si l'on veut bien songer qu'avec chaque nouveau chef, arrivent inévitablement quantité de ses collaborateurs dont les services lui sont chers, on comprendra facilement que les organes administratifs, qui avaient établi leurs prévisions pour 65 000 hommes, aient eu le plus grand mal à satisfaire 200 000 rationnaires, alors qu'ils changeaient continuellement de personnel.

LA SOLUTION

Nous verrons, en étudiant le côté politique du problème, que la solution militaire de la crise du Riff ne peut être discutée dans son principe : il faut que le pays soit occupé, que ce soit par les Espagnols ou par les Français. « Il faut être en

avant et non pas en arrière du pays que l'on veut dominer et soumettre, il faut être aussi dedans quand il s'agit de soumettre, et de protéger après les avoir soumises, les tribus isolées. » C'est ainsi que s'exprimait Bugeaud et les nécessités sont aujourd'hui les mêmes. Nous ne pouvons laisser, à côté de notre territoire, un pays où l'absence totale d'autorité régulière permet à tous nos ennemis de trouver un refuge inviolable en vertu de fictions diplomatiques qui rendent vaines les opérations sans cesse renouvelées pour arrêter leurs offensives. L'occupation ne nous dispensera pas d'appliquer les mesures politiques qui s'imposent, mais elle est inévitable.

Il faudra donc reprendre, aussitôt que la saison le permettra la progression interrompue. A l'est, rien de sérieux comme obstacle naturel, ne s'opposera au mouvement qui portera sans doute nos troupes au contact des vainqueurs d'Ajdir, pendant que, à l'ouest, sur l'axe Chechaouen-Tetouan, approximativement, il sera possible encore de réduire la zone rebelle. Au centre, les conversations poursuivies avec les tribus, à la faveur des récents succès, permettront, après l'avance du front sur une ligne plus élevée, le franchissement des cols par des colonnes légères et, par là même, le balayage intégral du pays.

Les Espagnols nous apporteront sans doute un concours précieux. Ils ont actuellement 40 000 hommes disponibles pour des opérations actives, formant 2 Régiments de Légion étrangère, avec 7 000 légionnaires, 5 Groupes de « Régulares » indigènes, avec 11 000 soldats, et 18 bataillons de chasseurs d'Afrique. Le corps d'occupation est complété par des bataillons dont chacun est fourni par un régiment métropolitain, mais dont l'effectif est en ce moment très faible. Au printemps, ces bataillons seront portés à leur effectif normal et le total atteindra plus de 100 000 hommes.

Mais il ne faut pas croire que l'ennemi soit à bout de forces. Il a encore d'importantes ressources de toutes sortes. Les vivres se ulslui font par tiellementdéfaut, mais notre incapacité à détruire les récoltes de l'an passé et les moissons capturées chez nous lui permettent de subsister encore. Il a au moins une soixantaine de mille hommes capables de soutenir la lutte, et ses armes n'ont fait longtemps que croître en

nombre et en qualité, par suite de nos pertes, dont il a profité. De plus, Tanger lui envoie toujours des approvisionnements. Le régime de la zone internationale est évidemment tout en sa faveur. Notre tabor porté à 650 hommes, et celui des Espagnols, fort de 250 hommes, ont suffisamment à faire en assurant la police et ne peuvent amener la suppression de la contrebande, alors que les marchés de la ville font sa richesse principale et que la circulation est, pour cette raison, impossible à éviter entre elle et sa banlieue. C'est pourquoi; chaque semaine, des convois franchissent encore la frontière internationale, apportant aux rebelles le chargement de 800 à 1 600 mulets. D'autre part, la côte n'est pas interdite à l'ennemi, puisqu'il peut impunément débarquer ses approvisionnements.

Il se rend compte, du reste, que c'est là son point vulnérable et que les alliés, sans doute, seront amenés à y intervenir, car il y a peu à peu accumulé les moyens de défense. Entre Ajdir et Tetouan, on ne compte pas moins de 5 postes de commandement, de 8 à 10 ouvrages fortifiés, de 8 batteries, quelques-unes de gros calibre, de 5 dépôts de munitions et de deux centres de réparations pour l'armement et le matériel. C'est dire qu'Abd el Krim n'a cessé de perfectionner et de compléter son organisation militaire.

A l'intérieur, le même souci se marque dans son activité. Targuist, où a été transporté son Quartier Général, est muni de fortes défenses et possède de vastes abris souterrains.

Bref, il reste encore devant nous une rude tâche à remplir. Malgré tout, si la France et l'Espagne poursuivent courageusement leur effort militaire, il doit avoir bientôt sa récompense et terminer, pour leur plus grand soulagement commun, le règlement d'une affaire qui n'a que trop duré.

Mais d'autres considérations interviennent avec un grand poids et appartiennent au domaine de la politique, que nous allons aborder.

GUY DE MONTJOU

(*A suivre.*)

MENTALITÉ PRIMITIVE

ET

JEU DE HASARD

Il n'est guère de passion plus ancienne et plus commune que celle du jeu. Elle est aussi répandue que l'usage des narcotiques et des excitants. On la trouve à peu près partout, à tous les degrés de l'échelle des sociétés humaines. Les Extrême-Orientaux, en particulier les Chinois, s'adonnent au jeu avec acharnement. C'est un de leurs vices favoris. Chez nous, les cartes, les dés, la roulette, les paris aux courses et dans les autres réunions sportives, les spéculations de Bourse — énumération bien incomplète! — disent assez à quel point le jeu est ancré dans les mœurs. Le nouveau monde sur ce point n'a rien à envier à l'ancien.

La psychologie du joueur a été étudiée bien des fois. Elle a tenté nombre de romanciers et d'auteurs dramatiques. Il n'est pas question de reprendre ici leurs observations et leurs analyses. Je voudrais seulement rechercher en quelques mots s'il n'y a pas quelque affinité intime entre la mentalité du joueur et celle des hommes que l'on appelle, assez improprement, des « primitifs ».

Pour simplifier, je ne considérerai pas les diverses catégories de joueurs qui ne pratiquent le jeu que d'une façon intermittente, et avec un certain détachement. Le joueur raisonnable et maître de soi, pour qui le risque est un divertissement plutôt qu'une passion, qui sait limiter sa perte au

baccarat, aux courses, à la Bourse, comme d'autres règlent, par hygiène, leur consommation de cigares, ne nous occupera pas ici. Nous laisserons aussi de côté les jeux où l'adresse, la réflexion, les qualités intellectuelles et morales tiennent à la longue un rôle plus important que la chance. Nous n'aurons affaire qu'au pur joueur, au joueur « en soi », à celui dont la passion est si forte qu'il aime mieux jouer sachant qu'il est à peu près sûr de perdre, que de ne pas jouer du tout. C'est le type que l'on rencontre plus ou moins complètement réalisé parmi les habitués des tripots, des courses, de certains cercles de villes d'eaux, etc. Dans les salons où l'on voit réunis en grand nombre de ces joueurs forcenés des deux sexes, souvent venus de tous les points de l'horizon, la diversité nationale des figures n'empêche pas qu'on ne remarque chez toutes une ressemblance d'expression assez frappante. Nul doute qu'elle ne corresponde à des états d'âme non moins uniformes. Ce que nous savons de la mentalité primitive ne pourrait-il nous aider à les comprendre?

***

Dans beaucoup de sociétés dites primitives, le jeu de hasard était connu avant l'arrivée des blancs. Il en est où la partie une fois commencée durait sans s'interrompre des journées et des nuits entières, et le joueur malheureux ne la quittait qu'après avoir perdu tout ce qu'il possédait — jusqu'à sa femme, ses enfants et la liberté de sa propre personne.

Cette sorte de jeu est pour l'indigène chose grave, et d'une importance mystique, pour ne pas dire religieuse. Avant d'y entrer, il se soumet à une longue série de préparations compliquées. Il jeûne, il se purifie, il exécute des danses rituelles. Il cherche à se procurer des rêves favorables, et il ne commencera à jouer que lorsqu'il les aura obtenus. Il est persuadé en effet — et cette croyance lui est commune avec les autres membres de son groupe social — que le gain ou la perte dépendent de puissances invisibles, plus ou moins définies, parfois sans individualité distincte, parfois personnalisées sous forme d' « esprits » ou de « démons ». L'Indien n'imagine pas qu'il puisse gagner, si ces puissances n'y consentent.

Tant qu'il n'aura pas la certitude, c'est-à-dire la ferme confiance, qu'il a su se concilier leur faveur, il ne prendra pas part au jeu. Mais ce n'est pas le seul objet des pratiques rappelées tout à l'heure. Elles visent encore, d'une façon assez difficile à analyser pour nous, à influencer ces puissances, c'est-à-dire, non seulement à les émouvoir, mais à exercer sur elles une sorte de contrainte magique. On pourrait donc dire aussi qu'elles équivalent à des prières, si l'on admet, selon la pénétrante remarque de R. Codrington, que les primitifs ne conçoivent pas de prière qui n'ait déjà, par elle-même, un certain degré d'efficacité.

Ces cérémonies dûment accomplies, l'Indien joue. Il est sûr de gagner. Si cependant il perd, il est désappointé, peut-être abattu, mais non déconcerté. Il croit que son partenaire disposait d'une magie plus puissante et de prières plus efficaces que les siennes. Le jeu est une espèce de « jugement de Dieu », d'ordalie. Pour le primitif, il n'y a pas de hasard. Rien, dans son esprit, ne correspond à cette idée ni à ce mot. La décision du jeu est pour ou contre lui, suivant qu'il a réussi ou non à se rendre favorables les puissances de qui elle dépend.

Le jeu ne diffère donc pas essentiellement, aux yeux des primitifs, d'autres formes d'activité où leur attitude est tout à fait semblable. Sous l'empire des mêmes représentations collectives, ils aboutissent aux mêmes conclusions, et ils suivent la même ligne de conduite. Jamais, dit Culin, parlant des jeux athlétiques et des courses chez les Indiens de l'Amérique du Nord, jamais le succès n'est dû à des moyens naturels. Le cheval ou l'homme qui touche le but le premier n'est pas le mieux entraîné, celui qui court le plus vite, qui a le plus de vigueur et de souffle, etc. Ces qualités sont sans doute nécessaires : elles ne sont pas suffisantes. Le vainqueur est celui qui s'est assuré le succès par les moyens magiques les plus efficaces. Comme tous les concurrents y ont eu recours, chacun de son côté, le résultat montre qui les puissances invisibles ont favorisé. On ne le sait qu'ainsi, et c'est la véritable raison d'être de la course. Elle est donc aussi, en un sens, comme le « jeu de hasard », un jugement de Dieu.

S'agit-il de la guerre? Si l'on pouvait savoir d'avance quel parti emploie les incantations les plus puissantes, possède

les charmes les plus capables de rendre invulnérables ses propres guerriers, et de paralyser ceux de l'ennemi, d'aveugler ses chefs, de faire rater ses armes, etc., jamais on n'en viendrait à une rencontre. En Afrique du Sud, un chef cafre a attendu parfois des mois entiers, même des années, pour entrer en campagne. Il ne suffisait pas que les hommes fussent nombreux, braves, bien exercés, bien commandés. Il fallait encore, et surtout, que les présages fussent heureux, que toutes les conditions mystiques de la victoire fussent remplies. Enfin les sorciers et les devins officiels se déclaraient satisfaits sur ce chapitre : alors seulement les opérations commençaient. Dans la pensée des chefs et des soldats, ce ne devait être qu'une formalité, une promenade militaire. L'ennemi leur était « donné à manger ». Si contre toute attente il résistait énergiquement, et surtout si les assaillants subissaient des pertes, ils battaient aussitôt en retraite. Car l'événement prouvait que la magie et les charmes de l'ennemi étaient les plus forts. Il fallait donc au plus vite se mettre hors d'atteinte.

Sir James Frazer, dans *le Rameau d'Or*, a surabondamment démontré que, pour réussir à la chasse, à la pêche, dans la culture des plantes, dans l'élevage, dans les métiers ou industries qu'ils pratiquent, les « primitifs » procèdent toujours comme nous venons de le voir, persuadés que sans les opérations magiques tous leurs efforts seraient vains.

Puisque, en toute entreprise, la question décisive est : « Serons-nous heureux? Les puissances invisibles nous donneront-elles le succès, la victoire? » on conçoit combien il serait avantageux de connaître la réponse *à l'avance*. On pourrait ne se risquer qu'à coup sûr, c'est-à-dire, au moins dans la plupart des cas, ajourner l'action jusqu'à ce que cette réponse soit telle qu'on la désire. De là, l'attention extraordinaire que l'on prête, dans les sociétés primitives, à tous les signes qui annoncent l'avenir : par exemple, aux songes et aux présages, et l'autorité reconnue à ceux qui savent les interpréter. De là, encore, le rôle presque inimaginable qu'y joue la divination. A tout instant l'indigène y a recours, pour les objets les plus futiles comme pour les plus graves. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, le noir sud-africain ne manquera pas d'aller consulter le devin, dont les osselets diront s'il

réussira ou non. Dans un cas embarrassant, la divination indiquera le parti à prendre. Par exemple, des hommes blancs, comme on n'en a jamais vu, ont apparu dans le pays et veulent nouer des relations avec les indigènes. Ce sont peut-être des revenants, peut-être de redoutables sorciers, capables de causer les pires malheurs. A quoi se résoudre? Qu'est-ce qui offre le moins de danger, leur interdire l'accès du village, éviter tout contact avec eux, ou les laisser entrer? — On examinera le foie d'un porc, on donnera du poison à des poules, et d'après le résultat de l'épreuve on se décidera.

Les procédés qui servent à la divination sont extraordinairement nombreux et variés. Toutefois il y a des types prédominants, et beaucoup sont disposés de telle sorte que la réponse à la question posée soit « oui » ou « non », sans ambiguïté. Ainsi des Papous de la Nouvelle-Guinée, pour savoir s'il faut commencer une action ou s'en abstenir, arrachent de terre un arbuste. Si les racines viennent avec lui, la réponse est affirmative; dans le cas contraire, négative. Les pratiques analogues sont innombrables. Si tel fait se produit, c'est oui, s'il ne se produit pas, c'est non. La décision est aussi nette que lorsque l'on joue à pair-impair ou à rouge et noir. Elle est du même genre. Nous voici tout près du jeu.

En fait, l'état d'âme du primitif qui épie le résultat d'une épreuve divinatoire dans un cas sérieux ressemble singulièrement à celui du joueur qui risque une grosse somme sur un coup de dés. Schomburgk a tracé une description saisissante de l'émotion qui étreint des Indiens de la Guyane, pendant qu'ils observent en silence le liquide qui bout dans une marmite et qui va déborder. Ils recherchent qui est coupable d'un meurtre : ce coupable sera révélé par le côté où l'écume débordera. Au fur et à mesure que le liquide bouillonne et gonfle, et que l'instant décisif approche, l'excitation des Indiens s'accroît, et elle atteint son paroxysme quand la décision intervient.

***

Dans nos sociétés, comme on sait, les esprits sont orientés autrement. Quel que soit le but poursuivi, on admet que le

succès dépend d'un enchaînement plus ou moins complexe de causes et de conditions, toujours parfaitement déterminé, même si nous ne sommes pas en état de l'analyser jusqu'au bout, et indépendant de toute intervention surnaturelle. Comparez, par exemple, le forgeron de l'Afrique occidentale et son confrère européen. Le premier, souvent fort adroit, obtient des résultats parfois surprenants avec des instruments rudimentaires ou tout au moins médiocres. Mais il est convaincu que son habileté professionnelle resterait vaine, si les conditions mystiques indispensables n'étaient remplies. Il faut qu'il appartienne à une certaine famille, qu'il ait fait son apprentissage à un certain endroit, qu'il ait observé, avant de se mettre au travail, nombre d'abstinences et de tabous, que ses matériaux viennent de tel endroit, que le soufflet soit fait de la peau d'une chèvre écorchée vive, etc., etc. Pas un détail des opérations de fonte et de forge qui n'ait un caractère magique. Le moindre rite négligé compromet tout. Pendant qu'il travaille, le forgeron doit s'assurer la faveur constante des puissances invisibles qui le feront réussir ou échouer. C'est une partie qu'il joue.

Rien de pareil chez nous, semble-t-il. Pourtant, dès qu'il s'agit de formes d'action qui ne sont pas rigoureusement régies par des méthodes ou des procédés où rien n'est laissé au hasard, le contraste tend à s'atténuer. Le charpentier qui fabrique une planche, le chimiste qui prépare un produit savent exactement ce qui sortira de leur travail. Ils n'ont à aucun degré le sentiment du risque. En est-il de même pour les entreprises où il faut tenir compte des contingences d'un avenir partiellement indéterminé, pour le négociant, le chef d'industrie, le banquier? Sans doute son métier comporte, lui aussi, une technique dont il doit posséder et employer toutes les ressources. Le financier se procurera le plus d'informations exactes qu'il pourra, sans négliger aucune source. Il calculera avec le plus de soin et de sagacité possible les conséquences de l'opération qu'il va faire; il se « couvrira » pour le cas où ses prévisions se trouveraient en défaut. Car il n'ignore pas que les combinaisons les plus savantes et les plus profondes sont toujours à la merci d'un incident auquel on ne pouvait raisonnablement s'attendre. En un mot, il sait que, tout

en procédant avec méthode, il joue. La part du jeu est plus ou moins grande : dans certaines sortes d'affaires, elle est prépondérante. Il est des spéculateurs qui sont de purs joueurs. Ils en ont la tournure d'esprit, la qualité d'âme et souvent la passion.

De même, en politique, l'observation la plus attentive, la réflexion, l'expérience, ne suffisent jamais à dégager et à coordonner les éléments trop nombreux et trop subtils de situations continuellement mouvantes. Elles ne permettent pas de déterminer d'avance, même à courte échéance, la courbe des événements. Il faut donc que l'homme politique devine, et qu'il risque, c'est-à-dire qu'il joue. — A la guerre, les combinaisons les plus sûres, les opérations le plus sagement et minutieusement préparées, peuvent être compromises ou paralysées tout à coup par un accident imprévisible : un ordre mal transmis, un brusque changement de temps, etc. Napoléon disait que dans les choses militaires le hasard intervient dans la proportion de 25 p. 100. Chez certains généraux, comme chez certains hommes politiques, la mentalité du joueur est très marquée. Ils ont le goût du risque, et le sentiment que le succès dépend d'impondérables sur qui ils se flattent d'exercer une sorte d'influence mystérieuse; ils ont confiance en leur « étoile ». Pourtant, sauf exception, la spéculation, la politique, la guerre sont moins près des jeux de hasard que de ces jeux où la part de la chance, bien que réelle, est restreinte, et où la supériorité, à la longue, dépend nécessairement des qualités d'intelligence et de caractère que révèlent les adversaires en présence. Aussi, en général, chez ceux qui réussissent, ce n'est pas le tempérament du joueur qui prédomine.

***

Le joueur que l'on pourrait appeler professionnel, celui qui ne joue pas simplement pour se distraire, se procurer une tranquille émotion, ou augmenter son revenu en limitant son risque — l'homme possédé par le « démon » du jeu, qui en fait l'occupation principale de son temps, qui finit par n'avoir plus d'autre intérêt dans la vie, que demande-t-il au

jeu? Quel est l'objet véritable de sa passion? Que veut-il au fond? — Jouer, et gagner. Il faut l'un et l'autre pour le satisfaire. Mais que fera-t-il de son gain? Il ne s'arrête pas aux jouissances matérielles de toutes sortes que cet argent met à sa portée. Il n'y est pas non plus insensible. Il trouve un vif plaisir à contempler son gain, et la seule possession des signes effectifs de la richesse équivaut pour lui à la jouissance virtuelle de tout ce que cette richesse lui apporterait, s'il le voulait. Mais il ne la gardera pas jalousement, comme l'avare, pour s'en repaître en imagination. Les billets de banque ne sont que des munitions pour les nouvelles batailles qu'il livrera tout à l'heure. La somme qu'il a gagnée fût-elle assez forte pour lui permettre de se retirer, comme on dit, après fortune faite, il n'en aura pas même l'idée. Si on la lui suggère, il la repoussera. Il aime mieux remettre au jeu une partie de son gain, puis une autre, jusqu'à ce qu'il ait tout perdu, la chance a tourné contre lui. Ce qu'il poursuit donc avant tout, c'est, — avec l'excitation spéciale du jeu, qui lui est devenue nécessaire comme l'opium au fumeur, — le fait même de gagner.

Or de quoi, dans sa pensée, dépend-il qu'il gagne ou qu'il perde? Le mathématicien lui parlera de la loi des grands nombres. Il ne s'y intéresse guère. Il lui faut quelque chose d'une application plus aisée, et qu'il puisse utiliser tout de suite. On le verra, à la roulette, pointer les numéros qui sortent, étudier les séries, et parfois s'imaginer qu'il a trouvé une méthode infaillible pour faire sauter la banque. Que les innombrables martingales découvertes avant la sienne aient toujours fini piteusement, et qu'on puisse en donner la raison, sa foi n'en est pas ébranlée. Il se montre, sur ce point, sourd au raisonnement et imperméable à l'expérience : premier trait qui permet de le rapprocher des primitifs. — Considérons un joueur plus modeste, qui n'a pas l'ambition de faire sauter la banque, mais simplement de « gagner ». Qu'il gagne, en effet, ou qu'il perde, il attribue le fait dans tous les cas à un pouvoir mystérieux, et qu'il sent insaisissable, bien qu'il essaye d'agir sur lui par des moyens en qui il a d'autant plus de confiance qu'ils sont plus déraisonnables et plus superstitieux. Le gain ou la perte lui paraissent dépendre

immédiatement de la veine, comme le succès à la chasse, à la pêche, à la guerre, dans toutes les entreprises, dépend *immédiatement*, aux yeux du primitif, des puissances invisibles.

Cette liaison directe et mystique de l'événement désiré ou redouté avec quelque chose situé hors du plan des causes naturelles est un caractère bien connu du monde où se meuvent les primitifs. Il n'appartient pas moins à celui où vivent les joueurs. La « mentalité » du joueur professionnel, sur ce point, est orientée comme celle du primitif, si l'on entend par ce mot un ensemble très complexe où entrent à la fois des éléments émotionnels, des idées confuses mais impérieuses, et des croyances à peine conscientes, le tout fondu au feu de la passion.

Il est vrai que, dans la divination, le primitif interroge le sort — c'est-à-dire, en réalité, les puissances invisibles — pour savoir d'avance, au cas où il tenterait une entreprise, s'il réussira ou non. Il veut être assuré, s'il livre la bataille, qu'il sera victorieux. Mais il ne risque pas son enjeu dans la consultation même. Au contraire, s'il consulte, c'est précisément pour savoir s'il doit le risquer. Tant que la réponse est défavorable, il s'abstient. Le joueur ne peut pas se garantir ainsi par une opération préliminaire. C'est de la partie elle-même que résulte le gain ou la perte. L'enjeu est risqué tout de suite. Au moment même où le joueur constate la défaveur du sort, il a déjà perdu. Aucune consultation ne précède pour lui la décision définitive et irrévocable.

Cette différence est capitale. Elle empêche, à elle seule, d'assimiler simplement la mentalité du joueur à celle du primitif qui consulte le sort. Il y en a d'autres, moins importante, qui tiennent à ce que chaque milieu social a de particulier, et sur lesquelles il est inutile de nous arrêter. Mais, ces réserves faites, que de traits communs à ces deux mentalités! Même angoisse, même paroxysme d'émotion au moment où le verdict du sort est prononcé. Le primitif s'incline devant le résultat de l'opération divinatoire; toutefois, s'il le peut, il va en appel, c'est-à-dire qu'il la recommence, et autant de fois qu'il le faut, jusqu'à ce que la réponse soit enfin celle qu'il désire. Pareillement le joueur qui a perdu reconnaît sa défaite. Mais il ne se décourage pas, et le plus souvent, tant que les moyens

lui en restent, il revient à la charge, espérant jusqu'au bout fléchir la fortune.

Comme le primitif, le joueur a le sentiment obscur, mais profond, que les puissances invisibles de qui dépend son bonheur ou son malheur peuvent être sollicitées, qu'il peut se les concilier, les influencer en quelque mesure, peut-être les contraindre. Il a donc, lui aussi, son arsenal magique, ses fétiches, ses rites, ses tabous. De même que le chef cafre n'entrera pas en campagne avant que ses sorciers et ses devins lui en aient donné le signal le joueur, avant de se mettre à la table de jeu, attendra souvent « l'inspiration », et comme un avis venu d'en haut.

Comme le primitif enfin, le joueur que la chance a favorisé, indépendamment du plaisir même de gagner, éprouve un sentiment de supériorité, de pouvoir accru, et une sorte d'exaltation. Il passe, selon la célèbre expression de Spinosa, d'une perfection moindre à une perfection plus grande : il sent son être se dilater, s'élargir, se déployer. Une ivresse intérieure l'élève au-dessus de lui-même. Inversement, quand il a subi une perte définitive, il tombe dans un état de dépression et d'abattement. Il passe d'une perfection plus grande à une perfection moindre : en d'autres termes, il se sent diminué, appauvri, abandonné, atteint dans le tréfond de son être.

Ce ne sont pas là de pures métaphores. Aux yeux du primitif qu'un songe ou un présage viennent d'avertir, ou bien les puissances invisibles sont vraiment avec lui, et alors son désir sera exaucé, son action atteindra le but, — ou bien elles sont restées sourdes à sa prière, et alors il demeure impuissant et menacé. De même, au moment décisif, le joueur se sent dans la main du pouvoir mystérieux qui va prononcer sur lui la sentence. Est-elle favorable? Il a la joie de se sentir protégé, élu, sauvé : il échappe à l'isolement et à la faiblesse de sa chétive individualité. En cas contraire, il est réduit à la misère de son être propre, sans force et sans appui. Il se sent rejeté, exclu, réprouvé. Là réside, bien plus que dans la matérialité de la perte ou du gain, la signification profonde, — et l'on peut dire tragique, — du jeu. C'est le drame même de la destinée et du salut qui s'y accomplit.

J'ai cité ailleurs une réplique frappante que nous rapporte un missionnaire du Transvaal. « Un jour, dit-il, je rencontrai dans un village quelques hommes occupés à jeter les osselets sur une natte étendue sur le sol. Je leur fis la remarque que c'était là un jeu de hasard, et qu'ils feraient mieux de renoncer à cette coutume. L'un d'eux me répondit : « Mais c'est là notre livre! nous n'en avons pas d'autre! Tu lis tous les jours dans ton livre parce que tu y crois; nous faisons la même chose, nous avons foi en notre livre! »

Comment peut-on leur reprocher de perdre leur temps quand ils consultent les osselets? Le mot de hasard n'a pas de sens pour eux; et quelle occupation serait plus importante que de communiquer avec les esprits, avec les ancêtres, de qui dépend le bonheur ou le malheur public et privé? C'est précisément ce que fait le devin, quand il sollicite une réponse qui vient d'eux. Dans notre société, le vrai joueur, bien que moins naïvement, se sent aussi en contact immédiat avec un au-delà mystérieux et tout-puissant. Le jeu prend ainsi pour lui une signification presque surnaturelle et sacrée. Il serait peut-être incapable de la formuler, il ne se la représente sans doute pas distinctement. Mais il en est pénétré et imprégné jusqu'au plus profond de lui-même.

Ces quelques remarques auront atteint leur but, si elles font voir que la mentalité du « primitif » et celle du joueur sont plus voisines qu'on ne le croirait d'abord. Regardées sous un certain angle, elles peuvent quelque peu s'éclairer l'une l'autre.

L. LÉVY-BRUHL

LA SECONDE VIE DE MARTIN CRAMOYSAN[1]

VI

ROSIE, APRÈS.

— Que devient Cramoysan? On ne le voit plus.

— Il est marié. Il a épousé une Anglaise, affublée d'une mère toquée, pas un sou, et bête comme une oie : elle prend Aréthuse pour un carré, et l'hypoténuse pour une fontaine. J'ai prévenu Martin. Il n'est point fait pour le mariage. Mais vous savez : il n'y a rien de têtu comme les sceptiques. Martin m'a répondu que la petite était charmante. Je ne l'ai pas revu depuis. Je crains que nous ne soyons brouillés.

— Est-elle jolie seulement?

— Cela dépend. Moi, d'abord, je ne crois pas aux femmes blondes; et celle-là a l'air d'un sorbet. A peine y met-on la cuillère, il n'y a plus rien.

— Vous connaissez Cramoysan. Il aimait ses aises, bien dîner, sortir, voir du monde, avoir un home confortable et ne jamais savoir ce qu'il ferait le lendemain. J'ai dîné chez lui l'autre soir. Il ne voit plus personne. A neuf heures, le couvert n'était pas mis, il y avait trois chiens dans le salon, une portée de chats sur le divan, de la poussière sur les meubles, et sa femme est venue dîner en robe de chambre. Elle a pleuré

1 Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

parce que les petits pois n'étaient pas cuits. Ils ont remplacé le piano par un phonographe, la petite n'aime que les chansonnettes de Fragson. Martin trouve cela charmant. Il a bien changé.

— Pauvre type. Il avait une amie délicieuse, il était libre. Qu'est-ce qui lui a pris?

— C'est à n'y rien comprendre.

— Il assure qu'il est très heureux.

***

Martin le disait, mais sans y croire. Sous les dehors du lis et de la rose, Rosie, au bout d'un mois de mariage, révéla son âme véritable, qui était celle d'une virago. Elle n'aimait pas la musique et elle détestait les voyages. Elle renvoya la vieille servante de Martin, qui faisait très bien la cuisine, et prétendit ne pouvoir habiter qu'une maison moderne, dans un quartier neuf : les vieilles rues l'incitaient au spleen. Elle trouvait que les meubles anciens n'étaient pas pratiques, et voulut un mobilier de modern-style. Le premier trait qui reparut en elle de sa mère, fut un amour immodéré des animaux. Elle fit de l'appartement un chenil : elle avait besoin de compagnie. Les livres lui donnaient la migraine. Si Martin la laissait seule cinq minutes, il la retrouvait toute en larmes, ou bien murée dans un silence dramatique. Elle ne pouvait plus voir sa mère, et, loin d'elle, était en exil.

« Cette enfant est dépaysée », se disait Martin, pendant son voyage de noces. Il fut gentil, défit les malles. Mais Rosie regrettait sa mère. A Venise, elle eut une ampoule aux pieds : les dalles lui rompaient les jambes. A Naples, les bruits de la rue l'empêchaient, la nuit, de dormir. A Rome, elle eut peur des moustiques. Florence seule l'amusa : elle y vit des compatriotes. Elle était futile et bornée. Tout l'étonnait, pour lui déplaire. Elle disait : « Quelle horreur que cette Italie, où l'on ne sait pas faire le thé! » Ou, d'une Anglaise de l'hôtel : « Miss Willoughby est élégante : il y a trois jours qu'elle est là, et je lui ai déjà compté huit robes. »

— Elle est très jolie, — convenait Martin qui savait faire des concessions.

— Oh! — fit Rosie, — elle a de si grands pieds!

Ce fut à cette occasion que Martin nota cette remarque : à savoir qu'il y a des gens qui vous regardent toujours les pieds, et d'autres, tout d'abord, les yeux. Mais il ne fit point part de cette remarque à Rosie, car sa bienveillance était naturelle.

Rosie ne goûtait pas les primitifs. Martin visita seul les Offices, et s'aperçut avec regret qu'il ne pouvait déjà plus s'intéresser à rien tout seul. Le soir ils allaient aux Cascines. Rosie critiquait les pelouses, qui n'étaient pas si bien entretenues qu'en Angleterre. Le silence descendait entre eux, et leur devint une habitude. Quand Martin lui prenait la main, Rosie n'en était pas troublée : l'amour ne lui faisait pas de plaisir. Le terme du voyage échu, dans le train qui les ramenait, Martin la regardait dormir. Sur le visage détendu, il cherchait une âme étrangère et ne trouvait qu'une pensée absente, où il ne distinguait nulle des siennes. Sous la fragile peau des tempes, on voyait le dessin bleu des veines. Une jeune fille incolore subsistait sous la jeune femme. « Se peut-il qu'une chair si tendre soit à ce point imperméable? Me serais-je trompé? » se demandait Martin dans la tristesse. Comme il était optimiste, il n'en voulait pas convenir.

***

Martin ne voyait plus ses amis. Il sentit qu'ils lui donnaient tort. Il changea son genre de vie, et renforça sa solitude. Rosie s'interposait comme une glace entre le monde extérieur et lui : et lui-même, il s'apercevait en deux parts, dont une lui devenait chaque jour un peu plus étrangère, le Cramoysan d'avant Rosie. Il souffrait de ce dualisme. Il trouvait que le Martin garçon était le plus intelligent; mais il ne pouvait pas prendre parti avec les autres contre le Cramoysan marié. « Je suis devenu un bourgeois, rêvait-il. Cependant il y a des bourgeois intelligents. » Il s'efforçait de justifier à ses propres yeux le nouvel être qu'il était, et s'ingéniait à se trouver en faute dans son personnage antérieur. Mais il n'était point dupe de ses plus subtils arguments, et il voyait bien qu'il ne pouvait faire à Rosie aucun grief : car elle n'avait pas changé. C'était toujours la même Rosie : blanche, blonde, rose,

l'œil baissé, ne cachant rien parce qu'elle n'avait rien à cacher, mais dont la vie quotidienne, côte à côte, à la longue avait révélé l'immense et vertigineux vide. Et Martin se disait ceci : « Si je ne l'avais pas épousée, ce qui est terrible à imaginer, c'est que je continuerais à la trouver charmante. Dommage qu'on ne puisse la mettre sous globe : elle ferait un gentil bibelot. L'erreur est d'avoir imaginé qu'elle était comme je la croyais. Au fond, l'aventure est commune. Ce ne sont pas les gens qui nous trompent, nous seulement nous trompons sur eux. D'où tant de brouilles que l'on voit. Mais si l'on était vraiment juste, c'est avec soi-même qu'il faudrait d'abord commencer par se brouiller. »

Un second point embarrassait Cramoysan davantage. Il se disait avec terreur que, s'il avait à recommencer, et pouvait faire machine en arrière de six mois, placé dans les mêmes conditions, lui Martin étant toujours le même Martin, Rosie étant toujours Rosie, il aurait encore envie d'elle, et referait exactement la même chose, et épouserait Rosie exactement comme il venait de l'épouser. Car la question n'est pas de savoir si nous pourrions faire autrement, mais si, étant donné notre nature, nos rêves, nos aspirations, nos désirs, notre bonne foi et notre peau, il ne nous est pas impossible d'échapper à notre destin.

Toutefois, étant causaliste, Martin avait un très vif sentiment de l'irréparable, et il ne voulait point en venir encore à la plus sage décision. « Si je la renvoie chez sa mère, qui dit que je ne la regretterai pas? Il faut attendre, tout arrive. Qui sait si Rosie n'est pas le bonheur? Les femmes jeunes ont de ces retours. Je suis le plus intelligent : l'intelligence, c'est d'attendre. »

Pour se divertir dans l'attente, il entreprit d'écrire son journal, où il nota soigneusement les naïvetés de Rosie. Il ne les trouvait plus charmantes, mais il en riait quelquefois. Et rire de ce qui nous afflige, c'est vraiment la philosophie.

***

Martin conçut un jour qu'il avait eu raison d'attendre : car un événement arriva qui fit de Rosie une autre femme. L'évé-

nement se produisit un soir que Martin, excédé, regardait Rosie avec haine. Martin rêvait devant le feu. Rosie tricotait sans rien dire. Un bien-être stupide se lisait sur son visage sans pensée, tout à la joie butée d'une occupation sournoise et mécanique. Un point, deux points, trois points... « Il y a des gens qui sont veufs, ruminait Martin, comme il y en a qui gagnent à la loterie. » C'est alors que, laissant tomber son ouvrage, Rosie porta les deux mains sur son cœur, et poussa un cri, puis se leva tout d'une pièce. Elle était devenue très pâle. L'angoisse donna enfin une âme à son visage.

— Martin! — cria-t-elle...

Martin la saisit dans ses bras : elle se laissa aller, toute dolente, détendue. Pour la première fois, il sentait une femme en elle : une blessée qui s'abandonne. Il fut étrangement ému; mais il ne comprenait pas encore. Rosie pleurait doucement contre son épaule, et peu à peu, comme une jeune fille avouerait une faute à son père, elle lui fit connaître son secret.

— Non? pas possible? — dit Martin.

Une joie immense le gonfla. Il s'attendait si peu à cette merveilleuse chose!

— Depuis quand?... ma Rosie... mon enfant... mon cœur! Et pourquoi ne m'avoir rien dit?

— Oh! j'avais honte, — dit Rosie en rougissant... — Je croyais que cela ne vous ferait pas de plaisir... Je croyais que vous me gronderiez.

— Enfant! — dit Martin.

Il l'allongea sur le divan, avec mille soins délicats, et ramassa le tricot commencé avec une infinie tendresse. C'étaient de petits chaussons roses. Puis, à genoux près d'elle, il berçait Rosie doucement. « Tout commence à présent », pensait-il. Il n'avait pas encore aimé avant ce jour.

— Est-ce que j'aurai mal? — demanda Rosie.

Il la consola par avance. Toutes les petitesses étaient effacées.

***

Cramoysan était comme Balzac, qui, dans sa *Physiologie du Mariage*, énumérant les trente-deux raisons qu'on peut avoir pour se marier, a seulement omis de mentionner le désir d'avoir

des enfants. Il était naturel que Martin n'y eût pas pensé, car il n'avait pas eu d'enfance. La perspective d'être père l'étonna. Il n'avait pas connu le sien; ce mot si riche était resté jusqu'à ce jour vide de sens pour lui. Comme tous les sentiments nouveaux qu'on découvre tard dans la vie et dans un temps où l'on croirait n'avoir plus aucune expérience à faire, celui-ci lui fut une merveille, et colora l'univers à ses yeux d'une nuance favorable. Les déceptions, que lui avait d'abord causées Rosie, passèrent au second plan, il les oublia. Il les expliqua même (et le caractère peu agréable de madame Cramoysan) par le fait qu'avant cette promesse de maternité, Rosie, non révélée à elle-même, avait dû rester trop longtemps dans cette région intermédiaire où la femme n'est plus une jeune fille et n'est pas encore une femme. La nature allait enfin tout mettre au point. De fait, Rosie changea beaucoup dans les premiers temps de sa grossesse; et ce fut à son avantage. Martin la trouva délicieuse d'être utile, d'avoir rencontré sa raison d'être. Son état fournissait une excuse à tout. Qu'il y eût de la poussière sur les meubles, que les repas fussent en retard ou mal cuits; que Rosie fut nerveuse, pleurât sans cause ou rit hors de propos : Martin l'estimait naturel et se consolait dans tous ces contretemps avec une humeur joviale. L'important, c'était que Rosie fût contente, allât bien. Soutenu par une grande espérance, Martin connaissait le bonheur : c'est de proportionner à sa taille chaque événement de la vie. Et rien ne comptait plus pour lui, hors l'idée d'avoir un enfant. Entendait-on dans la cuisine un bruit d'enfer? La bonne cassait la vaisselle. « Elle casse comme si elle était vive », expliquait Martin sans colère. Si Rosie réclamait sa mère : « Nous la ferons venir pour vos couches », lui proposait-il gentiment. Rien n'avait jamais plus le pouvoir d'entamer sa bonne volonté, d'assombrir sa vue bienveillante. La vie avait désormais un sens à ses regards : il avait découvert qu'elle consiste à être transmise, et que nous sommes là pour cela. Cette idée mit la paix en lui. Depuis qu'il allait avoir un enfant, il se sentait l'âme en repos d'un bon ouvrier qui a bien rempli sa journée. Cette promesse d'un enfant : quel coup de lumière dans ses ténèbres! Tout à coup voilà que l'univers est en ordre. Un jeu de cubes qui de lui-même se mettrait en place...

L'idée d'un fils (ce serait un fils) qui le prolongerait suscita dans l'esprit de Martin, au milieu de tous ses espoirs, une curiosité également nouvelle. Il se dit qu'il était lui aussi un prolongement. Son fils futur le fit regarder en arrière : dans ses souvenirs, il tâcha de retrouver son père et sa mère inconnus. Il ne découvrit rien qu'une région noire, obscure, pleine d'ombre, où il ne savait plus distinguer si réellement il avait vu lui-même cette malade languissante dans une chambre où l'on parlait bas, — ce passant distrait qui un jour l'avait élevé dans ses bras, au milieu d'un jardin qu'il ne pouvait pas situer; ou si ces deux figures incertaines, il ne les avait pas imaginées en son esprit, sur un vague propos de son tuteur. Son tuteur était mort depuis longtemps. Martin regretta de n'avoir jamais sérieusement interrogé sur les siens ce vieillard maniaque et peu volubile. Il se le reprocha même avec une sorte de remords, le sentiment d'une indifférence coupable. Il rechercha dans ses papiers. Une photographie de sa mère, jeune fille; une photographie de son père : c'était tout ce qu'il avait d'eux. Sur leurs traits figés, il eut beau plonger en lui-même, aucun souvenir personnel ne mettait un soupçon de vie. C'est tout au plus si dans le visage de son père, à moitié masqué par la barbe, il crut apercevoir une fuyante ressemblance avec lui-même. Cet examen n'apprit rien à Martin Cramoysan. Il se sentait totalement coupé de ses racines. L'isolement était complet. Pour alléger cette tristesse, Martin se secoua, pensa à son fils. Comme ces phares qui, la nuit, projettent un faisceau de lueur au-devant d'eux, laissant en arrière l'ombre intacte, la lumière était en avant. Martin prit avec lui-même l'engagement d'être l'ami de son enfant, de s'en faire connaître, comprendre. Ces projets d'amitié l'attendrirent. Mais, avec une prévoyance égoïste, il n'en fit point part à Rosie. Aurait-elle compris? Cependant, il l'entourait de prévenances, avait soin d'elle. Tout ce qui pouvait compter pour lui, dorénavant, était en elle.

***

Rosie, qui ne touchait jamais à rien dans la maison, était montée sur une chaise, pour déménager un placard. Elle

tenait les bras levés, elle eut un étourdissement, et tomba. Elle fit une fausse couche, et pendant huit jours, on ne sut si elle survivrait. Quand elle fut hors de danger, Martin apprit du médecin qu'elle ne pourrait plus avoir d'enfant. Dans sa douleur, où il plongea comme un aveugle dans le noir, il eut l'idée d'un châtiment : mais il ignorait pour quelle faute.

Le malheur commun ne réunit pas Rosie et Martin. D'abord, il s'était rejeté vers elle, pensant ne faire qu'un avec elle en leur chagrin. Elle le supporta tout entier, sans partage; sans imagination aussi, c'est-à-dire qu'elle n'eut aucunement pitié de lui, et crut qu'elle avait été frappée toute seule. Il essaya de la consoler, ce fut en vain; et lui, personne ne le consola. Le mot cruel du médecin lui avait fermé l'avenir. Il se replia, sa blessure au-dedans de lui. Il prit l'habitude de considérer Rosie comme une malade, une infirme. Elle s'aigrit, se relâcha, devint irritable, emportée. Rien ne lui était rien. Elle vieillit vite, se fana. Elle n'était plus Rosie blanche, blonde, rose : une irritation continue, un regard dur, persécuté la rendaient laide. Elle cessa de s'habiller, grossit, traîna tout le jour en savates, mal coiffée, négligée, vulgaire. Martin tenta de la retenir. Mais comment faire entendre à une femme susceptible qu'elle a besoin de poudre de riz, que sa manière de manger les fruits vous agace? Faute de paroles, les regards tristes de Martin disaient assez la vérité. Et Rosie haussait les épaules. Quelque chose d'atrophié en elle cessait d'en faire une femme. Elle était bien comme elle était : elle n'était pas intelligente, pouvait-on changer? Elle était laide : il ne l'avait jamais aimée. Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire? Rien n'avait de prise sur elle. Martin prit le parti de ne plus rien dire. Il avait le sentiment d'une faillite, et il était humilié. Il eut sa maison en horreur. Rosie n'avait plus d'intérêt, machinalement, que pour ses bêtes : une tourterelle dans une cage, des chiens, des chats qu'elle nourrissait avec des truites. S'il arrivait au pauvre Martin de se plaindre : « Je ne peux pas vivre toute la journée à la cuisine », répondait Rosie. Martin allait dîner dehors.

Dehors, seulement, loin de sa compagne déchue, Cramoysan respirait, reprenait courage. Un courage triste, sans foi : un ressort qui jouerait à vide. Dans la rue, cependant, il se trou-

vait soulagé, vacant, libre. Les gens allaient, lestes, alertes; le mouvement était celui-là même de la vie, l'air était plein d'azote, d'oxygène. Martin, si malheureux, retrouvait dans la solitude une sorte de réconfort purement physique, qui contribuait à rendre ses idées plus nettes, son jugement plus juste et plus dru; à développer en lui l'intelligence, qui console. Hélas! elle ne remplit pas le cœur, mais elle permet de comprendre, et la vue claire du malheur le rend, après tout, supportable. Martin recommença de s'intéresser aux choses et aux gens, lisait, visitait des expositions. Faute de pouvoir rien expliquer, il s'appliquait à tout comprendre. Il voyait le hasard partout, et sous quelque nom qu'on lui donne, une fatalité contradictoire mener absurdement chacun, qui croit avec ses théories régir fortement son destin. La misère, le mal, la sottise, l'incohérence triomphaient, sans que nul ne voulût les voir. Martin devenait coriace. Il résistait tant bien que mal; et comme on le voyait sourire, sans penser à ce qui était au fond, on le prenait pour un homme sans cœur. Il ne disait plus que tout allait bien : mais enfin, voilà l'étonnant, c'est qu'on vit, même dans la douleur. Le plaisir d'être dans la rue...

L'ennuyeux était de rentrer. Dès l'escalier, déjà, cette odeur de ménagerie, qui vous prend Martin à la gorge...

Il s'aperçut aussi que le porto disparaissait. Rosie, en se dégradant, ressemblait tous les jours un peu davantage à sa mère.

VII

MARTIN, LE VICE ET LA VERTU.

— Connaissez-vous la maladie dont vous mourrez?

Les jeunes femmes se récièrent : la plaisanterie était funèbre. Chanterel, qui avait posé la question, prétendit qu'il avait gagné et que chacun des joueurs lui devait en gage une discrétion. Sa discrétion consistait à s'arroger le droit de poser une question indiscrète. Sinon, il garderait pour lui les gages, et fit mine d'empocher bracelets, bagues, fume-cigarettes, bâtons de rouge pour les lèvres réunis au creux de ses mains. On se récria. La condition posée par le vainqueur fut acceptée.

Chanterel renouvela sa question bizarre, et chacune des personnes présentes répondit. Les hommes le firent honnêtement, sans malice : l'un nomma son foie, l'autre ses reins, celui-là sa goutte, sa gravelle. Les dames ne dirent pas la vérité : elles mourraient toutes de leur cœur, c'est plus noble. Lorsque son tour arriva d'être sur la sellette, madame Sémilly, qui n'avait pas beaucoup parlé jusque-là, répondit qu'elle n'avait jamais été malade, et qu'elle ne pensait pas si loin, mais qu'enfin, si elle devait mourir un jour de quelque chose, ce serait sûrement de ses déceptions.

Cette réponse lui fit du coup un amoureux. Il se trouva un fou pour se promettre de la consoler, et ce fut Martin Cramoysan. Cette partie de campagne l'ennuyait, il n'aimait pas les gens du monde, charmants dans le particulier, assommants quand ils se rassemblent : nul n'étant jamais naturel devant deux témoins. Aussi le propos de madame Sémilly l'étonna et lui fit relever la tête, comme pour un son de voix retrouvé, entendu ailleurs, une fois. Quelqu'un osait donc être vrai? Il connaissait depuis longtemps madame Sémilly, et il ne lui avait jamais prêté attention; il la jugeait insignifiante. C'est qu'il n'avait jamais encore pris la peine de la regarder. La plupart de nos opinions sont ainsi. Nous donnons à des imbéciles de beaux sentiments qu'ils n'ont pas, mais dont nous aimons les orner; et nous trouvons sans intérêt des personnes très belles, faute d'avoir su imaginer que, sous leur secrète réserve, elles pouvaient cacher une âme.

Madame Sémilly ayant par un mot révélé la sienne, tout le monde éclata de rire, excepté Martin. Il la regarda, et il la trouva tout à coup jolie, de ce qu'elle pouvait être déçue. D'un mot, elle avait embelli pour lui son placide visage de tout l'attrait qu'on voit à ces lacs, dont, sous la surface dormante, des herbes qu'entraîne un courant dénoncent les profonds remous. Martin découvrit ce beau visage égal, au dessin pur, d'un type un peu léonardesque, éclairé d'un sourire calme, mais dont l'habituelle retenue faisait douter si réellement elle souriait, ou si c'était le modelé de son visage et l'inflexion naturelle de ses lèvres, aux coins légèrement relevés, qui lui donnaient cet air affectueux et bienveillant, sous l'œil craintif. Elle parlait fort peu d'habitude. A peine

eut-elle prononcé ces mots qui la trahissaient, elle rougit imperceptiblement à l'idée que, sans réfléchir et par jeu, sa bouche avait pour une fois découvert d'elle une partie; sa pudeur en était blessée. Elle vit le regard de Martin, et de ce regard, plus que des rires que sa franchise avait causés, elle éprouva un sentiment de gêne, comme si ce qui n'aurait pas eu d'importance pour les autres en pouvait prendre énormément pour cet étranger curieux. Martin la contemplait en effet avec une sympathie non déguisée, une curiosité souriante, dont il ne songeait pas à cacher l'intérêt à la fois indiscret et charmé. Les petits jeux ayant fini, comme on se levait, Martin changea délibérément de place, et vint s'asseoir auprès de madame Sémilly.

— Madame, — lui dit-il, — j'admire en vous un surprenant courage. Car, à une question absurde, vous avez répondu par un mot si vrai que personne assurément ne l'a compris. Cela n'a rien qui m'étonne; mais cela détonne, au milieu de ce qu'on entend... Alors, vous croyez vraiment que l'on peut mourir de ses déceptions? On vous a déçue?

Madame Sémilly rougit une deuxième fois, un peu plus fort que la première.

Cependant, elle ne songea point à s'offusquer de ce que cette curiosité pouvait avoir de direct et de familier. Sans couper court à un entretien dont la tournure inattendue intéressait peut-être en elle une disposition inavouée à certain romanesque tendre, elle crut devoir répondre, toujours en riant, pour ne pas donner trop d'importance aux choses dites :

— Oh! vous savez, je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela! Il n'y a pas de quoi se vanter. Des déceptions, tout le monde en a...

— Hélas! — soupira Martin, songeant à lui-même.

Et plus poliment, il reprit :

— Pauvre petite dame!

Il n'en avait jamais tant dit à madame Sémilly, et s'étonna lui-même de lui parler ainsi, avec cette liberté amicale. Madame Sémilly n'en paraissait aucunement choquée. Elle sentait, sous l'ironie du ton et du regard, de la sympathie, de l'intérêt. C'était une personne réservée, mais pas prude, et capable aussi de sourire.

— Très curieux, — poursuivit Martin. — A vous voir, on ne croirait pas cela de vous.

— Cela, quoi?

— Que vous soyez une personne déçue.

— N'exagérons rien, — répondit madame Sémilly.

Toutefois, elle ajouta :

— Et pourquoi d'ailleurs ne le croirait-on pas?

Martin ne répondit pas directement :

— Je suis très content de savoir que vous pouvez l'être.

— Vous êtes bien bon!

Cramoysan la regarda avec une confiance enjouée :

— Il y a tant d'idiots qui ne le seront jamais!

Elle rit. Elle était assez fine pour discerner la qualité de cet hommage, et sentit qu'elle n'avait besoin de rien dire pour faire comprendre à Martin qu'elle n'y était pas insensible. Ils se quittèrent aussi contents l'un de l'autre que de soi-même, et, sans en être convenus, avec la ferme volonté de se revoir. Ainsi naissent les sympathies.

***

Marie Sémilly était la femme exacte qu'il fallait à Martin Cramoysan en cette époque de sa vie, devenue si mélancolique. Son échec près de Rosie avait porté un coup sensible à ses croyances amoureuses. Il était profondément persuadé qu'il ne pourrait jamais plus aimer, parce que nul être au monde, si charmant qu'il fût, ne lui semblait plus devoir mériter jamais qu'il se sacrifiât pour lui, ce qui en effet est le fond même de l'amour; et dans cette pénible méfiance à l'égard du bonheur sentimental, il ne cherchait plus de consolation qu'aux bras de la sensualité. Il s'était fait une doctrine du plaisir, considéré en soi comme un opium : satisfaisant, tranquillisant et endormant les désirs absurdes du cœur, laissant à la faculté d'analyse et à la capacité de comprendre cette liberté absolue de l'esprit, où, depuis la déchéance de sa femme et la ruine de ses espérances, il avait réduit l'intérêt glacé de sa vie. Il ne croyait plus qu'à deux choses, également odieuses à la plupart des femmes, qui n'admettent pas qu'on les sépare de l'amour : le plaisir et l'intelligence; et désormais,

ne cherchant pas à les confondre, il s'était arrangé pour les satisfaire séparément, hors de cette malheureuse Rosie, qui ne lui donnait ni l'un ni l'autre. Comme elle lui avait rendu odieuse l'idée de la vie en commun, Martin n'avait pas de maîtresse. Il se contentait chez les filles, et de passades de rencontre. « Ce n'est pas nécessairement la beauté des femmes qui les fait aimer, se disait-il : c'est seulement une possibilité de bonheur immédiat et limité, discernée au premier regard dans l'une d'elles, dont la jambe, le col, le regard, la façon de porter le buste ou de tourner la tête, fait éperduement désirer, au moment même, de satisfaire en celle-là tel besoin physique qui n'aura pas de lendemain, et ne vaut pas qu'on s'y attache. » Ainsi, résolu de n'aimer qu'au détail, il ne cherchait plus qu'à satisfaire ces besoins brusques, passagers, dont l'assouvissement, d'ailleurs, irrite d'autant la recherche. Sur cette sécheresse de désert madame Sémilly, par l'idée longtemps négligée d'un ensemble de beautés également désirables et l'attrait d'une conversation nourrie de subtilités romanesques, d'expérience, de douceur et de féminité mêlées, vint répandre une bienfaisante rosée, et remplir la pensée de Martin Cramoysan. Il fut piqué d'éprouver d'abord, à côté d'attraits purement physiques, un sentiment de confiance et d'amitié pour cette femme intelligente que la vie, elle aussi, avait pu blesser, sans lui retirer de sa grâce. Mais il savait trop bien qu'avec la femme la plus intelligente, en état d'inspirer l'amour, un homme ne cède au charme de s'entendre que pour agrémenter le jeu, et qu'il ne saurait être, de sa part, d'amitié vraiment désintéressée : cette amitié si pure qu'on la veuille ou qu'elle se puisse maintenir étant toujours fondée sur le désir (peut-être ignoré de lui-même) et l'âpre instinct de posséder. C'est dans cette mâle disposition que Martin s'abandonna au plaisir, redevenu nouveau pour lui, de plaire à madame Sémilly qui déjà lui plaisait beaucoup, et dont il commençait à soupçonner la sensualité sentimentale.

Madame Sémilly, qui ne portait pas d'âge en son visage et n'était plus dans sa toute première jeunesse (Martin la croyait de son âge, mais il se trompait de beaucoup), Madame Sémilly avait été veuve très jeune, et, sans scandale, sans

fracas avait connu deux ou trois liaisons discrètes, dont les cruels enseignements n'avaient rien enlevé à la fraîcheur de son âme, toujours plus intéressée à donner qu'à recevoir. Elle avait eu plusieurs amants, qu'elle n'avait pas su retenir, et l'on ne pouvait dire cependant que ce fût une femme facile, car elle résistait à tout, sauf à l'amour. Elle n'en sentit point chez Martin. Elle l'aurait volontiers aimé : elle était émue de ses malheurs, et ne lui croyait pas le cœur dur. Elle se plaisait à le voir, à l'entendre. Son scepticisme seulement lui faisait peur, et ses manières un peu vives de lui marquer, par une activité pressante, audacieuse, qu'il était surtout retenu auprès d'elle par ses qualités les moins importantes à ses propres yeux. Elle était de ces femmes, si naïvement épanouies dans leur éclat, qui dégagent par leur seul aspect une sensualité composée dont elles ne s'émeuvent elles-mêmes pas toujours. Elle se sentait désirée, elle en était troublée, inquiète; car elle avait appris aussi que les amours nées de la sorte, où les fruits viennent avant les fleurs, font une rapide flambée et connaissent tôt leur automne. Elle aurait voulu davantage : quelque sensibilité du cœur, peut-être même mensongère; mais Martin était encore assez fou pour se refuser à feindre ce qu'il ne croyait pas sentir. « Non, lui disait Marie avec douceur, je connais les hommes : vous ne m'aimez pas. Vous avez envie de moi, et si je n'étais pas moi, vous auriez envie de moi tout de même... »

Martin, buté dans son désir, s'obstinait, poursuivait sa cour énergique. Il gagnait lentement, peu à peu, par une constance opiniâtre, ce qu'il n'avait encore conquis de haute lutte. Il s'étonnait, après six mois, de n'avoir pas avancé plus loin ses affaires qu'il ne les avait heureusement poussées du premier jour, en dix minutes d'entretien. Ce qui le soutenait contre cette incroyable défense d'une femme qui, fatalement, devait céder, mais dont il n'avait pas encore trouvé le Sésame, c'était de se dire qu'il y a toujours un moment, dans la vie des femmes, où la plus honnête, la mieux défendue, est prenable. Il attendait ce moment-là, auprès de Marie Sémilly, avec une ardeur irritée, quand il n'eût fallu qu'être tendre. Il lui offrit de divorcer, de l'épouser. Marie refusa doucement. Son cœur ne voulait pas de gages, et ne dépendait d'aucune

considération matérielle. Cependant, de ce jour, elle fut touchée et faiblit. Martin était près de l'aimer. Peut-être ne savait-il pas bien le dire. La pensée de Marie remplissait sa vie misérable. Elle seule pouvait le renouveler, l'affranchir. « Si je l'avais connue plus tôt... » Rosie n'était plus rien pour lui. Un jour, Marie, vaincue, lui dit : « Demain... »

Le soir de ce jour, Martin, rentrant chez lui, trouva Rosie en larmes. Elle ne pleurait plus depuis longtemps. Martin, heureux d'une promesse, était dans une disposition tendre, bienveillante. Il ne voulait point d'ombre à son bonheur. La peine de Rosie l'émut. Il désira d'en savoir la cause. Rosie, obstinée, se taisait. Le pressentiment d'un malheur aurait dû faire tenir Martin tranquille : un mot suffit à détourner une destinée de son cours; Rosie, contente de pleurer, n'aurait rien dit sans l'insistance de Martin. Elle l'avait rencontré en voiture avec madame Sémilly. Elle avait compris que Martin avait une maîtresse : elle ne se plaignait pas, elle comprenait bien que Martin avait ses raisons de ne plus l'aimer, qu'elle avait des torts envers lui, un caractère malheureux, qu'elle lui rendait la vie impossible. Cependant elle ne pouvait se faire à l'idée que Martin la trompait, elle était malheureuse; elle souhaitait de disparaître, de mourir...

Martin eût été bien content si Rosie lui avait fait une scène. Il y aurait trouvé son point d'appui. Mais il ne pouvait rien devant des larmes : le chagrin inattendu de Rosie le désarçonna. En dépit de tous ses griefs, il avait surtout pitié d'elle, il ne pouvait se résoudre avec facilité à faire du mal, même à ce qu'il avait cessé d'aimer : dût-il fermer la porte à clef sur le bonheur. Rosie abandonnée sanglotait. Les larmes coulaient dans sa poudre, délayaient le fard sur ses joues. Elle était laide, anéantie, sans dignité. Martin n'eut pas le courage d'être cruel. Marie Sémilly était loin.

Le lendemain matin, dans le courrier, une dépêche d'Angleterre annonçait la mort de la vieille mère de Rosie.

« En voilà bien d'une autre! » pensa Martin.

Rosie, l'apprenant, poussa des cris extravagants. Un mot, dans le désordre de cette douleur, agit avec force sur Martin. Rosie avait dit : « Maintenant, je peux bien mourir, je n'ai plus rien. »

Martin n'était aucunement un homme de devoir. Mais c'était un homme pitoyable. Il envoya un mot à Marie Sémilly, pour s'excuser du contretemps, et décommander le rendez-vous qu'il attendait depuis six mois, dont sa vie eût été changée. En mettant le pneu à la poste, il comprit bien qu'il la perdait.

Il alla voir madame Sémilly quelques jours après. Elle le reçut tristement. Il lui prit les mains, lui demanda d'être pitoyable à son tour, de lui garder son amitié : l'insensé voulait être heureux sans faire de mal à personne. Il n'avait pas le droit d'abandonner Rosie en ce moment. Plus tard... Marie Sémilly montra beaucoup d'intelligence et de délicatesse. Elle embrassa Martin, le consola. Elle partagea ses scrupules.

— Vous voyez bien... ce n'était pas possible... Nous resterons amis, c'est beaucoup mieux.

Martin savait bien cependant qu'on ne peut pas rester l'ami d'une belle femme qu'on a désirée, sans l'avoir.

VIII

L'HONNEUR CONJUGAL

— Rosie, — dit Martin, — j'ai rêvé que vous me trompiez.

— Vous êtes bête! (Elle fit sonner le mot, comme s'il avait pris deux *b*, et renversa la tête en déchirant l'air de son rire.) Quelle idée!

Elle reprit aussitôt, sans se donner le temps de chercher une transition :

— Il faut écrire à ce journal, vous savez, comment s'appelle-t-il? *Canada*? où il y a une correspondance pour les abonnés qui est si utile. Figurez-vous, j'avais posé une question : Comment faire pour faire tomber les peaux mortes? J'ai la réponse, regardez : « X. C. Y. Lunatique, 22. Peaux mortes. On prend une brosse, et on frotte. » Voilà. Martin, *how do you find it*? Magnifique! Je n'y avais pas du tout pensé. Est-ce que vous l'auriez imaginé?

Et Rosie se frottait les ongles. Elle avait un nouveau parfum. Martin la regardait avec étonnement. Elle se transformait, rep.enait soin d'elle. Elle rit encore, pour rien, pour

une pensée qui la traversait, la tête en arrière. Sur le cou tendu, Martin découvrit une légère meurtrissure.

— C'est mon col, — expliqua Rosie en se mettant un peu de poudre.

— Vous avez de drôles de cols, — repartit Martin. — Ils sont indiscrets, de vous abîmer comme ça. Vous aviez un si joli cou.

— N'est-ce pas? — fit-elle, d'une voix chantée.

Il vint se placer au dos du fauteuil, se pencha sur elle, puis brusquement il l'embrassa au creux de l'oreille, et, s'attardant, la mordilla. Il ne l'avait pas embrassée depuis longtemps. Une petite marque apparut, exactement pareille à l'autre.

— Finissez! — lui disait Rosie chatouillée. — Vous êtes ridicule. Qu'est-ce qui vous prend?

Elle se leva, chassa le chien, regarda ses ongles et s'examina dans la glace. Au bout d'un instant, elle dit, avec un air d'indifférence :

— Qu'est-ce que vous faites? Vous sortez? Vous n'avez pas oublié que monsieur Chanterel dîne ici ce soir?

— Tiens! si, — dit Martin. — Je l'avais complètement oublié. Excellente idée! Je rapporterai une langouste.

Il envisagea ce dîner avec satisfaction. Le tête-à-tête l'ennuyait. Il avait du plaisir à voir Chanterel : le seul de ses amis qui lui fût demeuré fidèle.

— A propos, — fit-il égayé, — savez-vous? Ce Chanterel, j'en ai appris de belles sur son compte. Je ne l'aurais pas cru. A qui se fier? Cet homme si probe, si décent, je l'ai pourtant vu entrer dans un hôtel borgne avec deux femmes rousses!

— Quelle horreur! — s'écria Rosie. — Oh! les hommes sont si dégoûtants!...

Et avisant le chat Vizir, qui se faisait les griffes sur le divan, elle lui lança un coup de pied, et le traita de sale bête. Et Cramoysan fut étonné, car d'ordinaire elle traitait ses animaux avec douceur.

***

Lorsque Martin rentra pour le dîner, il vit que Rosie avait pleuré. Chanterel, venu en avance, semblait ennuyé. Il se

mit à parler d'affaires. Rosie passa dans sa chambre, elle n'entendait rien aux chiffres.

— Tu sais, mon vieux, — dit Chanterel à Cramoysan, — cette fois, c'est un coup sérieux; et si ça marche, la fortune. J'achète un yacht et je vous emmène aux Canaries.

Il était remisier, en Bourse, à l'affût des grosses affaires. Il expliqua sa position. Elle était risquée : une affaire de phosphates argentins, la Smuts, qu'il s'agissait d'enlever à un groupe anglais. Chanterel avait la majorité des actions, mais l'adversaire manœuvrait. Les porteurs français étaient avec Chanterel. Mais, pour mieux assurer sa position, il s'était mis audacieusement à découvert. A la fin du mois, on serait fixé. Il fallait seulement de la prudence, ne rien ébruiter. Le déplacement de dix parts pouvait amener une catastrophe; l'équilibre rompu, Chanterel sauterait... Il aimait le jeu, l'imprudence.

— Voulez-vous un coktail? — demanda Rosie en rentrant. — J'ai soif. Je boirais bien.

Elle portait une robe neuve, et paraissait fort excitée.

— Tiens, — dit Martin — vous avez une nouvelle robe? Je ne vous l'avais pas encore vue. Elle est jolie.

— Charmante, en effet, — approuva Chanterel. — Ce bleu est charmant. Vous n'aimez pas le vert? Vous devriez avoir une robe verte. Cela sied aux blondes.

— Non, — dit Rosie en avalant d'un trait son verre, et jetant un regard atroce sur Chanterel. — Le vert me dégoûte. C'est le fard des rousses, et je ne suis pas rousse. Je le regrette : mais je ne suis pas rousse.

— Qu'est-ce qu'elle a? — dit tranquillement Chanterel. — Elle a bu. Martin, arrête-là : elle va se faire du mal à boire comme ça, c'est du feu!

Rosie se versait un second verre.

— Ce n'est pas boire qui fait mal, — soupira-t-elle. — Et puis, si je n'avais pas ça, dites-moi, qu'est-ce qui me resterait? Je vous le demande.

Elle leva son verre et rit bruyamment.

— Allons dîner, — fit Martin, que rien n'émouvait.

Rosie prit le bras de Chanterel, et sans avoir l'air de rien, abusant du droit qu'elle avait d'être ivre, entre le fumoir

et la salle à manger, elle le pinça cruellement, en lui jetant, bas, dans l'oreille : « Deux femmes rousses! Misérable! »

***

Martin ne voulait pas le croire. L'idée que Rosie pouvait le tromper lui semblait bouffonne; et quoique invraisemblable cependant, il fallait bien admettre l'évidence. Les coquetteries nouvelles de Rosie l'accusaient. Martin chaque jour relevait contre elle un indice. Il n'était sûr de rien encore, et ce qui entretenait un doute en son esprit, c'était qu'ayant lui-même cessé depuis longtemps de trouver Rosie désirable, il eût pu se rencontrer quelqu'un qui la désirât. « Est-ce que cela me serait réellement désagréable? » se demandait-il. Il concluait que la conjecture n'avait rien en soi de désobligeant, et que sa femme pouvait bien agir à sa fantaisie : il n'en aurait ni chaud ni froid. Il pensait même à son rival avec une sympathie attristée. « Le pauvre type! » Et il s'amusait à l'imaginer, cet anonyme ravisseur, sans y parvenir nullement. Sa curiosité seule était piquée. Un homme existait, qui pouvait, après tout, jouer un rôle si important dans sa vie, et il ne savait même pas qui il était?

Il ne changeait en rien son attitude vis-à-vis de Rosie. Il la traitait avec la même indifférence, la même politesse ironique, jouissait à part lui de la supériorité que lui donnait sur elle le fait qu'il avait deviné son secret, et qu'elle ne s'en doutait pas. En sorte que toutes ses questions sournoises, quand elle voulait savoir s'il sortirait, s'il dînerait, ses préparations de longue main mais cousues de fil blanc, pour s'assurer une liberté qu'il feignait à tout instant de menacer pour le seul plaisir de la voir changer de visage et se contraindre afin de ne pas se trahir; ses petites ruses, ses malices, ses habiletés, ses mensonges ne servaient absolument de rien, puisqu'ils ne donnaient pas le change à celui qu'il fallait tromper, et qui se prêtait à ce jeu avec une mauvaise foi insigne, feignant d'être dupe, et ne l'étant pas.

Cette situation anormale, Cramoysan s'en divertissait. Il se prêtait de bonne grâce à ce jeu, où le pantin semblait obéir à la main qui tenait ses ficelles et se plaisait quelquefois

à n'y pas répondre, par une fantaisie tout à fait incompréhensible. Et aussi, il se donnait l'amer plaisir de laisser aller Rosie; puis tout à coup, menant le jeu, de la démonter sans avoir seulement l'air d'y toucher, par une réaction inattendue. Il se faisait à cet égard, à côté de Rosie et derrière elle, l'effet du destin qui mène les gens sans qu'ils y pensent, et sait pour eux, depuis tout temps, où ils croient aller d'eux-mêmes et tout seuls, quand c'est lui, invisible, qui permet qu'ils y aillent, ou le leur défend, lorsqu'ils sont à deux doigts du but. Incapable de rien deviner des pensées que cachait Martin, Rosie le voyait agir sans comprendre, et faute de pouvoir l'expliquer, se persuadait qu'il n'était rien qu'un imbécile. Martin savourait lentement ce paradoxe et se faisait une volupté d'être à tout instant trouvé bête par quelqu'un qui l'était plus que lui. Cependant il ne savait encore rien de ce qu'il désirait savoir, par curiosité pure de joueur. Et il ne commença d'être pleinement sûr de sa disgrâce conjugale, que lorsque, sur le triomphant visage de Rosie, il commença de discerner qu'elle n'avait cessé de le haïr que pour commencer à le mépriser. Sa divination avait quelque chose de véritablement merveilleux, de surnaturel. « C'est drôle, se disait-il. Est-ce que j'aurais déjà été... trompé? Il faut le croire, car je me retrouve à merveille au milieu de cet imbroglio. Et il faut croire aussi que c'est peu de chose, car cela ne me fait rien du tout. »

***

Tout prévenu qu'il pouvait être, Martin pourtant fut étonné quand il vit un jour, de ses yeux, ce qu'il avait si bien imaginé. « Je le savais », se dit Martin; et il fut presque soulagé, car une preuve, en la vidant de tout ce qu'elle peut encore contenir de trouble, ajoute énormément à la certitude morale. Mais ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que le monsieur montra son visage, et que Martin y reconnut avec stupeur celui de Lucien Chanterel.

— Mon meilleur ami : c'est normal, — réagit aussitôt Martin.

Et il ajouta :

— Quel salaud!

Il était six heures du soir. Les lampes n'étaient pas allumées.

Martin n'avait pas fait de bruit; et, se trouvant dans le fumoir, c'est par la porte ouverte et dans une glace qu'il avait aperçu la scène, pour lui décisive, qui se passait dans le salon. Il resta coi, et s'assura que la chose était bien réelle. Puis il fit très rapidement ce calcul mental :

— Heureusement que je m'en moque, car si je ne m'en moquais pas, d'abord ce serait lamentable; et secundo, il faudrait faire quelque chose. Or, comme je ne sais pas du tout ce que je ferais...

Ce disant, il se retira doucement, prit son chapeau, sortit de l'appartement, et refermant la porte sans bruit, il sonna. La servante vint lui ouvrir.

— Pardon, j'avais oublié la clef, — expliqua-t-il.

Il pénétra dans le salon, en riant fort. Il trouva Chanterel sagement assis près de la cheminée. La lumière était allumée, Rosie fumait sur le divan. Dès le premier coup d'œil, Cramoysan s'assura d'abord que les coupables, ignorant qu'ils avaient trahi leur secret, respiraient l'air de l'innocence; et résolu de ne rien brusquer, il ne chercha point à les détromper. Il était calme, indifférent. Il tâtait sa blessure en lui-même, comme un homme qui aurait reçu un coup de couteau, et n'étant pas mort à l'instant, se dirait qu'après tout le coup n'était aucunement mortel. Il regarda Chanterel avec un rire intérieur, et tout en pensant : « Quel idiot! » il s'aperçut avec plaisir qu'il était contre lui sans haine. Mais ayant plus longtemps dévisagé Rosie, il conçut qu'elle lui était devenue tout à fait étrangère, et il eut même l'impression qu'il la voyait alors pour la première fois. Et ce ne fut pas pour lui sans un certain dépit assez bizarre : car les yeux demi-clos dans l'ombre, les deux mains nouées sous la nuque, l'air tranquille, heureuse et repue, il la découvrit presque belle.

***

Cet événement attendu, dont le pressentiment qu'il avait nourri se trouvait confirmé, occupa l'esprit de Martin un peu plus qu'il ne l'aurait cru. La situation d'abord était à son avantage : désormais libre à l'égard de Rosie, ses ridicules scrupules se trouvaient désarmés du coup. Mais il ne savait

encore quel parti prendre, ni comment, hésitant, selon sa coutume, entre un éclat et une rupture amiable. L'attitude de Rosie, qui de jour en jour relevait la tête avec une insolence qui ne lui était pas habituelle, à la fin irrita Martin. Il décida d'attendre avec soin l'occasion de trancher brusquement dans le vif, et de se tirer de l'aventure avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire en humiliant la coupable. A l'insolence, il répondit par l'ironie. Le rire la désarçonnait : il lui riait au nez avec douceur; il la regardait dans les yeux, et riait, il ne répondait pas à ses propos, à ses questions; il riait. Rosie était exaspérée de ce rire, et Martin en riait encore. Quand elle passait la mesure, il la regardait sans rien dire, ne répondait pas, allait dans sa chambre, et prenant le sandow, il tirait sur le caoutchouc, lentement, pour calmer ses nerfs. Il y gagna des biceps superbes. « Quelles belles gifles je lui donnerais, si j'étais un mufle », pensait-il avec gourmandise, en tâtant ses muscles. « Mais voilà, je ne suis pas un mufle... » Et quand il était presque résolu à lâcher le secret, ce qui le libérerait, il pensait avec ennui à toute la série de demarches qu'il lui faudrait alors entreprendre, de la constitution d'avoué à la nécessité de rechercher un autre appartement. Et il imaginait sa vie nouvelle, hors de Rosie. Rosie, il ne la regretterait aucunement. Mais il faudrait se brouiller avec Chanterel et voilà bien l'inattendu : c'est que Martin Cramoysan n'en voulait pas du tout à son ami. « Quel idiot! se répétait-il seulement : nous nous entendions si bien! Il va falloir nous tourner le dos, il va se croire obligé de me détester, il dira des horreurs sur moi. Et si je ne disais rien? Il ne saura pas que je sais, je n'aurai pas l'air consentant, c'est cela surtout qui est ridicule : nous resterons amis. Au fond, de quel droit ces histoires d'alcôves suffiraient-elles à rompre une amitié de vingt années, une amitié d'hommes? Si j'aimais Rosie, assurément cela vaudrait la peine de se brouiller, ça s'expliquerait. » Et il revenait à son seul grief contre Chanterel : « Quel idiot! Ça marchait si bien! »

Est-ce Chanterel qui prit les devants? Ou si, dans l'attitude de Martin à son endroit, une ironie involontaire, une susceptibilité irritable ne l'avertirent pas en secret qu'entre lui et son ami maint nuage s'était depuis quelque temps élevé? Ou

si seulement, entre un amant et un mari, une incompatibilité naturelle, née des circonstances plus fortes que de l'intime volonté de ne rien brusquer, rend la situation rapidement intenable des deux parts?

Ce fut au silence entre eux deux, davantage plus lourd à chacune de leurs rencontres, que Chanterel et Cramoysan connurent qu'il y avait réellement quelque chose entre eux de changé. Peut-être aussi Rosie excitait-elle en son amant les griefs qu'elle nourrissait contre son mari? Chanterel lui donna-t-il tort? Martin crut le sentir, et s'affligea de ce que Chanterel, faute de jouer honnêtement son jeu, ajoutait à son léger tort celui, plus grave, d'être injuste. Il se dit avec tristesse que, dès qu'un homme a une femme, cette femme a bientôt son tour, où elle finit par avoir cet homme. « Tant pis, songeait-il. Et de plus en plus, quel idiot! Mais un jour viendra où j'aurai, moi aussi, ma revanche : c'est quand Chanterel, à son dam, s'apercevra près de Rosie que moi aussi j'ai pu être à plaindre. »

Cette idée qu'il était à plaindre attendrit Martin sur lui-même. Il s'aperçut qu'il avait été bien bête d'avoir sacrifié Marie Sémilly à Rosie. Marie Sémilly, délibérement écartée, par un scrupule inepte, de sa vie, avait avec le temps repris dans son esprit et dans son cœur une grande place. Elle était en lui l'image du bonheur perdu, l'objet de ses regrets sans fin. La preuve qu'il s'agissait bien là d'un véritable amour, où le cœur était intéressé, c'est qu'ils avaient été capables d'y renoncer; ils y avaient puisé la force d'un grand acte de courage contre eux-mêmes. Ils n'eussent pas eu cette force d'âme, s'ils n'avaient eu l'un pour l'autre que du désir... L'ayant de la sorte embellie dans l'éloignement, Martin voulut courir après elle, renouer, retrouver ce bonheur en fuite. Marie avait quitté Paris. Il lui écrivit, elle laissa sa lettre sans réponse, ou peut-être ne la reçut pas. Voilà la découverte horrible que fit Martin quand il fut clairement assuré que jamais plus il ne retrouverait cette Marie qu'il aurait aimée, à laquelle il avait héroïquement renoncé. Les héroïsmes superflus, a dit Barrès.

L'absurdité de sa conduite, et le sentiment de l'injustice avec quoi Rosie y avait répondu firent naître une colère tardive dans l'esprit cependant sage de Martin. Il se persuada facilement que Chanterel était tout bonnement un saligaud,

et lui Martin, un imbécile : car il aurait dû commencer par aller lui flanquer des gifles. Le regret de ne l'avoir pas fait en temps utile entretint son ressentiment. L'idée lui vint de se venger. Et il en trouva d'abord l'occasion dans son portefeuille, où, devant que d'introduire sa demande en divorce contre Rosie, il entreprit un jour de reviser ses comptes pour voir à peu près quelle rente il pourrait décemment assurer à son ex-femme.

Dans ce portefeuille, il trouva dix parts anciennes de la Smuts, Compagnie de phosphates argentins, qu'il avait totalement oubliées. Il se souvint alors de l'intérêt que portait Chanterel à cette affaire. L'idée de lui créer un embêtement. pour commencer, le séduisit : il n'avait plus à le ménager. Il vit la conséquence de son acte, la ruine de son ennemi. Il hésita. Puis il se dit : « Et si je lui avais cassé la gueule? » Cet argument le décida, il écrivit à son banquier pour se défaire de ses parts.

Le lendemain, à déjeuner, il regarda Rosie et lui dit d'un air très tranquille :

— A propos, j'ai vendu mes Smuts. J'en avais un paquet, je l'ignorais complètement.

Rosie devint pâle.

— Pourquoi avez-vous fait cela?

— Et vous, pourquoi pâlissez-vous?

Il aperçut en elle le visage même de la haine.

***

Trois jours après, Cramoysan, ouvrant le journal, eut un coup. Chanterel s'était suicidé. Rosie entra à cet instant, hagarde, folle de douleur. Elle se jeta sur son mari, et trois fois cria :

— Assassin! Assassin! Assassin!

***

— Vous avez su la mort de Chanterel?

— Qu'est-ce qui s'est passé, exactement?

— Il a été bien imprudent... Une affaire de spéculation...

Cela devait finir ainsi... Il allait très fort. Il s'est trouvé avec un découvert de huit cent mille et une contrepartie qui en a profité pour se débarrasser de lui. Il a sauté, et il s'est tué.

— Non? Et qu'est-ce qu'en a dit Cramoysan?

— Que voulez-vous qu'il dise? Au fond, c'est sa femme qui est le plus à plaindre. Ils divorcent.

— Il aurait pu se décider plus tôt.

— Ces philosophes n'ont pas de mœurs...

***

Martin, cependant, se disait :

— En somme, j'ai tué mon ami. C'est abominable et c'est absurde. Je n'aimais plus Rosie, je ne haïssais pas Chanterel. La chose m'était absolument indifférente. Alors, pourquoi ai-je fait ce que j'aurais fait si j'avais aimé, haï, été déçu et humilié? L'honneur, je ne le mets pas là; et l'opinion d'autrui n'a pour moi aucune importance. Quel est ce vieil instinct qui m'a poussé?

Il ne parvenait pas à comprendre. Il voulait chasser de lui cette aventure comme un cauchemar. Il s'éveillait, se retournait, se rendormait : le cauchemar renouait sa trame. Le pis est qu'avec l'aube, le réveil ne le dissipait pas. Martin cherchait à s'excuser. Mais toujours il s'apercevait qu'il se donnait des raisons fausses, et que rien n'expliquait ce drame, dont il avait été, malgré lui, l'auteur. Et ce qui l'irritait par-dessus tout, c'est qu'il aboutissait toujours à ceci : que s'il avait à recommencer, il ne serait absolument pas libre d'agir autrement qu'il ne l'avait fait.

IX

LE VOLONTAIRE

On était parfaitement heureux, ou du moins il devait paraître après coup qu'on était parfaitement heureux, dans l'univers en équilibre, quand la guerre vint tout changer,

c'est-à-dire rendre pour un temps leur face naturelle à tous les hommes.

Dès le premier jour, Martin, qui était réformé, touchait à quarante-cinq ans et pensait comme tout le monde que l'affaire durerait trois mois, n'étant plus d'âge à faire utilement le soldat (vieillir a quelquefois ses avantages), résolut de conserver dans l'occurrence une âme calme, afin de regarder l'extraordinaire événement en philosophe. Il lui apparut clairement que la civilisation, au nom de laquelle on se battait, était un vernis bien fragile, qui n'allait pas au feu sans craqueler; et que, chacun des belligérants protestant qu'il ne se battait que pour elle, il fallait bien qu'il y en eût un qui se trompât : preuve que cette civilisation, selon qu'elle était entendue, pouvait aussi bien engendrer l'erreur, à moins que, tous ayant également raison, ce ne fût la raison qui était néfaste. D'autre part il trouvait singulier que, pour défendre cette civilisation, il fallût recourir à tant de moyens qui la niaient et contribuaient chaque jour à la rendre un peu plus lointaine, moins réparable, voire à la détruire à jamais. Du point de vue sentimental, sans aucun doute, Martin était un bon Français : et il ne souhaitait rien tant que la victoire de son pays et le châtiment de l'agresseur. Mais il entendait agir selon son sentiment, tout en conservant par devers lui la liberté de sa raison, et il ne voyait pas d'inconvénients à ce que sa raison ne fût pas toujours exactement d'accord avec son cœur. C'est pourquoi, au début de septembre, étant allé visiter le champ de bataille de la Marne, où noircissaient encore les cadavres, il en revint scandalisé. Et persuadé que la guerre était une horreur et que tout le monde était fou, il n'eut cependant plus de cesse qu'il ne parvînt à s'engager.

Plus tard, cherchant les causes qui l'avaient pu déterminer à cette résolution plus pleine de générosité que de philosophie, il en vit trois contradictoires. Car il avait eu l'idée d'être soldat quand il avait cru tout perdu avant la Marne; s'était décidé après qu'il eut vu les morts devant Vareddes; et avait fait le nécessaire, quand, la Marne gagnée, voyant la guerre déjà finie, la démarche lui parut dès lors inutile : ce qui ne l'empêcha point de l'accomplir. Car Martin, qui se croyait libre, aimait à se prouver sa liberté par des déterminations

absurdes : ce qui était méritoire en l'occasion, le voluptueux Martin ayant parfaitement envisagé les conséquences de cet acte, qui ne pouvaient être que sanglantes; ou du moins fort peu agréables.

***

Il y avait trois ans que cela durait; et cela menaçait de durer toujours. Et comme toujours, il pleuvait. Sur le paysage sans vie, l'étendue morne, hérissée de barbelés tristes, l'averse tissait un réseau monotone, comme un filet symbolique et supplémentaire ajouté à tous ceux qui retenaient l'homme captif, en ces jours de fer et de sang, où la gloire même était mouillée. Et Cramoysan, les pieds dans l'eau, accoudé au parapet de boue, le regard perdu dans l'étroite meurtrière, sentait à travers sa capote l'humidité atroce le saisir. Il avait le temps de rêver, et il ne s'en faisait pas faute, au long déroulement panoramique de sa vie, seul loisir du soldat philosophe. Car ce n'est pas vrai de dire que pendant la guerre la pensée n'a pas été libre : il n'y avait qu'elle qui le fût, sinon de pouvoir s'exprimer, du moins d'occuper les esprits.

« Quelle vie absurde! rêvait-il. Je n'ai fait que des âneries dans mon existence : Rosie, Marie, la roulette, Chanterel... Et cette guerre, par-dessus le marché! Car il est bien certain que si me voilà en train de m'enrhumer, en attendant de recevoir une balle dans le ventre ou une marmite sur la figure, c'est bien moi seul qui l'ai voulu. Quel besoin d'aller m'engager? Qui me demandait quoi que ce soit? J'avais passé l'âge de faire le héros. D'autant que je me fiche pas mal de la Serbie, et qu'il m'est sérieusement avis que le droit est une fichaise, et que des millions d'hommes s'entretuent sans seulement savoir pourquoi. Vivement la classe, et des pantoufles! On serait si bien aux Baléares! »

Ainsi pensait-il, en simplifiant les problèmes, comme un bon soldat qu'il était, assuré que sa conduite courageuse (une bravoure sans forfanterie, dont il s'était fourni les preuves) lui donnait le droit d'avoir sur les événements un point de vue personnel, qui, pour n'être pas orthodoxe, n'était cependant pas d'un lâche.

La nuit tombait, gluante et molle. Les hommes harassés, dans la tranchée, somnolaient, mêlés à la boue. Tous, ils maudissaient le devoir, et toutefois le remplissaient : car ce ne serait pas le devoir, s'il était agréable à faire. Cramoysan dans cette tristesse, qui remplissait avec scrupule un devoir auquel il ne croyait pas, Cramoysan cessa de penser à lui-même pour contempler ses compagnons : ces compagnons, avec lesquels, bien qu'il fût parmi eux depuis trois ans, il ne pouvait jamais échanger deux idées, et qui le regardaient comme un suspect ou comme un fou de s'être engagé à son âge. Par un stoïcisme excessif, il n'avait pas voulu de galons. Mais dans son régiment de jeunes gens, son âge le faisait différent de tous, et il en était isolé. Avec beaucoup d'admiration pour leur courage, il éprouvait pour eux de la pitié, et comme il partageait leurs peines, elle était sans hypocrisie. La même exactement, d'ailleurs, pour ces jeunes vivants promis à la mort, que celle qu'il nourrissait, quand il promenait sa pensée à travers l'histoire, à l'égard de tel soldat ignoré, mort aux Thermopyles, à Poitiers, à Fontenoy, à Wagram ou à Waterloo, pour un résultat provisoire, dont quelques années devaient suffire à modifier, à effacer l'effet, dans ce recommencement perpétuel de la vie, qui rend l'effort, la souffrance et la mort désespérément inutiles : puisque la mort universelle a finalement raison de tous, bien fous d'en avancer le terme! Donc, qu'il est vain de sacrifier le premier et le seul des biens, à savoir la vie, au profit de quoi que ce soit qui ne saurait être éternel.

Comme il méditait sur ce thème, certaines idées surprirent Cramoysan; d'abord, celle-ci : qu'il était sans doute le seul qui pensât charitablement aux autres, et que son sort était le plus triste, n'y ayant aucun être au monde qui dans cet instant, en pensée, s'occupât de lui; ensuite que, s'il était en son pouvoir, il ne communiquerait toutefois aucune de ces dangereuses réflexions à ses camarades, attendu qu'il faut être assez philosophe pour discerner sans les confondre les deux domaines, — celui où il est permis de penser, et de penser que l'on a tort d'agir sans réfléchir; et celui où il est surtout recommandé d'agir sans réfléchir au préalable, faute de quoi l'on n'agirait pas. « En somme, conclut Cramoysan, voilà un bien grand détour

pour arriver au même point que Fontenelle : que si j'avais la main pleine de vérites, je ne l'ouvrirais certainement pas pour le peuple. Mais c'est justement en quoi consiste la philosophie, de retrouver tout seul ce que de plus savants ont déjà trouvé avant vous. N'empêche que la prochaine guerre, je m'arrangerai pour la faire en Suisse! »

Cramoysan en était là de ses réflexions, quand, avec ce bizarre sentiment qu'il avait souvent d'assister à un événement dont il avait déjà été le témoin dans une existence antérieure, il vit la toile de tente qui masquait l'entrée du poste de commandement se soulever, pour laisser passage au capitaine.

— Un volontaire, — demanda-t-il.

Nul ne répondit tout d'abord. Le capitaine jeta un coup d'œil circulaire autour de lui : il ne voulait solliciter personne. Son regard, une demi-seconde, accrocha Martin. Martin sentit qu'il n'était pas décent de faire répéter l'officier une deuxième fois, et d'un signe de tête, pour le prévenir, il s'offrit. « Moi, mon capitaine. — Je vous remercie », dit l'officier. Martin conçut que c'était grave. Il s'agissait d'aller couper les fils de fer de l'ennemi, afin de permettre le passage d'une patrouille, pour un coup de main à préparer.

***

« Quelle aventure! » se disait Martin, le nez dans l'herbe, la main sur le premier fil du réseau... Il n'avait pas peur de mourir : mais son cœur battait avec force, car il voulait remplir avec exactitude sa mission. Il pesa doucement sur le fil de fer, pour s'assurer qu'aucune sonnette, aucune ferraille suspendue ne pouvait d'abord jeter l'alarme. Le réseau grinça faiblement, pas plus cependant que de lui-même au souffle du vent. Martin attendit une minute. La pluie avait cessé, il regarda le ciel au-dessus de lui, calme et vaste, redevenu pur et percé d'étoiles. « Si j'en reviens, songeait Cramoysan, qui ne pouvait rien faire sans se dire : dans X temps, ce sera fini, — si j'en reviens, je me souviendrai de cette nuit! Dans une heure, je serai tranquille. Qu'est-ce qu'une heure pour l'éternité? » Il se consolait par avance, se raffermissait dans

sa tâche, s'amusait de la fuite du temps, comme autrefois, chez le dentiste, sous la vrille qui le torturait, il se disait : « Tout à l'heure, ce sera fini, demain je me dirai que ce n'était pas la peine de tant s'en faire, tout va si vite, même la douleur... » Et puis : « Tout de même, moi, Martin, qu'est-ce que je fiche ici? quelle aventure! quel hasard nous mène? Quelle folie incompréhensible? quel dieu caché? »

Un coup de feu perdu le réveilla. Une mitrailleuse, au loin, fit taque-taque. Les balles sifflaient dans l'air humide, comme une vapeur échappée. Un oiseau de nuit voleta, d'un piquet à un autre, avec une aile molle, traçant une glissante trajectoire. La hulotte jeta son cri. « Le secteur est calme », pensait Martin. Puis il revint à son affaire : prit son repère, l'arbre en boule; compta un, deux, trois piquets sur la gauche, et, rampant, parvint au premier. Il pesa encore sur le fil, en mesurant à son effort l'élasticité, de façon qu'il rendît un son qui se confondît avec le bruissement normal du réseau, et il approcha sa cisaille, ayant soin de couper le fil au plus près du bois : par une pesée lente, sans heurt, la main gauche sur la partie du fil qui tomberait, pour l'empêcher de se détendre brusquement, après la coupure. Il réussit l'opération en plusieurs endroits, sans bruit, prenant son temps, s'efforçant d'étouffer le déclic de la cisaille lorsqu'elle venait de trancher le fer. Il avait presque terminé quand une flamme courte s'ouvrit devant lui : une balle claqua dans le piquet, ricocha en faisant chanter le réseau. Martin se jeta à plat ventre : une seconde balle l'atteignit à l'épaule, il crut qu'on lui arrachait le bras; une troisième lui cassa la jambe. Puis ce fut un éblouissement, la nuit partout, le calme, l'inconscience : il ne sut jamais combien de temps... Mais la nuit régnait encore quand il sentit une main qui le tâtait. Une voix murmura près de lui :

— Hé! le vieux! C'est moi, Flampin. J'suis venu t'chercher. Tu peux marcher?

— Non, — dit Martin, — j'en ai dans la jambe...

— Alors, je vais te porter : mais ne gueule pas!

Flampin se coula sous Martin, et se redressa, tenant le blessé sur son dos. Il l'emmena ainsi, à quatre pattes. Chaque pas arrachait à Martin une plainte. Il mit le pan de sa capote entre ses dents pour l'étouffer. Flampin avançait lentement.

La route était interminable. Une lueur pâle mit un halo à l'horizon.

— Bon Dieu! V'là le jour, — souffla Flampin : — ces vaches-là, ils vont nous sonner!

Ils arrivèrent enfin aux lignes. Flampin fit en rampant les derniers mètres. L'aube éclairait déjà la plaine, on distinguait les lignes, d'une tranchée à l'autre. Parvenu au boyau français, Flampin déposa Cramoysan sur le parapet, le passa aux bras tendus pour le recevoir. Puis, leste, il gravit à son tour l'épaulement des sacs, et, avant de sauter dans la tranchée, fit de la main un salut gouailleur à l'ennemi. Une balle le jeta par terre.

Il fut évacué avec Cramoysan. Sur le brancard qui l'emportait, Martin se demandait avec étonnement pour quelles raisons ce petit Flampin, qui était si mauvais soldat, rouspéteur, alcoolique et généralement tenu pour un mauvais bougre, et auquel il n'avait jamais parlé, bien qu'il fût de sa compagnie, avait ainsi risqué sa vie pour venir lui sauver la sienne, et le tirer des fils de fer boches. Il crut avoir trouvé la principale quand, arrivé à l'hôpital, il s'aperçut que son portefeuille avait disparu.

X

L'ENFANT PERDU, RETROUVÉ, REPERDU

La blessure à la jambe de Martin n'était pas grave; mais on dut lui couper le bras. Et comme il était fataliste, il se consolait en se disant que c'était le gauche, et que c'est héroïsme pur que de souffrir sans être sûr qu'il le fallait. Ses pressentiments lui avaient d'ailleurs toujours donné à penser que cela finirait ainsi.

Cependant Martin Cramoysan était préoccupé : car le soldat Flampin, qui lui avait sauvé la vie pour lui voler son portefeuille, se mourait dans le lit voisin. Et le service qu'il en avait reçu, au prix du résultat final, dépassait de beaucoup le dommage causé. Martin ne pouvait se persuader que l'idée de détrousser un mort eût suffi à lui faire courir un tel risque.

Il fallait qu'il y eût autre chose, et ce quelque chose, Cramoysan le cherchait en vain. Flampin n'avait pas d'amitié pour Cramoysan; ils n'avaient jamais échangé deux mots, Cramoysan même soupçonnait ce soldat de peu de bienveillance à son endroit, ayant toujours su discerner la sympathie ou l'hostilité du plus loin qu'on pût l'approcher. Ce Flampin était un petit Parisien, dessalé, gouailleur, mécontent, partant sans scrupules, la bouche en coin, l'œil de travers, brave d'ailleurs mais peu aimé des autres hommes, à cause de son air fermé : toujours seul, et méchant quand il avait bu. Dans son lit, couché sur le dos, le pauvre diable, un poumon troué, parlait peu, ne répondait guère. Martin le voyait souffrir en silence, isolé, incompréhensible; et lui-même souffrait de ne pouvoir, par une parole vraie, vaincre sa résistance hostile, lui offrir un peu d'amitié. Dans cette difficulté de se faire entendre, Martin, cependant, fit effort :

— Flampin, tu sais, tu es un chic type et je te remercie. Sans toi, je ne serais pas là...

Disant ces mots, Martin qui n'avait pas la vocation de parler au peuple, Martin les trouva maladroits, ni assez justes, ni assez simples pour toucher un cœur méfiant, que la solennité indispose. Flampin ne bougea pas la tête, et ne répondit pas : il fit une grimace ironique, qui pouvait aussi bien signifier : « Et sans toi, moi non plus je ne serais pas là », que : « Mais cela ne vaut pas la peine de me remercier », ou : « Ça n'empêche que tu seras toujours un bourgeois, et moi toujours un pauvre bougre... »

Au-dessus du drap bien tiré, Martin contemplait avec une attirance chaque jour plus vive, qui mettait un intérêt singulier pour lui dans ces heures si longues de l'hôpital, le mince visage rongé, ravagé par la fièvre, et l'insolite éclat de l'œil, fixement ouvert devant lui, la bouche oblique, contractée. Quel mystère cachait ce masque dur, quelle amertume nourrissait ce révolté? Et lui, Martin, quel attrait mélangé de crainte éprouvait-il pour ce garçon au regard fuyant — auquel il devait la vie? Quel sentiment inconnu de faiblesse à la fois, de malaise, d'immense affection, de pitié aussi et de protection — sentiment d'homme mûr devant un enfant menacé, de fort devant le faible et le désarmé; d'insolvable

à l'égard de son créancier, d'amant aussi devant la femme qui se refuse et dont il voudrait forcer le secret?... Le portefeuille, Martin n'y pensait plus : tout juste seulement assez pour que ce détail trouble entretînt en lui, à l'égard de Flampin, une gêne, la conscience de quelque chose de pas net, ce que pouvait contenir d'inexplicable et d'irritant un acte véritable d'héroïsme, de devouement, doublé d'un sale chapardage qui rend l'acte noble moins pur...

Cet intérêt si actif et si ambigu de Cramoysan pour le jeune soldat trouvait un dramatique nouveau dans ce fait que de jour en jour, tandis que lui Martin reprenait des forces, voyait sa terrible blessure se fermer, les chairs bourgeonner, la vie revenir, Flampin, dans le lit à côté, diminuait, mourait lentement, peu à peu. Le major ne le cacha pas à Cramoysan, qui s'informait auprès de lui de son camarade.

— Il est fichu, — dit le médecin sans s'émouvoir, — un autre s'en serait tiré; mais ce garçon est alcoolique, il ne peut pas guérir. C'est une affaire de quelque jours.

Cramoysan n'en pouvait douter. Cette certitude néanmoins lui donna comme un coup au cœur.

Quand il put se lever, chancelant, avec cette sensation bizarre que son corps privé d'un bras n'avait pas encore trouvé son nouvel équilibre, l'entraînait tout d'un seul côté, il vint s'asseoir auprès du lit de Flampin. Le blessé dormait, ou faisait semblant, car il souleva imperceptiblement les paupières, regarda Martin, puis referma les yeux.

— Tu n'as besoin de rien? — dit Cramoysan. — Comment te sens-tu? je voudrais faire quelque chose pour toi. Veux-tu que je te lise le journal? Tu ne veux pas boire? Tu ne veux pas le pistolet?

En prononçant ces simples mots, Martin, déjà gêné de montrer à un homme perdu l'injuste spectacle d'un convalescent, s'ingéniant à se faire humble pour toucher de plus près cet humble, Martin sentait son impuissance. Il savait qu'entre ce moribond et lui, qui lui survivrait, la mort mettait déjà sa différence, comme la vie avait mis la sienne entre leurs conditions sans accord, malgré l'apparente égalité de l'uniforme, la souffrance endurée ensemble, les dangers courus côte à côte. Flampin refusait, secouait la tête. N'avait-il plus

déjà la force de parler, ou si c'était indifférence? Martin se le demandait avec tristesse. Sur le visage couleur de cire, aux pommettes avivées, le soir, une sérénité posait comme un masque fermé, tiré aux tempes : et, tandis que le jour baissait, Cramoysan, assis près du lit, pouvait imaginer déjà une veillée funèbre. Il ne s'expliquait toujours pas l'acte héroïque, généreux, de ce garçon. Il ne s'expliquait pas non plus son mutisme. « Me haïrait-il? M'en veut-il, à présent, de mourir pour moi? S'il m'avait laissé dans ces fils, il vivrait, il ne serait pas là... Ou bien, est-ce l'histoire de ce portefeuille qui le tourmente, et s'imagine-t-il que je sais qu'il me l'a volé? » Pourtant Martin n'avait fait aucune allusion à son portefeuille perdu.

— Aux lettres! — cria le vaguemestre, en apportant une bouffée d'air dans la chambrée.

Et comme chaque jour, à cette heure, tous les hommes qui étaient debout se précipitèrent vers celui qui venait d'apporter le courrier; les autres qui restaient couchés tournant la tête devers lui, pour guetter l'appel de leur nom. Martin, qui n'attendait aucune lettre, ne se dérangea point, et remarqua seulement alors que Flampin non plus n'avait pas bougé.

Il lui dit alors, pour parler :

— C'est le facteur. Il a peut-être quelque chose pour toi.

Flampin ouvrit les yeux et regarda durement Cramoysan, puis il eut un mauvais sourire.

— Je n'attends rien. Qui que tu veux qui m'écrives?

— Mais... de chez toi... tes parents...

— Mes parents? — fit Flampin avec gravité. — J'n'en ai pas.

— Tu n'as plus ta mère? — demanda Martin, à la fois triste et soulagé : il avait tiré une parole à son sauveteur.

— Non, — dit l'autre. — Ma vieille, elle est morte.

— Et ton père?

Flampin fit encore une grimace, hocha la tête.

— J'lai pas connu. Je suis naturel.

— Moi non plus, je n'ai plus mes parents, je ne les ai jamais connus, — expliqua Martin, fort ému, regrettant d'avoir involontairement remué quelque fonds triste dans Flampin, et ravivé pour lui cette amertume. Mais d'être un

peu pareil au pauvre enfant, d'avoir eu ce malheur comme lui, il se sentit soudain plus près de sa détresse.

Le silence entre eux retomba. Ce fut au tour de Flampin d'éprouver le besoin de le rompre. Mais il ne savait pas comment, et, pour conclure, il dit :

— Voilà!

Un peu plus tard, de son lit, avant qu'on étreignît les lampes, au moment du couvre-feu, Martin apostropha Flampin :

— Écoute, Flampin, il faut que tu me dises... Il y a longtemps que je voulais te demander ça... Pourquoi es-tu venu me chercher, là-bas, dans le bled? Qu'est-ce que tu t'es dit?... Je voudrais le savoir....

— On pouvait pas te laisser crever dans les barbelés, — répondit Flampin, d'une voix bourrue. — Et puis, ça va! Tu es là, maintenant. Ne cause pas tant!

Cramoysan n'en put rien tirer davantage. L'explication n'expliquait rien. Restait un bienfait sans tendresse, un acte courageux de dévouement sans amour.

***

Quand Flampin mourut, on remit à Martin le livret militaire du mort : on ne savait à qui le faire parvenir. Martin feuilleta machinalement le carnet usé, sous son enveloppe graisseuse. Il y vit une liste abondante de punitions, des motifs soulignés à l'encre rouge, plusieurs condamnations pour indicipline, ivrognerie. Il lut en dernier lieu la première page : « *Flampin, Antoine, classe* 1916. *Né à Paris, le* 12 *avril* 1896, *de mademoiselle Flampin, Antoinette, âgée de vingt-deux ans; profession : fleuriste...* »

« Tiens, se dit Martin, en rendant le livret : sa mère était fleuriste... »

Bien qu'il fût sans gaieté aucune, il sourit. Ce mot de fleuriste le faisait toujours sourire : il lui rappelait sa jeunesse.

Il se souvenait vaguement d'avoir autrefois aimé une petite fleuriste, au quartier Latin. Elle aussi s'appelait Antoinette. Mais il avait tout à fait oublié qu'elle s'appelait aussi Flampin.

***

Quand Martin revint du cimetière, où il avait conduit Flampin, il trouva dans le préau de l'hôpital un soldat de sa compagnie qui profitait d'une permission pour venir le voir. Ce garçon lui donna des nouvelles du régiment. Il y avait eu un coup dur, la moitié de l'effectif anéanti, tous les officiers étaient tués.

Au moment où le soldat prenait congé de Cramoysan, celui-ci lui dit :

— Tu sais, le pauvre Flampin, qui avait reçu une balle en me ramenant... il est mort. Je viens de l'enterrer.

— A propos! — fit l'autre en fouillant dans la poche de sa tunique, — où avais-je la tête! Et moi qui venais te voir pour te rapporter ton portefeuille... C'est moi qui l'ai trouvé dans le réseau boche, avec ta cisaille, huit jours après que tu as été blessé : nous avons pris la tranchée, c'est en arrangeant le réseau que j'ai mis par hasard le pied dessus. En regardant ce qu'il y avait dedans, j'ai vu ton nom... Je me suis dit que ça te ferait peut-être plaisir de le ravoir... T'as pas l'air content?

« Et moi, se disait Martin, et moi qui avais soupçonné ce pauvre Flampin de m'avoir fait les poches, avant de me ramener! Alors, quoi? Si ce n'est pas pour ça?... Par humanité? »

Un flot de larmes lui vint aux yeux; et les bras tendus vers une ombre, accable par le sentiment d'une irréparable injustice :

— Mon pauvre Flampin! Mon pauvre Flampin!

ÉMILE HENRIOT

(La fin dans le prochain numéro.)

LES PORTRAITS
DE M. DE CALONNE

Les difficultés d'une situation financière singulièrement obérée et confuse ont ramené au premier plan de l'actualité le nom de M. de Calonne, qui fut ministre d'État et contrôleur général des Finances, trois années durant, dans la période critique et, dit-on, fort plaisante, qui a précédé ou préparé la Révolution. Les embarras financiers sont habituellement les préludes des crises morales et les débuts des révolutions politiques. On y trouve à peu près tous les signes avant-coureurs de la chute des régimes qui paraissent le plus solidement établis. Est-ce pour cette raison, que les discours et les mémoires jadis adressés par M. de Calonne à l'Assemblée des notables sont maintenant cités à la tribune de la Chambre des députés? Quoi qu'il en soit, ses expédients de trésorerie et ses projets d'impôts sont commentés par les rapporteurs des commissions parlementaires. On parle de M. de Calonne dans les gazettes, ainsi que de son adversaire, M. Necker, sans oublier Martin-Michel-Charles Gaudin, qui, avant d'être ministre des Finances de l'Empire français et duc de Gaëte, fut premier commis dans les bureaux des Recettes générales. Ce renouveau de notoriété rajeunit la réputation de cet homme, qui aimait à se faire voir, et qui trouva le moyen de faire croire aux gens de son temps qu'il était seul capable de remettre le budget en équilibre. Que disaient de lui ceux et celles qui l'ont vu à l'œuvre? Comment a-t-il pu réussir à

leur donner, pendant trois ans, l'illusion d'une sorte d'opération magique, qui allait miraculeusement ramener aux caisses publiques la confiance et le crédit? C'est ce qu'il faut chercher en consultant les portraits que ses contemporains et ses contemporaines ont faits de lui, comme à plaisir, apparemment pour avertir et renseigner la plus lointaine postérité.

Un homme à bonnes fortunes n'aime point que l'on rappelle avec une précision trop véridique la date de sa naissance. Disons toutefois que Charles-Alexandre de Calonne, né à Douai le 20 janvier 1734, issu d'une bonne famille d'Artois, fils d'un magistrat du parlement de Flandre, parent d'un avocat au parlement de Paris, approchait de la cinquantaine sonnée, au moment où l'irrésistible vœu des plus jolies femmes de la Cour et de la ville obtint de la bonhomie du roi Louis XVI sa nomination au Contrôle général des finances, dans l'unanimité d'un applaudissement universel. Au temps de ses débuts, déjà lointains, sur la scène parisienne, maître des requêtes avec Senac de Meilhan, Guéau de Reverseaux, Guyot de Chenizot, Valdec de Lessart et d'autres jeunes gens à la mode, appliqué, comme la plupart des débutants, à « cultiver la société des personnes qui pouvaient lui procurer de l'avancement », il avait travaillé dans le bureau de M. Bourgeois de Boynes, honnête magistrat, qui fut nommé conseiller d'État en 1761, après avoir été procureur à la Chambre royale, intendant de Franche-Comté, et premier président du parlement de Besançon. Voici comment M. de Boynes, qui tenait régulièrement le journal de sa vie, afin d'y consigner par écrit ses impressions quotidiennes, a esquissé, dans une note du dimanche 1er décembre 1765, le portrait de son jeune et ambitieux collègue :

Quoi que l'on dise sur M. de Calonne, je suspends encore sur lui mon jugement. Mais quant à présent, il me paraît avoir plus de brillant que de solidité, plus de facilité que de capacité. Je crains qu'il ne doive sa réputation à l'aisance avec laquelle il s'exprime, et à un certain air avantageux, qui réussit surtout auprès des femmes.

Tel on a vu M. de Calonne à l'âge de trente et nn ans, tel sans doute on le retrouvait encore, à quarante-neuf ans passés. Il avait gardé, jusque dans sa maturité, satisfaite par l'heureux

succès de l'ambition de toute sa vie, cet air de jeunesse et ces manières volontiers fringantes que l'on remarque toujours, en dépit des années, chez les hommes qui ne renoncent jamais à l'art de plaire aux femmes. Cet art avait atteint, dans la société de son temps, un rare degré de perfection. De cet art, en un siècle où les hommes en place et les femmes de qualité semblaient avoir trouvé, à force d'esprit, le moyen de ne point vieillir, M. de Calonne avait fait l'objet constant de ses études préférées. Intendant de Metz et des Trois Évêchés, ensuite de Flandre et d'Artois, mais toujours fidèle à son domicile parisien qu'il avait orné de livres rares et de tableaux précieux, M. de Calonne n'avait jamais perdu de vue les duchesses, les marquises, les comtesses du faubourg Saint-Germain, ni les présidentes et les bourgeoises du Marais. Paris, qui s'amusa toujours des jeux de l'amour et de la finance, Versailles, qui n'ignorait rien des intrigues de la Cour, auraient pu citer les noms des personnes distinguées dont les sollicitations en faveur de M. de Calonne avaient triomphé de toutes les concurrences, et renversé tous les obstacles. Les voix féminines ont toujours beaucoup de force en pareille occasion. M. Necker, économe et volontiers austère, n'avait pour lui qu'une femme, — la sienne. Ce n'était pas assez. M. de Calonne, dépensier, toujours aimable, aurait voulu être apparemment le financier de toutes les dames. C'était trop, ainsi qu'on le verra par la suite. Ayant choisi ce rôle attrayant et dangereux, s'étant habitué, comme tous ceux qui ont fait du soin de plaire le principal souci de leur existence, à se regarder souvent dans la glace, il aimait que l'on fît son portrait.

Dans la collection des portraits de M. de Calonne, voici celui qui fut dessiné par la plume quasi officielle de Jean-François Marmontel, homme de lettres fort estimé en son temps, et qui portait le titre pompeux d' « historiographe de France ». En cette qualité, il a vu M. de Calonne parmi les gens de cour :

Dans cette foule, un homme d'esprit et de talent se distinguait. C'était M. de Calonne. Il avait pris, pour réussir, une manière d'autant plus singulière qu'elle était simple. Loin de dissimuler son ambition, il l'avait annoncée; et, au lieu de l'austérité dont s'étaient armés quelques-uns de ses prédécesseurs, il s'était paré d'agrément, d'aménité, surtout de complaisance pour les femmes. Il était connu d'elles

pour le plus obligeant des hommes; et dans les confidences qu'il faisait de ses vues à celles qui étaient en crédit, il n'était point d'espérances dont il ne fût prodigue pour se concilier leurs voix; aussi ne cessaient-elles de vanter ses lumières, son habileté, son génie. Il n'était guère moins attrayant pour les hommes, par une politesse aisée et naturelle, qui marquait les distinctions sans en rendre aucune offensante, et par un air de bienveillance qui semblait être favorable à toutes les ambitions. A chaque mutation nouvelle, c'était lui qu'appelaient toutes les voix des gens du monde. Enfin il est nommé, et en arrivant à Fontainebleau où était la Cour (3 novembre 1783), on eût dit qu'il tenait en main la corne d'abondance...

Il y avait à la Cour, en ce fugitif instant d'espérance et d'illusion, un jeune homme qui faisait ses débuts dans un monde brillant où son nom très ancien, honorablement porté en Europe et au Nouveau-Monde par une lignée de braves gens et de gens braves, a laissé une trace que le destin a prolongée au delà du temps où il a vécu. Gaston-Pierre-Marc, duc de Lévis, né à Paris, rue des Champs-Élysées, le 7 mars 1764, était le fils d'un officier général qui fut un des plus vaillants compagnons d'armes de l'intrépide marquis de Montcalm, au Canada, et qui reçut, en récompense de ses services, dès son retour, la dignité de maréchal de France. Les événements politiques ont fait du duc de Lévis, au cours d'une vie agitée et diverse, un député du bailliage de Senlis aux États Généraux, et un pair de France sous la Restauration. Auteur d'un traité des *Emprunts*, sans doute inspiré par les difficultés financières dont il avait entendu si souvent parler dans sa jeunesse, il a laissé des *Considérations morales sur les finances* et un recueil de *Souvenirs et portraits* où il retrace l'image des hommes importants et des femmes célèbres dont les rencontres de la vie lui ont tour à tour offert le voisinage ou l'entretien. Peintre véridique et charmant de la marquise du Deffand, de la maréchale de Luxembourg, de la comtesse de Boufflers, de madame d'Angivilliers, de monsieur et madame Necker, du cardinal de Loménie, du roi Gustave de Suède et du comte de Mirabeau, le duc de Lévis ne pouvait oublier M. de Calonne, dont il a essayé de saisir la ressemblance en quelques traits délicats et nuancés :

M. de Calonne, intendant de Flandre et d'Artois, avant d'être contrôleur général des Finances, est un de ces personnages historiques

dont la mémoire est liée aux grands événements qui ont amené la Révolution. Je l'ai connu aux différentes époques de sa vie, ministre tout-puissant, et proscrit. Je l'ai toujours vu spirituel, léger, brillant, rempli de grâces et de goût, aimable dans toute la force du terme, parce qu'il ne l'était jamais aux dépens de personne, sans fiel, sans malignité, parlant avec impartialité de ses innombrables ennemis. Sa figure était agréable, sa taille bien prise; sa politesse était noble et aisée; il n'avait ni hauteur ni importance; et c'est le seul homme de robe que j'aie vu sans cette espèce de gravité empesée qui ne choque point chez les magistrats en fonctions, mais qui déplaît dans la société, dont le naturel fait tout le charme. Il avait de l'élégance dans les manières, de la galanterie, et personne ne s'entendait mieux que lui à la décoration d'un appartement et à l'ordonnance d'une fête...

Ce ne sont point là des qualités que l'on a coutume de chercher parmi les dons naturels d'un ministre des Finances. Le duc de Lévis s'en aperçoit en faisant le portrait d'un homme qu'il juge, malgré tout, avec sympathie, mais dont il ne veut dissimuler aucune faiblesse :

Je m'aperçois, en relisant ce que je viens d'écrire, que j'ai tracé le portrait d'un homme du monde fort aimable, et que c'est déjà la critique d'un homme d'État, car il n'est pas dans notre nature bornée de réunir à tant d'agréments l'attention et la patience que demandent les affaires publiques...

Afin de ne froisser personne et surtout de ne pas mécontenter son modèle, l'aimable et ingénieux portraitiste ajoute philosophiquement cette remarque, jetée en passant, comme dans une fin de conversation :

Peut-être ne trouvera-t-on, dans l'histoire, que César qui fasse exception à cette règle tirée de l'imperfection humaine...

On trouve moins d'aménité mondaine et plus de sévérité professionnelle dans le portrait qu'a fait de M. de Calonne M. de Montyon, homme de bien et de finance, qu'une grande séance académique rappelle, chaque année, au souvenir reconnaissant de la postérité. Intendant d'Auvergne, de Provence, d'Aunis et de Saintonge, conseiller d'État, membre du Conseil royal de commerce et de la Société royale d'agriculture, M. de Montyon a écrit tout un livre, aujourd'hui fort rare, et qui est intitulé : *Particularités et Observations sur les ministres des Finances.* On y trouve un portrait de M. de Calonne, — portrait solidement peint à l'huile, au physique,

au moral, et que l'on pourra comparer au fin pastel du duc de Lévis :

Qu'on se représente un homme grand, assez bien fait, l'air leste, le visage n'étant pas sans agrément, une figure mobile et, de moment en moment, changeant d'expression; un regard fin et perçant, mais marquant et inspirant de la méfiance; un rire moins gai que malin et caustique : voilà l'extérieur de M. de Calonne.

La vivacité d'un jeune colonel, l'étourderie d'un écolier, l'élégance d'un homme à bonnes fortunes, une coquetterie ridicule dans tout autre qu'une jolie femme, l'importance d'un homme en place, le pédantisme de la magistrature, quelques gaucheries d'un provincial : voilà les manières de M. de Calonne.

Les bons mots d'un homme d'esprit, la finesse et la politesse d'un courtisan, l'astuce d'un intrigant, de la facilité, de la grâce dans l'élocution, quelquefois de la force; des phrases plus brillantes que solides, et peu de suite dans la conversation : voilà le ton de M. de Calonne.

Une grande rapidité de conception, une grande finesse dans la distinction des nuances, mais inaptitude à la méditation; la force de s'élever à de grandes idées, sans toutefois les combiner et en apprécier les résultats : voilà le genre et la mesure du talent de M. de Calonne.

Une âme sensible sans être tendre, plus susceptible d'émotion que de passion; l'ambition des grandes places pour être en spectacle; le projet de grandes entreprises, non dans la vue de servir la patrie et l'humanité, mais d'acquérir de la célébrité; une avidité pour l'argent qui n'admettait point une très grande rigidité dans le choix des moyens d'acquérir, mais qui communément n'avait d'autre objet que l'obtention des jouissances du moment; de la prodigalité sans générosité, la réunion de tous les goûts, l'amour des femmes, de la bonne chère, du jeu, des spectacles, des fêtes, de tout genre de plaisirs; des affections vives et d'une forte explosion, mais peu durables; de l'engouement dans les désirs, de l'emportement dans la colère; peu de constance dans l'amitié, moins encore dans la haine; des germes de vertus et de vices : voilà les sentiments de M. de Calonne.

Cette description physique et morale, dont les diverses parties sont disposées comme des couplets, et dont les termes balancés révèlent, avec un peu de mauvaise humeur, un considérable souci d'équité psychologique et d'impartialité politique, s'achève par des remarques d'ordre financier et, comme on dit aujourd'hui, technique, où l'on voit que M. de Montyon, ayant, au cours de sa longue carrière administrative, connu beaucoup de gens et manié beaucoup d'affaires, investi d'ailleurs du titre de chancelier, garde des sceaux et

chef du conseil de monseigneur le comte d'Artois, frère du Roi, aurait été tout disposé (et nul ne peut songer à lui en faire un reproche) à mettre le fruit de ses observations et les résultats de son expérience au service de l'État. Il traite M. de Calonne, son collègue de l'intendance et du Conseil d'État, un peu comme ferait un concurrent trop peu favorisé :

A ces traits, qu'on ajoute sa méthode de traiter les affaires : assez de sagacité dans l'invention des moyens; dextérité et même ruse dans l'emploi de ces moyens, mais précipitation dans la détermination; négligence et inexactitude dans l'exécution; présomption habituelle du succès; une facilité de concessions que n'avouaient pas toujours la prudence ni même l'équité; une insinuation assez adroite mais souvent un excès de confiance qui ne paraissait, à tout homme sage, qu'un artifice ou une imprudence; un ton si avantageux, des promesses si exagérées, qu'elles le décréditaient, même dans ses assertions fondées, et le rendaient ridicule. Cette réunion, ce mélange de qualités opposées et de procédés incohérents complète l'exposition du mérite, des torts, des défauts, des talents de M. de Calonne.

On retrouve quelques-uns de ces traits, mais moins appuyés, dans une esquisse, crayonnée par un autre témoin, qui passe, aux yeux de la postérité, pour n'avoir point manqué d'habileté dans l'art de démasquer les visages, de définir les caractères, de juger les hommes avec une ironique indulgence, d'utiliser les événements avec un sang-froid imperturbable et d'attendre son heure, en acceptant l'inévitable, en évitant, autant que possible, l'irréparable. On connaît le mot de Talleyrand sur l'époque où il fit ses débuts à Paris, et qui précéda immédiatetement la Révolution. Ceux, disait-il, qui n'ont pas vécu à ce moment unique de notre histoire, ne peuvent savoir ce que c'est que « la douceur de vivre ». De cette « douceur de vivre », M. de Calonne a, plus que personne, goûté le charme et répandu la délicieuse contagion, dans les sociétés qu'il fréquentait et où sa conversation était particulièrement appréciée. A l'hôtel de Luynes, rue Saint-Dominique, au château de Versailles, chez la duchesse de Polignac, à l'hôtel de Laval, rue Notre-Dame-des-Champs, ailleurs encore, à l'ambassade de Suède, rue du Bac, chez la baronne de Staël, chez madame Vigée-Le Brun, rue de Cléry, M. de Calonne a rencontré Talleyrand, qui portait alors le petit collet, avec le titre d'agent

général du clergé, et n'était connu que sous le nom de l'abbé de Périgord.

Cadet d'une famille qui possédait « peu de fortune », mais qui avait une « position de cour » capable de « mener à tout » si elle était « bien conduite », petit-fils d'une dame du palais de la reine, fils d'un ancien menin du dauphin, neveu de l'archevêque de Reims, ce jeune abbé, en qualité d'agent général du clergé, exerçait une importante fonction de finance, puisque ce titre, décerné pour cinq ans, lui donnait mission d'être auprès du gouvernement le représentant des intérêts du clergé en ce qui avait trait à la recette et à l'emploi des deniers de l'Église[1]. M. de Calonne et Talleyrand n'eurent pas besoin d'un long entretien pour se comprendre à merveille. Tous deux se rapprochaient par le même goût du jeu, avec une sorte de confiance mystérieuse dans les effets du hasard. Homme de spéculation et de bourse, le contrôleur général remarqua les dispositions exceptionnelles de l'abbé de Périgord, sa vive intelligence des affaires, ses « idées de fortune » et l'heureuse absence de principes qui faisait bien augurer d'une carrière déjà orientée vers une politique de réalisation.

Le sort voulut que Talleyrand trouvât, juste à point, l'occasion de favoriser les ambitions de M. de Calonne, en des circonstances qu'il a pris soin de rappeler lui-même dans ses *Mémoires*. M. d'Ormesson, contrôleur général dont M. de Calonne désirait obtenir la place, s'était fait faire, par la Caisse d'escompte, une avance de six millions. Le public eut vent de cette opération fâcheuse. Les porteurs de billets s'inquiétèrent et vinrent assiéger en foule les guichets de la rue Vivienne, exigeant un remboursement immédiat. Mais M. d'Ormesson autorisa la Caisse à suspendre durant trois mois le paiement en numéraire des billets de plus de trois cents livres, et donna cours forcé aux billets, qui perdirent ainsi de leur valeur. La panique augmenta. Le paiement des arrérages faillit être suspendu. On fit, sur ce sujet, des chansons et des brocards. Une modiste inventa des chapeaux de gaze noire, dits « à la Caisse d'escompte », c'est-à-dire sans fonds. En qualité d'agent général du clergé, le jeune abbé disposait d'un grand nombre

1. *Mémoires* du prince de Talleyrand, publiés avec une préface et des notes, par le duc de Broglie, Paris, Calmann-Lévy, 1891.

de billets de la Caisse d'escompte. Il se fit donc admettre aux premières assemblées des actionnaires, et fut choisi par la commission de surveillance pour présenter un rapport à l'assemblée générale. Il en profita pour exposer, dans un discours préliminaire, toute une théorie du crédit public, et parla des moyens d'obtenir et de conserver ce crédit par la confiance. C'étaient là des questions à la mode. Les plus jolies femmes de Paris, au bal paré, entre deux contredanses, questionnaient leurs cavaliers sur la balance du commerce, sur le cours des changes, sur l'assiette et le recouvrement des impôts. L'applaudissement unanime des actionnaires de la Caisse d'escompte fut un des premiers succès mondains de l'abbé de Périgord, qui bientôt devait être, sous le nom de Talleyrand, une des grandes vedettes de la scène parisienne. Ce fut aussi un des premiers succès financiers de M. de Calonne. Car, sous l'influence du persuasif abbé, les principaux banquiers de Paris avancèrent à la Caisse d'escompte les sommes nécessaires à ses remboursements. M. de Calonne supprima le cours forcé. Le crédit se rétablit comme par enchantement. Et ce fut comme une acclamation de bienvenue dans tout Paris. Chez la duchesse de Luynes, chez la comtesse de Flahaut, chez la vicomtesse de Laval, chez madame Vigée-Le Brun, chez madame Micault d'Harvelay, femme très remuante du richissime banquier de la Cour, dans tous les salons où se rencontraient l'abbé de Périgord et M. de Calonne, on salua, par des félicitations de joyeux avènement, le génie du nouveau contrôleur général.

Talleyrand toutefois était trop fin pour ne point discerner, sous le vernis d'un brillant ministre, les signes annonciateurs d'une fragile fortune. C'est à lui qu'il pense, dans ses *Mémoires*, lorsqu'il parle des inconvénients d'une excessive facilité. D'ailleurs, se remémorant, dans sa longue vieillesse, les choses et les gens qu'il avait pu observer à l'époque de ses débuts et dans ses années d'apprentissage, il nous a laissé de M. de Calonne le portrait que voici :

M. de Calonne avait l'esprit facile et brillant, l'intelligence fine et prompte. Il parlait et écrivait bien; il était toujours clair et plein de grâce, il avait le talent d'embellir ce qu'il savait et d'écarter ce qu'il ne savait pas. M. le comte d'Artois, M. de Vaudreuil, le baron de

Talleyrand, le duc de Coigny aimaient en lui des formes qu'il leur avait empruntées et l'esprit qu'il leur prêtait. M. de Calonne était susceptible d'attachement et de fidélité pour ses amis; mais son esprit les choisissait plutôt que son cœur. Dupe de sa vanité, il croyait de bonne foi aimer les hommes que sa vanité avait recherchés. Il était laid, grand, leste et bien fait; il avait une physionomie spirituelle et un son de voix agréable. Pour arriver au ministère, il avait compromis ou, au moins, négligé sa réputation. Ses entours ne valaient rien. Le public lui savait de l'esprit, mais ne lui croyait point de moralité. Lorsqu'il parut au Contrôle général, on crut y voir arriver l'intendant adroit d'un dissipateur ruiné. La grande facilité plaît mais n'inspire point de confiance. On croit qu'elle est trop dédaigneuse de l'application et des conseils. La plus grande partie des hommes aime dans les ministres le travail et la prudence. M. de Calonne n'était pas rassurant à cet égard : comme tous les esprits faciles, il avait de l'étourderie et de la présomption.

Tel M. de Calonne nous apparaît dans ces lignes, tracées par une plume fine, qui a quelquefois l'acuité d'un burin, tel il se révèle, malgré l'apprêt d'une pose étudiée, d'un geste officiel, d'un costume de cérémonie et d'un air quelque peu avantageux, dans le portrait que fit de lui madame Vigée-Le Brun, et qui fut exposé au Salon de 1785. Ce n'est pas tout à fait un portrait en pied. Le ministre est peint jusqu'à mi-jambe, ce qui fit dire à mademoiselle Sophie Arnould, de l'Opéra, célèbre cantatrice dont tous les mots faisaient fortune :

— Madame Le Brun lui a coupé les jambes, afin qu'il reste en place.

Assis dans un fauteuil à haut dossier en tapisserie, en bois sculpté et doré, devant un guéridon en marqueterie de bois à fleurs et feuillages, M. de Calonne semble recevoir un visiteur ou plutôt une visiteuse, si l'on en juge par la grâce avenante de son accueil. Le sourire aux lèvres, le visage tourné vers la personne à laquelle il adresse un compliment de bienvenue, le contrôleur général semble fort heureux de vivre et très désireux de plaire, sous la perruque un peu ample qui rappelle à ses contemporains, malgré le changement des modes, son ancien état de magistrat du parlement de Flandre. Si l'artiste n'a pas flatté outre mesure, un modèle évidemment coquet, il faut reconnaître que M. de Calonne a un front haut, large et découvert, des sourcils bien arqués, de grands yeux, un regard expressif, un air d'affabilité tout à fait agréable, qui

devait rassurer d'abord les solliciteurs et particulièrement les solliciteuses. On dirait qu'il va au devant du désir de son interlocuteur ou plutôt de son interlocutrice. Il écoute, il est prêt à répondre, et l'on sent que, si la requête, pour être plus irrésistible, a recours aux accents mélodieux d'une voix féminine, le contrôleur général n'aura pas la cruauté de répondre par un refus. Tout, dans sa personne, est arrangé à souhait pour obtenir des succès dans l'art de plaire. Sa mise est soignée comme celle d'un jeune premier d'une comédie de Marivaux. La mousseline et la dentelle de sa cravate, de son jabot, de ses manchettes font ressortir, par leur blancheur, les reflets soyeux d'un bel habit qui fait valoir sa taille svelte et bien prise. Il n'a rien négligé de ce qui peut, dans sa figure extérieure, inspirer de la considération et de la sympathie à ceux, à celles qui viennent le voir dans son cabinet ministériel, afin de recourir à son inépuisable obligeance. Comblé de faveurs par la munificence royale et par l'engouement subit d'une opinion mondaine qui est aussi excessive en ses enthousiasmes qu'exagérée dans ses dénigrements, promu naguère à la dignité de grand trésorier, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, il a voulu que le pinceau de l'artiste fît scintiller sur son habit la croix d'or à huit pointes, pommelée d'or, émaillée de blanc sur les huit pointes, et anglée de fleurs de lys, au milieu de laquelle est figurée une colombe, les ailes déployées... Il porte en écharpe le large cordon bleu qui, dans les cérémonies, lui assigne un rang dans l'entourage du Roi, non loin des princes du sang, près des ducs et pairs du royaume et des maréchaux de France. Le contrôleur général des Finances ne pouvait mieux soutenir sa réputation d'homme à la mode qu'en faisant faire ainsi son portrait par l'artiste à qui la mode confiait alors la figure de tous les hommes en vue et de toutes les femmes en vedette.

Parisienne, fille d'un peintre de l'académie de Saint-Luc, née dans un vieux logis de la rue Coq-Héron, encouragée dès l'aurore de sa jeune renommée par des maîtres tels que Doyen et Joseph Vernet, témoins émerveillés de sa charmante précocité, Louise-Élisabeth Vigée-Le Brun avait déjà exposé au Salon du Louvre les portraits du marquis de Choiseul, du comte de Vaudreuil, de M. Beaujon, receveur général des

Finances, du fermier général Saint-James, de l'acteur Lekain, de M. Le Pelletier de Morfontaine, prévôt des marchands, de la marquise de Guiche, de la duchesse de Polignac, de madame Élisabeth. La reine Marie-Antoinette, jeune et printanière, a voulu que madame Vigée-Le Brun fît son portrait, en chapeau de paille légère et robe de percale blanche, rehaussée de simple batiste et de mousseline fraîche, au milieu d'une cour de fidèles bergers et d'aimables bergères, une rose à la main, près d'une corbeille de fleurs.

Le portrait de M. de Calonne eut beaucoup de succès. L'opinion publique se manifesta, comme c'était la coutume à cette époque plaisante, par un bon mot qui peignait le caractère excessivement obligeant du contrôleur général. « Oui, c'est bien lui! dit quelqu'un. La ressemblance est parfaite. On le reconnaît parfaitement : il accorde. »

Accorder! Tel est, en effet, le geste habituel de M. de Calonne, installé par l'influence des plus aimables femmes de la Cour et de la ville dans ce spacieux hôtel du Contrôle général où Turgot et Necker ont essayé d'instaurer le régime des économies. Au rebours de ses éminents prédécesseurs, M. de Calonne veut être systématiquement dépensier. Il prétend que l'erreur des théoriciens de la science financière provient de ce que trop souvent la vue des chiffres leur dérobe la vue des hommes et des femmes. Quant à lui, praticien épris de succès mondains, toujours en quête d'une popularité qu'il croit nécessaire à la réussite de ses opérations hardies, si les hommes et surtout les femmes l'empêchent de voir les chiffres, il s'en applaudit et s'en félicite. Son système consiste à éviter, coûte que coûte, la réputation d'avarice ou de pauvreté à laquelle on s'expose lorsqu'on est trop économe dans un pays généreux qui n'aime pas les pingres. Magnifique en ses libéralités, prodigue de ses offres et de ses dons, toujours en scène, le sourire aux lèvres, la main ouverte et le cœur sur la main, dépensier, si l'on peut dire, par principe et avec délices, personnellement endetté de deux cent mille livres, dépensées dans les embellissements de son hôtel particulier de la rue du Bac et dans la formation d'une collection de coquillages, de minéraux et de madrépores, d'un cabinet d'histoire naturelle, d'un musée de peinture,

et d'une des plus riches bibliothèques de Paris, M. de Calonne veut, par ses dépenses mêmes, inspirer la confiance et obtenir le crédit dont il a besoin pour mettre en équilibre son budget personnel et le budget de l'État, en conciliant, autant que possible, l'intérêt de la fortune publique avec celui des fortunes particulières.

Une de ses voisines de la rue du Bac, la célèbre fille de M. Necker, devenue baronne de Staël et ambassadrice de Suède, a dit de lui, dans ses *Considérations sur la Révolution française*, qu' « on lui crut des talents supérieurs parce qu'il traitait légèrement les choses les plus sérieuses. » Madame Campan, née Genet, fille d'un premier commis, femme d'un secrétaire du cabinet de la Reine, rapporte, dans ses *Mémoires*, que le nouveau contrôleur général inspirait quelque méfiance à Marie-Antoinette, mais qu'il avait pour lui la faveur à peu près unanime des gens d'affaires et des personnes de qualité. D'ailleurs, un ministre des Finances a toujours le moyen de dissiper les préventions, de fléchir les antipathies et de se concilier les plus hautes bienveillances. Ne détient-il pas, avec la feuille des bénéfices, les clefs de la caisse et, selon le mot de Marmontel, la « corne d'abondance »? A peine M. de Calonne était-il en place, que le mari de madame Campan fut nommé administrateur général de la Loterie royale : excellent moyen d'obtenir jusque dans le cabinet de la Reine au moins deux voix favorables, capables de désarmer par un mot dit à propos la plus dangereuse de toutes les méfiances. A ce geste d'habile courtisan, M. de Calonne ajouta, s'il faut en croire les rumeurs de la Cour et de la ville, une parole qui peint à souhait ce qu'il y avait d'instinctif dans ses poses les plus étudiées et de naïf, presque d'ingénu, dans les plus spirituelles manifestations de sa présomptueuse vanité. Un jour que la Reine lui adressait une de ces demandes qui, venant d'une personne royale, peuvent paraître des ordres, il fit à Sa Majesté cette réponse :

— Madame, si la chose est possible, elle est faite. Si elle est impossible, elle se fera.

Sénac de Meilhan, qui fut maître des requêtes au Conseil d'État, en même temps que M. de Calonne, avant d'être successivement intendant d'Aunis, de Provence et du Hainaut, sans jamais cesser d'être un homme d'esprit à la mode de

Paris, rapporte, dans ses *Portraits et Caractères de personnages distingués*, que la reine Marie-Antoinette était alors en quête d'amitié, de liberté, de confiance, et que « les besoins de son cœur lui firent rechercher l'amitié d'une femme dont la figure agréable semblait respirer l'ingénuité et la candeur[1] ». M. de Calonne connaissait trop bien la Cour pour ne pas trouver son compte au crédit de la duchesse de Polignac, née Yolande-Gabrielle de Polastron, nommée gouvernante des Enfants de France, après la faillite du prince de Rohan-Guéménée et la démission de la princesse, sa femme, titulaire de cette charge. Or, les instances de la duchesse de Polignac, secondée par l'intervention du baron de Breteuil, ministre de la Maison du Roi, et par l'appui, plus discret, du comte de Vergennes, ministre des Affaires étrangères, s'étaient jointes aux démarches du comte de Vaudreuil, du duc de Coigny, de la vicomtesse de Laval, de la comtesse de Chabannes, de la duchesse de Luynes, de la princesse de Robecq, ainsi qu'aux intrigues sentimentales et financières de madame Micault d'Harvelay, femme du banquier de la Cour, afin d'obtenir que la succession de M. d'Ormesson au Contrôle général des finances fût donnée à M. de Calonne. Celui-ci avait apparemment toutes les coquetteries et se piquait volontiers d'une vertu de reconnaissance qui n'est peut-être pas spécialement fréquente chez les hommes exposés par leur état aux fluctuations de la politique. Il ne fut pas un ingrat, si l'on en juge d'après les grâces qui, depuis son avènement au ministère le plus fertile en bénéfices passionnément sollicités, âprement disputés, se sont répandues et multipliées dans le cercle de ses relations d'affaires, de ses patronages officiels et de ses marrainages mondains.

Porté au pouvoir par les sympathies des « belles dames », il sut s'acquitter, à sa manière, de ce qui était dû à des bienfaits de cette qualité. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir que, par les soins du contrôleur général des Finances, le duc de Polignac est nommé directeur général des postes aux che-

1. *Portraits et Caractères de personnages distingués de la fin du XVIIIe siècle*, suivis de pièces sur l'histoire et la politique, par M. Sénac de Meilhan, précédés d'une notice sur sa personne et ses ouvrages, par M. de Lévis, 1 vol., Paris, Dentu, 1813, p. 77.

vaux, relais et messageries de France, et que la survivance de cette charge est assurée au marquis de Polignac, déjà gouverneur du château royal de Chambord, tandis qu'un autre Polignac, abbé de Saint-Epvre, occupe à Meaux le siège épiscopal qui fut illustré par Bossuet.

La famille de la vicomtesse de Laval n'est pas moins bien traitée. Louis-Joseph de Montmorency-Laval, abbé de Saint-Arnould, évêque de Metz, est grand aumônier de la cour de France. Le duc de Laval est gouverneur et lieutenant-général de La Rochelle et du pays d'Aunis. Madame de Montmorency-Laval est abbesse de Montmartre. L'abbaye des bénédictines de Montmartre rapporte, bon an mal an, 18 000 livres. Glosant, chez la duchesse de Chaulnes, sur tous ces avancements temporels ou spirituels, Senac de Meilhan aimait à dire qu'au temps de la fameuse princesse palatine dont Bossuet et le cardinal de Retz ont fait l'éloge dans les termes les plus avantageux, « la duchesse de Chevreuse voyait à tel point l'amour et la galanterie, dans toutes les affaires, comme le premier ressort, qu'elle disait un jour, en regardant passer le général des Capucins : « Je parie que, s'il nous racontait sa vie, on trouverait que l'amour et les femmes, de près ou de loin, ont contribué à son élévation[1]. »

Le renouvellement du bail des fermes générales, — opération qui d'ailleurs eut l'avantage d'amener les compagnies fermières à consentir une augmentation de 14 millions au profit de l'État, — oblige les fermiers généraux, MM. Augeard, d'Arlincourt, Delahante, Parseval, Verdun, Puissant, Périer, Papillon de Sannois, Paulze père et fils, Lavoisier, et leurs collègues, à soumettre à l'approbation du ministre des Finances la nomination aux emplois des bureaux de Paris, aux directions et contrôles généraux, aux recettes générales des fermes, aux inspections des manufactures nationales, aux contrôles du tabac, aux recettes des grandes et petites gabelles, aux entrepôts de tabac, aux recettes principales des traites, aux recettes des entrées de Paris. Un nouvel édit a créé des receveurs particuliers de la ville de Paris. On voyait partout s'accroître le chiffre des fonctionnaires en proportion de l'accroissement de la clientèle à pourvoir. C'était l'époque

1. *Ibid.*, p. [xx].

où M. Malouet, intendant de la marine à Toulon, écrivait : « J'ai quatre-vingts commis sous mes ordres... Ils expédient annuellement pour le ministre plus de vingt rames de papier... Mes ports de lettres coûtent au roi, indépendamment des paquets contresignés, de 12 à 15 000 livres... Les frais d'imprimerie pour les états, bordereaux, etc., s'élèvent annuellement à 16 000 livres. Cependant, dans cette surabondance de moyens, il me manque ceux de rendre des comptes et de m'en faire rendre, d'assurer les approvisionnements, de régler les dépenses, de résister aux consommations, de m'occuper efficacement de ce qui est nécessaire et de proscrire ce qui est inutile et nuisible... » Mais ne sait-on pas que la multiplication des places devient toujours un moyen de gouvernement pour les hommes politiques désireux d'étendre leur influence en proportion du nombre des demandes à recevoir et des faveurs à distribuer? En d'autres temps, M. de Calonne eût fait un candidat remarquablement doué du sens électoral. Que de fonctionnaires à nommer! Que de directeurs, de contrôleurs, d'inspecteurs, d'administrateurs, de régisseurs, d'entreposeurs, sans compter les vérificateurs, les conservateurs, les liquidateurs, et tout l'innombrable personnel d'une bureaucratie financière qui veille, autour des caisses publiques, sur le mouvement des fonds et décide souverainement de l'emploi des deniers de l'État! De quelle puissance dispose un ministre, à qui la dépendance de tout ce personnel et l'accès de toutes ces caisses donnent la faculté d'allécher ou de satisfaire, à son gré, les plus ardentes convoitises, d'exciter ou d'apaiser tour à tour les plus entreprenantes ambitions, de nouer et de dénouer les plus savantes intrigues, d'être aimable avec tout le monde et de surexciter tous les zèles en payant tous les dévouements! M. de Calonne, ébloui par des perspectives où il croit voir l'ascension de sa brillante étoile, ne songe pas assez au triste sort d'un de ses plus célèbres prédédesseurs, Nicolas Fouquet, magnifique châtelain de Vaux-le-Vicomte, qui disait, lui aussi : *Quo non ascendam*? et qui, du faîte des honneurs, fut précipité, par les caprices de la fortune au cours changeant, dans la plus effroyable disgrâce. Un contrôleur général des Finances est perdu, s'il oublie que, dans sa position privilégiée et dange-

reuse, on peut faire à peu près autant d'ingrats que d'obligés, et que, pour une satisfaction accordée à une personne de qui, par ce moyen, on croit fixer pour toujours l'amitié reconnaissante, on soulève le mécontentement d'une légion d'ennemis, d'autant plus redoutables qu'ils sont inconnus et travailleront dans l'ombre. Mais, pour l'instant, M. de Calonne est heureux de pouvoir s'abandonner tout entier à son incorrigible désir de plaire aux jolies femmes qui viennent sans cesse, en carrosse, en cabriolet, en chaise à porteurs, assiéger la porte du Contrôle général. Pour elles, cette porte, gardée par un suisse galonné sur toutes les coutures, s'ouvre toujours à deux battants. Pour elles, l'huissier préposé au cabinet du ministre n'a que des sourires engageants. Elles n'attendent jamais bien longtemps dans l'antichambre. Elles en sortent toujours avec un radieux sourire et des yeux étincelants de joie, ayant, une fois de plus, entendu tomber des lèvres ministérielles le mot qu'elles vont rapporter à leurs protégés : « Accordé! »

Les premiers commis du ministère, les employés de bureau, les vieux et fidèles serviteurs qui tiennent encore aux traditions de M. Colbert ou les débutants qui ont admiré naguère la gravité un peu mélancolique de M. Turgot, l'ordre et la méthode des travaux de M. Necker, voient, avec une inquiétude croissante, tout ce manège, dont ils sont les témoins stupéfaits. L'un d'eux, un jeune surnuméraire au département des impositions, que depuis on a appelées contributions directes, Albin-Joseph-Ulpien Hennet, natif de Maubeuge, alors âgé de vingt-cinq ans, et qui devait, plus tard, atteindre de grade en grade, par son mérite professionnel, le poste important de commissaire royal du cadastre, a laissé parler son brave cœur en des pages où l'on sent, à chaque ligne, combien il éprouve de peine à parler ainsi d'un ministre pour lequel sa sympathie est aussi vive que sincère. Mais de qui attendrait-on la vérité, en pareille matière, sinon d'un comptable, habitué par métier, à s'incliner devant l'éloquence décisive des chiffres? Laissons parler M. Hennet :

Je voudrais pouvoir dissimuler des torts expiés par l'attachement que M. de Calonne, après sa sortie du ministère et dans les premières années de la Révolution, a montré à la cause royale; mais le but de

cet ouvrage[1] est d'offrir quelques leçons utiles à la méditation des personnes appelées à s'occuper des finances; je dois dès lors faire taire l'affection et laisser parler la vérité.

Si l'esprit, les grâces, l'amabilité, les charmes de la conversation, l'usage le plus délié du monde et de la Cour, l'accueil le plus prévenant, une répartie fine, ingénieuse et toujours obligeante, l'art de flatter sans jamais donner des louanges, toute la délicatesse de la galanterie française et une facilité de travail vraiment extraordinaire; si tout ce vernis des qualités les plus brillantes constituait un grand ministre, M. de Calonne obtiendrait sans doute la palme sur tous ses devanciers, sur tous ses successeurs.

Mais, vu de près, comme le tableau change! Entraîné tour à tour par l'ambition et par l'amour des plaisirs, indifférent sur les moyens d'obtenir les faveurs du beau sexe et les grâces de la Cour, prodigue de la fortune de l'État, comme il l'avait été de la sienne... Mais laissons le ministère faire connaître le ministre.

Suit l'état exact de ce qu'a vu M. Hennet, de ce qu'ont vu également deux de ses estimables collègues, M. Mollien et M. Gaudin, appelés, l'un et l'autre, à occuper, sous un nouveau régime, des emplois que la modestie de leurs débuts ne faisait point prévoir à leurs juvéniles ambitions. On sait que M. Mollien, premier commis des fermes générales, chargé spécialement des services de l'octroi de Paris, est devenu directeur de la Caisse d'amortissement, sous le Consulat, et ministre du Trésor, sous l'Empire. Il y a, dans les bureaux du département des impositions, sous les ordres de M. d'Ailly, premier commis, un commis-adjoint, M. Gaudin, qui serait fort étonné si quelque diseur de bonne aventure, disciple de Mesmer ou de Cagliostro, lui prédisait qu'au siècle prochain il sera ministre des Finances, qu'il occupera ce poste pendant quinze ans, qu'enfin, sur ses vieux jours, il sera châtelain de Gennevilliers, pair de France, et duc de Gaëte, par-dessus le marché. En attendant les faveurs de la fortune, ces jeunes employés, très attachés aux devoirs de leur emploi, gémissent de voir, au-dessus d'eux, les pernicieux effets des fantaisies et des prodigalités du gouvernement. Ils en parlent entre eux, à la sortie des bureaux. Albin-Joseph-Ulpien Hennet, leur excellent collègue, nous a transmis l'écho de leurs propos attristés :

1. *Théorie du Crédit public*, par M. le chevalier Hennet, commissaire royal du cadastre, à Paris, chez Testu et Cie, imprimeurs-libraires, rue Hautefeuille, no 13; et Delaunay, libraire au Palais-Royal, galerie de Bois, 1816.

L'ordre, la régularité, l'exactitude que M. Necker avait imprimés à toutes les parties de l'administration n'avaient pu se relâcher complètement sous MM. Joly de Fleury et d'Ormesson.

M. de Calonne paraît, tout change. Plus d'heures réglées pour le travail; les intendants des finances, les premiers commis reviennent sans avoir vu le contrôleur général; les portefeuilles s'accumulent, de semaine en semaine; les événements changés font changer les rapports; l'affaire est finie quand on trouve le moment de s'en occuper; l'intendant de province, pour qui on signe une réponse, n'est plus en place; l'homme est mort depuis huit jours, lorsqu'enfin on règle sa pension.

Cependant les plus sots protégés des plus aimables protectrices viennent grossir le nombre des commis, mais non celui des travailleurs. Où huit régisseurs suffisaient, on en nomme douze; les croupes, les demi-parts, les quarts de part se multiplient, et plusieurs femmes très jolies sont presque fermiers généraux.

Parmi ces « femmes très jolies », que les chefs, premiers commis et commis-adjoints des Finances voient entrer, à toute heure, chez le contrôleur général, laissant sur leur passage un délicat parfum de bergamote ou de lavande, il en est au moins une qui est venue plaider une juste cause et recommander au tout-puissant ministre le mérite réel d'un très honnête homme. C'est la jeune femme d'un savant économiste qui s'appelle Roland, et qui, malgré la simplicité de ses goûts et l'austérité de sa doctrine volontiers républicaine, serait fort aise de s'appeler Roland de la Platière. Madame Roland est à peu près du même âge que la reine et que madame Vigée-Le Brun, étant née à Paris, le 18 mars 1754, dans la paroisse de Sainte-Croix-en-la-Cité. Belle personne aux cheveux bruns, au teint clair, aux yeux expressifs, très intelligente, fort instruite, aimant passionnément les livres et les fleurs, éprise de tous les charmes de la vie et de tous les attraits de l'art, rayonnante enfin de tout l'éclat de la trentaine épanouie, madame Roland, née Marie-Jeanne Phlipon, fille d'un maître graveur de la place Dauphine, ne peut pas, quelles que soient ses ambitions, se douter que le jour est proche où, dans les somptueux salons du Contrôle général, devenu le ministère de l'Intérieur, elle régnera en souveraine, ayant réussi à faire de son respectable mari un ministre, sous un régime constitutionnel. Pour l'instant, elle désire simplement que M. de Calonne, chef suprême des inspecteurs des manufactures natio-

nales, consente à donner à M. Roland l'inspection du Lyonnais et du Beaujolais.

— Accordé!

Là-bas, à la campagne, non loin de Villefranche-sur-Saône, il y a le vieux domaine de la famille Roland, le Clos de la Platière, où il fait bon vivre au rythme régulier des travaux et des jours, tandis que les agréables soins du ménage et de l'économie domestique alternent avec les attrayants labeurs de l'agriculture et de l'économie rurale... A dix-huit ans, la future madame Roland rêvait déjà d'une maison à la campagne, et soupirait « après le calme des maisons rustiques », pour y goûter « l'image de la vie patriarcale et du bonheur attaché à la simple nature[1]. » Parisienne, elle ne rêve que de plaisirs champêtres, comme toutes les Parisiennes de son temps, lectrices passionnées des *Géorgiques* de Virgile dans la traduction de l'abbé Delille, agronome délicieusement mondain. Afin de s'initier au charme de la vie des champs, elle a suivi, au Jardin royal des Plantes, le cours de botanique du célèbre Jussieu. La *Nouvelle Héloïse* de Jean-Jacques, en révélant aux âmes inquiètes l'exaltation de la sentimentalité romanesque et les attraits de la poésie pastorale, a suscité partout des idylles enflammées, des rêveries solitaires ou des comices agricoles. Les poètes et les économistes sont d'accord dans l'amour de la nature et dans le désir d'améliorer le sort de l'humanité par le progrès des lumières. Madame Roland est aussi savante que séduisante. Mais cette docte et jolie bourgeoise n'est pas une exception dans la société de son temps. Toutes les sciences, tous les arts hantent les aimables têtes, brunes ou blondes, qui se font coiffer de paille anglaise, de taffetas festonné, de tulle plissé, de gaze brochée, de satin gaufré, de velours bouillonné, de linon batiste, de soie ou de dentelle, selon le goût du jour ou le caprice de l'heure, par mademoiselle Marie-Jeanne Bertin, modiste de la Reine. Dans le jardin agreste et pittoresque de la comtesse de Boufflers, à Auteuil, on agite, entre femmes d'esprit, les plus graves questions de philosophie sociale et d'histoire politique. Le temps

1. *Lettres* de madame Roland, publiées par Dauban, Paris, 1867, t. I, p. 84, 417; t. II, p. 224. — *Mémoires* de la même, publiés par Cl. Perroud, Paris, 1905, t. I, p. 17.

n'est plus où la marquise de Sévigné, racontant à sa fille les plaisirs de la fenaison en Bretagne, s'amusait à voir, dans ce travail champêtre, une manière de « batifoler » parmi les foins des prés voisins de son château. Ce n'est pas sur ce ton que son arrière-petite-fille, la comtesse de Simiane, une des plus jolies femmes de Paris, entend traiter les problèmes de l'économie rurale. Cette jeune comtesse, dont madame Vigée-Le Brun a fait le délicieux portrait, étudie avec le marquis de La Fayette les relations économiques de l'Europe et du Nouveau-Monde : elle a penché son visage rose sur les chiffres rébarbatifs du tarif général des douanes; elle proteste contre les droits imposés à l'importation des tabacs de Virginie. La duchesse de Gramont-Caderousse s'est fait peindre — toujours par madame Vigée-Le Brun, — en costume de vendangeuse : ravissante allégorie de la viticulture, où les visiteurs lettrés du Salon de 1785 ont pu voir, comme en un vivant tableau, le commentaire des premiers vers du jeune André Chénier, poète alors fêté chez le banquier Pourrat et dans l'accueillante maison de madame Hocquart, sœur de la délicieuse madame Laurent Le Couteulx, dont l'auteur des *Églogues*, des *Élégies* et des *Hymnes*, célébrera bientôt les charmes sous le nom romanesque de Fanny... Pour l'instant, la Muse de Chénier, préoccupée, elle aussi, du soin de mettre en valeur toutes les richesses de notre terroir, chante les produits de nos vignes fertiles en raisins savoureux, les moissons de nos champs, emblavés par de fécondes semailles :

> France, ô belle contrée, ô terre généreuse,
> Que les dieux bienfaisants formaient pour être heureuse...

On s'abandonne aisément au mirage d'un bonheur prédit par les poètes, surtout lorsqu'on voit les économistes céder, par raison démonstrative, aux attraits d'une douce illusion. C'est dans les époques de facilité imprévoyante, que naissent d'ordinaire les pires difficultés. Autour de M. de Calonne, l'optimisme est à la mode, et chacun s'imagine que « tout s'arrange ». Le traité de Versailles, du 3 septembre 1783, a rétabli la paix, après une guerre longue, lointaine, difficile, où la France, ayant pris les armes en état de légitime défense, a combattu, sur terre et sur mer, pour défendre la liberté, la

justice, et pour garantir, au delà des flots de l'océan Atlantique sur les rives duNouveau-Monde, près d'un siècle et demi avant les quatorze articles du président Wilson, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. On célèbre avec enthousiasme les bienfaits d'une paix juste et réparatrice, que l'on veut considérer comme définitive, universelle, éternelle. Un traité de commerce a complété le traité de paix par des actes qui semblent déjà s'inspirer d'un souffle précurseur de l' « esprit de Locarno ». L'art aimable et facile de madame Vigée-Le Brun a fait admirer des Parisiens une allégorie de *la Paix qui ramène l'Abondance.* On savoure, dans une sécurité trompeuse, la « douceur de vivre », en attendant des événements que l'on ne veut pas prévoir. Puisque la nation est riche et que l'État est pauvre, il faut que celui-ci inspire confiance à celle-là. Cette tâche a paru facile au contrôleur général des Finances, atteint par une sorte de contagion aimable, comme entraîné par une vague d'optimisme, poussé à l'excès de la dépense, parce qu'il voit tout abonder autour de lui et qu'il compte trop aisément sur de nouvelles ressources fiscales. Autour de lui, tout respire la prospérité. Ses caisses seules sont vides. Il s'abandonne à l'espoir imprudent de les remplir avec des impôts nouveaux. C'est pourquoi il se livre à son plaisir favori, qui est d'être obligeant pour tout le monde et d'accorder, d'accorder sans cesse... L'excellent Hennet, au fond de son bureau, se désole. Cet honnête employé se résigne à tout dire.

... Non que dans tout cela le moindre soupçon de vénalité puisse planer sur le ministre; tout est l'effet de la légèreté, de la facilité, de l'abandon de son caractère. Accorder est son existence. Le refus lui est impossible.

Hélas!

Il est impossible de rapporter avec ordre les détails d'un ministère dont le défaut d'ordre est le trait le plus caractéristique. Toutes les opérations étaient faites en quelque sorte sur des feuilles volantes, ou plutôt il n'y avait point d'opérations, il n'y avait que des dépenses.

Beau joueur, M. de Calonne est toujours d'humeur prodigue. Pareil à l'intendant d'un fils de famille à peu près ruiné, qui veut garder du prestige aux yeux de ses créanciers, le contrôleur général se croirait disqualifié s'il refusait quelque chose aux charmantes solliciteuses qui s'empressenpt lus que

jamais à ses audiences, ou qui trouvent aisément le moyen de lui adresser, avec un sourire irrésistible, une requête au cours d'un souper.

La vicomtesse de Laval désire que son père, M. de Boullogne, ancien ministre, conseiller d'État, soit nommé liquidateur de l'ancienne Compagnie des Indes, et fasse partie, en même temps, du bureau concernant les affaires des domaines et aides, — du bureau pour les affaires des gabelles, des cinq grosses fermes et des tailles, — du bureau pour la législation des hypothèques, — de l'administration de la nouvelle Compagnie des Indes, établie par arrêt du Conseil du 14 avril 1785... Accordé!

Madame Vigée-Le Brun désire que son frère, Louis Vigée, poète distingué, applaudi sur la scène du Théâtre-Français pour la jolie comédie des *Aveux difficiles*, obtienne l'emploi de contrôleur de la Caisse d'amortissement, établie par un édit du mois d'août 1785, pour l'extinction graduelle de la dette publique... Accordé!

« Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint! » disait l'auteur du *Mariage de Figaro*, le sieur Caron, lequel était lui-même, sous le nom de M. de Beaumarchais, lieutenant-général du bailliage et de la capitainerie royale des chasses de la varenne du Louvre.

N'importe. M. de Calonne a toujours les yeux fixés sur le tableau que madame Vigée-Le Brun a dédié au comte de Vergennes : *la Paix qui ramène l'Abondance.* C'est un groupe harmonieux, que l'artiste a disposé avec simplicité, sans grand effort d'imagination. Une jeune femme brune conduit par la main une jeune femme blonde. Celle-ci porte dans la main gauche un bouquet d'épis mûrs et, sous le bras droit, une corne d'abondance, d'où s'échappe une profusion de grappes de raisins, mêlées à des pêches, à des prunes, à des pommes, à des poires, fruits savoureux des jardins d'automne. Quel rêve! Mais que sera la réalité ?

Hélas! Lorsque madame Vigée-Le Brun exposa au Salon de peinture le tableau qu'elle a peint à Trianon et qui représente la Reine avec les Enfants de France, on apporta au Louvre la toile avant le cadre. Ce cadre vide excita mille mauvais propos. On disait : « Voilà le déficit! »

A vrai dire, le budget de l'État n'avait pas attendu M. de Calonne pour être en déficit. Un de ses prédécesseurs, M. de Silhouette, homme de mérite, pour qui Voltaire avait de l'estime, se trouva tellement à court d'argent, qu'un tailleur facétieux inventa des culottes « à la Silhouette », sans gousset. Lorsque M. de l'Averdy entra au Contrôle, en 1763, la guerre de Sept ans avait creusé dans les finances publiques un tel déficit, que la dette constituée, la dette exigible et les anticipations égalaient environ six années du revenu calculé par les premiers commis.

M. Mollien, qui fut premier commis sous l'ancien régime, et qui s'était trouvé, en l'espace de dix-sept ans, sous les ordres de quinze contrôleurs généraux, a résumé sa précoce expérience en disant que, « si la terre tremblait sous les pas des ministres, c'était surtout sous ceux des ministres des Finances ». Il a vu, par un étrange phénomène, ces ministres étonnés de « rencontrer plus d'embarras dans la manœuvre des finances, tandis que le pays croissait en richesses, et d'avoir à se débattre contre une foule d'intérêts nouveaux qui prétendaient que le ministre devait aussi compter avec eux, puisqu'ils payaient mieux et plus cher l'attention et les égards qu'ils réclamaient ». S'ils ont vu, témoins impuissants et stupéfaits, les symptômes précurseurs d'une catastrophe inévitable, c'est que rien, ni dans le gouvernement ni dans la société, ne pouvait les défendre contre l'obsession des intérêts coalisés.

Ainsi, tandis que la nation est prospère, qu'elle travaille, produit, économise, la situation financière de l'État devient, chaque jour, plus critique, sous la poussée des forces obscures qui disposent de l'opinion et, par conséquent, du crédit. Tel est le triste spectacle auquel ont assisté, à tour de rôle, les prédécesseurs de M. de Calonne. Sa témérité, sa présomption, l'exposent, plus que personne, à cette cruelle épreuve. S'il n'est pas tout à fait responsable du déficit, s'il a cru vainement pouvoir en triompher par un appel à la confiance publique qu'il croyait attirer par des dépenses destinées à donner l'illusion de la prospérité, il doit maintenant faire face à des échéances qui risquent de réduire sa trésorerie à un état de permanente insécurité.

Ayant peu de goût pour la réflexion solitaire, M. de Calonne

s'entoure de ses conseils habituels. La duchesse de Luynes est présentement sur les bords de l'Yvette, dans la vallée de Chevreuse, au château de Dampierre, que Jules-Hardouin Mansart, architecte et surintendant des bâtiments du roi Louis XVI a reconstruit en des proportions magnifiques. Chaque année, durant les belles journées de la saison fleurie, la duchesse de Luynes, née Guyonne-Élisabeth-Josèphe de Montmorency-Laval, dame du palais de la reine, obtient la permission d'aller respirer l'air de la campagne dans cette admirable résidence, dont le parc offre des bois, percés, selon la mode décorative du temps, « en pattes d'oie », des boulingrins à la manière anglaise, des parterres en broderie, des quinconces, des salles vertes, des amphithéâtres ornés de fontaines, de statues et de jets d'eau. Son mari, le duc de Luynes et de Chevreuse, pair de France, maréchal de camp, colonel général des dragons, a quitté l'hôtel héréditaire de la rue Saint-Dominique, pour prendre, lui aussi, sa part de cette villégiature seigneuriale.

La lecture des *Mémoires* de Talleyrand nous apprend qu'à la fin de l'été de 1786, le duc et la duchesse de Luynes reçurent, en sa présence, au château de Dampierre, la visite de M. de Calonne. Celui-ci était tout rayonnant de joie et comme enivré d'un brillant succès. La veille, au Conseil, sous la présidence du Roi, il avait exposé un plan de redressement financier que Sa Majesté et ses conseillers avaient adopté à l'unanimité. Comme il s'agissait d'un secret d'État, on renvoya les domestiques, et l'on fit cercle autour de la table à thé et des tartines de beurre. Aussitôt M. de Calonne sortit de son portefeuille un rapport dont il se mit à donner lecture à la compagnie. Comme il lisait fort bien, on l'écoutait avec plaisir, surtout lorsqu'il ajoutait à sa lecture, en guise de commentaire, une de ces causeries où sa voix éloquente prenait volontiers des nuances de musique de scène et des intonations de théâtre. Si l'auditoire de ce jour-là n'eût été restreint aux limites d'un salon très aristocratique, on eût applaudi aux bons endroits. C'était comme l'essai préalable d'une sorte de représentation à bénéfices, combinée avec un art capable de rendre jaloux M. de Beaumarchais, qui venait justement de faire courir tout Paris aux représentations de sa *Folle*

journée, et qui disait plaisamment : « Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce, c'est son succès. »

— Que voulez-vous faire de ce rapport? — demanda la duchesse.

— Je veux le lire à l'Assemblée des notables. Sa Majesté m'y a autorisé. Mais ne le dites pas. C'est encore un secret.

Telle était la dernière idée de M. de Calonne : faire appel à l'opinion publique, et, pour cela, convoquer une Assemblée des notables du royaume et demander à cette sorte de parlement les crédits exigés par le remboursement de la dette publique, avec les impôts nécessaires à l'équilibre du budget. Il comptait sur M. de Talleyrand pour l'aider, avec quelques autres personnes habituées à l'étude des questions de finances, dans la rédaction des mémoires destinés au bureaux de l'Assemblée. Ravi, « dans toute l'ivresse du succès obtenu par son rapport au Conseil, » il avait la plus grande confiance dans l'avenir et, d'avance, il se réjouissait des applaudissements que les représentants de la nation ne manqueraient pas de décerner à la déclaration ministérielle. D'ailleurs, après cette visite au château de Dampierre, qu'il avait voulu faire aussitôt après la décision historique du Conseil, afin d'offrir à des amis très chers la primeur d'une bonne nouvelle, il parla de son projet à d'autres amis, à d'autres amies, à la vicomtesse de Laval, à la comtesse de Chabannes, à la princesse de Robecq, à madame Micault d'Harvelay, femme du banquier de la Cour, au comte de Vaudreuil, à M. Dupont de Nemours, économiste épris de nouveauté, au bâtonnier Gerbier, à M. de Cormerey, au marquis de la Galaizière, à M. Madinier, agent de change. Tous et toutes approuvèrent ses plans avec un enthousiasme généreux et lui demandèrent des billets pour la première séance de l'Assemblée.

Les plus graves historiens ne sont pas éloignés de penser que c'est à ce moment-là que naquit en France le régime parlementaire.

GASTON DESCHAMPS

LE LIVRE DE STENDHAL SUR L'AMOUR[1]

Cherchant à descendre peu à peu dans l'âme de Stendhal pour pénétrer enfin jusqu'à sa pensée la plus secrète, jusqu'à son « arrière-boutique », comme dit Montaigne, nous avons commencé à étudier *De l'Amour* du dehors et dans ses théories les plus générales, les plus extérieures. Allons maintenant plus loin.

Il y a, dans *De l'Amour*, une analyse psychologique de la passion et de ses développements qui se rattache bien, si l'on veut, à la méthode idéologique, mais qui, cependant, est personnelle à Stendhal, qui est son invention propre, et où il a exposé ses idées les plus originales sous une forme objective en apparence, mais en réalité profondément intime.

Le livre débute par la fameuse distinction des quatre sortes d'amour : l'amour-passion, l'amour-goût, l'amour de vanité, l'amour physique. On a reproché à Stendhal d'avoir fait une énumération incomplète. Il a prévu lui-même l'objection en disant : « Au lieu de distinguer quatre amours différents, on peut fort bien admettre huit ou dix nuances. » Mais l'important n'est pas là : il est dans le fait même d'avoir songé à établir une classification et d'avoir introduit dans l'analyse d'un sentiment, resté jusqu'à lui assez vague, les précisions dont

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars.

il était si avide. Il n'a sans doute pas inventé qu'il y a différentes façons d'aimer et de s'aimer, et Racine, par exemple n'a pas attendu Stendhal pour analyser — par l'action —, les diverses formes de la passion. Mais Stendhal n'en a pas moins formulé avec bonheur ce qui, chez certains auteurs, n'était pas exprimé directement; or, il faut parfois des formules pour renouveler la psychologie.

Les termes les plus communs, et qui paraissent les plus simples, sont ceux qu'on examine le moins et qui cachent souvent la réalité la plus disparate. De toutes les notions qu'il semble vain d'expliquer, l'amour, assurément, vient en tête, et il n'est personne qui ne croie savoir clairement et distinctement ce qu'il signifie.

Les écrivains d'imagination se sont plutôt attachés à constater et à dépeindre les effets de l'amour, qu'à l'analyser. Ils le traitent comme une force élémentaire qui brise les liens sociaux, bouleverse les existences, et se meut à travers les obstacles. Ils voient en lui un moyen d'action dramatique, et non des nuances de sentiment. Quant aux moralistes qui ont précédé Stendhal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Duclos, Chamfort, ils ont pu aller, ils sont allés très loin dans l'analyse. Mais en général leur étude n'a porté que sur un sentiment simple dans sa nature et varié seulement dans ses effets.

Or, l'amour est une notion en réalité très complexe, surtout dans une forme de civilisation avancée. Et le mérite de Stendhal reste entier d'avoir ouvert les voies à une psychologie analytique de l'amour basée, non sur les conséquences de la passion, mais sur ses distinctions capitales et sur ses nuances diverses.

Ceci dit, Stendhal, comme toujours, ne va pas jusqu'au bout de sa classification scientifique. Ou plus exactement, il bifurque pour se cantonner très rapidement dans la forme d'amour qui correspond le mieux à sa sensibilité. De même que, dans la théorie des milieux, il passe sur les autres pays pour se réfugier avec bonheur en Italie, de même, dans sa théorie des différentes sortes d'amour, il élimine presque aussitôt trois catégories sur quatre, pour ne parler que de l'amour-passion. Constatons-le une fois de plus, car c'est là le propre de son mécanisme psychologique, Stendhal saute sans tran-

sition de la théorie générale au point de vue particulier. Mais cela n'est pas toujours apparent, parce qu'il garde souvent, dans le second cas, le même langage, le même appareil scientifique que dans le premier. On croit que c'est toujours le théoricien qui parle, parce qu'il dissimule avec soin le moment où l'amant se substitue à l'idéologue.

Stendhal ne s'étend guère sur l'amour-goût et sur l'amour de vanité; le premier, celui régnait à Paris vers 1760, est cet amour léger, galant, sans imprévu, tourné vers le plaisir mais qui, au fond, reste étranger pour lui au véritable amour.

Quant à l'amour de vanité, celui qu'éprouve, l'immense majorité des Français, il n'en parle que pour l'opposer à l'amour, tel qu'on le conçoit en Italie. Et il a horreur de cette « plate relation ». Stendhal, à aucune époque de sa vie, n'a eu de vanité vis-à-vis de lui-même, mais il lui est arrivé d'en avoir vis-à-vis des autres; c'est une distinction qu'il y a lieu de faire. Mais en 1820, la *non-curance* qu'il a pour tout ce qui est étranger à son amour, l'a dépouillé de toute espèce d'amour-propre. Bien mieux, il voit là l'obstacle le plus net à la passion.

Pour l'amour-physique, on sait la définition qu'il en donne : « à la chasse, trouver une belle et fraîche paysanne qui fuit dans le bois... » Il ne va pas plus loin; il s'en tient à cette déclaration sommaire.

Ceci mérite d'être expliqué, car le peu de cas que Stendhal fait dans son livre de l'amour-physique, et en général de tout ce qui touche aux sens, peut paraître singulier et en opposition avec certains traits qu'on sait de lui.

En effet, on aurait pu attendre d'un disciple des idéologues qu'il fît la part plus grande au physique. Helvétius, par exemple, dépeint avec éloquence l'amour-volupté, et en cela, il est conséquent avec la doctrine du sensualisme.

Puis Stendhal, très jeune, « arrivait à Paris avec le projet arrêté d'être un séducteur de femmes ». Et pendant des années, tout en rêvant à la passion, il sembla ne voir dans l'amour qu'une tactique pour attaquer et prendre une femme.

Ce qu'il dit de son « tempérament de feu », quelques anecdotes de ses Journaux, les confidences de ses amis, un certain cynisme d'expression, les conseils qu'il prodigue de toujours

« tenter l'abordage », enfin un désir secret et persistant qu'il eut d'être un conquérant, tout a pu donner à croire qu'il était non seulement un sensuel, mais un « hussard ».

Même en 1819, en pensant à Métilde, il écrira, en marge de son ancienne *Consultation pour Banti* : « Moyens : le seul conseil à donner était : Attaque! Attaque! »

Mais derrière cette façade, qu'y avait-il? Avec cette passion du vrai qui fut sienne, cette sorte de probité intellectuelle sans la moindre défaillance, Stendhal a pris soin de nous renseigner lui-même. Dans ses journaux intimes, il nous parle de ses maladresses, de sa timidité et même de ses fiascos. Il n'y a qu'à suivre les détails, notés par lui, de son aventure avec Louason, puis plus tard avec Angela Pietragrua, pour se rendre compte à quel point il était peu un Don Juan. Les premières pages d'*Henri Brulard* sont enfin une confession non déguisée :

Qu'ai-je été? Que suis-je?... En vérité, je serais bien embarrassé de le dire... Je passe pour un homme de beaucoup d'esprit et fort insensible, roué même, et je vois que j'ai été constamment occupé par des amours malheureuses... L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux, aimant la musique et la peinture... Avec toutes celles-là et avec plusieurs autres (il vient d'énumérer la liste des femmes qu'il a aimées) j'ai toujours été un enfant; aussi ai-je eu très peu de succès...

Et il ajoute :

J'ai éprouvé à cet égard tous les symptômes du tempérament mélancolique décrit par Cabanis.

Or, que dit Cabanis à ce sujet? Passons la description physiologique...

La vie s'exerce avec une énergie constante; mais elle s'exerce avec embarras, avec une sorte d'hésitation... Les sentiments sont réfléchis, les volontés ne semblent aller à leur but que par des détours... Ainsi les appétits et les désirs du mélancolique prendront plutôt le caractère de la passion que celui du besoin... L'amour est toujours une affaire sérieuse pour le mélancolique... C'est l'humeur séminale elle seule qui crée dans le sein de l'organe cérébral ces forces étonnantes, trop souvent employées à poursuivre des fantômes, à systématiser des visions.

Et Destutt de Tracy, résumant ce mémoire, parle des «extases et des chimères » des mélancoliques.

Résumons : chez ces tempéraments, l'activité sensuelle se détourne vers l'imagination. Cela définit assez bien Stendhal et on ne peut s'étonner qu'il se soit reconnu. Il ajoute, d'ailleurs, dans son livre, que le tempérament mélancolique est le tempérament de l'amour.

Pendant longtemps, on a considéré Stendhal comme un homme très porté sur les côtés physiques de l'amour. Aujourd'hui, en raison des confessions d'*Henri Brulard* et de ses insuccès, on aurait tendance à exagérer dans le sens contraire, et à ne voir en lui qu'un faux sensuel, pour ne pas dire un demi-impuissant. Ce n'est pas plus exact.

En réalité, sa sensualité, ardente à l'origine, est presque toujours déformée et parfois brisée par le travail de l'imagination. Il est assez malaisé de parler de ces choses-là avec précision, car elles sont obscures. Chez le plupart des intellectuels et des artistes, des désirs cérébraux se superposent à la vraie sensualité. Dans quelle mesure, et avec quelles conséquences, cela varie avec chaque individu. Mais, en tout cas, ces rapports entre l'imagination et la sensualité sont fréquents et des plus curieux.

Pour Stendhal, c'est net : quand l'imagination n'intervient pas, il est un sensuel. Et il est même très sensible au plaisir. C'est pour cela qu'il définit l'amour-physique « une fraîche paysanne rencontrée à la chasse », ou bien une fille d'auberge trouvée à l'improviste, au cours d'une excursion. Là, en effet, l'imagination n'a pas à travailler, à broder : le temps lui a fait défaut.

Mais, en revanche, dès que son imagination s'exerce sur un désir, elle fait naître chez lui une sorte d'état amoureux où « les extases, les chimères », les inquiétudes, les scrupules, les hésitations, prennent le pas sur l'ardeur sensuelle, ou bien réussissent à l'absorber. Là encore, Stendhal n'est pas un être simple et aisé à définir, à classer d'après des catégories déterminées; de là vient qu'on a pu réunir autant de preuves en faveur de sa sensualité que contre elle.

Dans tous les cas, en 1819, au moment où il écrit son livre, sa passion sans espoir et désintéressée pour Métilde commande tout ce qu'il peut dire sur l'amour-physique. Jamais il n'a traversé encore, ni ne traversera par la suite, une période où

l'attrait sexuel ait sur lui aussi peu de prise. Il refusa même, si nous l'en croyons, les compensations faciles que lui offraient d'autres dames de Milan. Et il déclare : « Mon amour me donna une vertu bien comique, la chasteté. »

C'est donc en raison des circonstances où il se trouvait, que, dans son livre *De l'Amour*, les sens tiennent si peu de place. « Le plaisir physique, écrit-il, n'a qu'un rang subordonné aux yeux des âmes tendres et passionnées. »

Le chapitre sur Werther et Don Juan est, à cet égard, des plus caractéristiques. Stendhal condamne le donjuanisme.

Ce qui me fait croire les Werther plus heureux, c'est que don Juan réduit l'amour à n'être qu'une affaire ordinaire... Au lieu de se perdre dans les rêveries enchanteresses de la cristallisation, il pense comme un général au succès de ses manœuvres, et en un mot, tue l'amour, au lieu d'en jouir plus qu'un autre, comme croit le vulgaire... Il croit avoir trouvé le grand art de vivre. Mais au milieu de son triomphe, à peine à trente ans, il s'aperçoit avec étonnement que la vie lui manque, il éprouve un dégoût croissant pour ce qui faisait ses plaisirs... Don Juan me disait : « Il n'y a pas vingt variétés de femmes et une fois qu'on en a eu deux ou trois de chaque variété, la satiété commence ». Je répondais : « Il n'y a que l'imagination qui échappe toujours à la satiété... »

Ce même chapitre est plein de souvenirs directs de Métilde. C'est donc bien la pensée intime de Stendhal, mais surtout du Stendhal de 1820, qu'exprime cette condamnation de l'amour-physique, symbolisé dans le Séducteur.

Au cours de l'analyse que Stendhal fait de l'amour-passion, il ne parlera pas davantage du rôle que jouent les sens dans cette forme d'amour. Il y a pourtant, dans la passion, une action sensuelle très forte. Et la possession, la possession physique, porte cet amour à son paroxysme.

Or, Stendhal laisse délibérément ce point de côté. Ceci paraîtrait pour le moins singulier, si nous ne savions que précisément il ne posséda pas Métilde. Si, dans l'attrait qu'il eut pour elle, un élément sensuel intervint, du moins cet élément s'affaiblit de plus en plus et finit même par disparaître. Nous devons ainsi peut-être aux rigueurs d'une belle Milanaise indifférente, une conception de l'amour.

***

Des quatre espèces d'amour, Stendhal donc, n'étudie en réalité que l'amour-passion, ou, pour préciser, la naissance d'un amour-passion d'où les sens sont presque exclus.

Et toute son analyse se ramène à la théorie de la cristallisation. Mais qu'est-ce, au fond, que la cristallisation? C'est le travail de l'imagination sur l'amour.

Le langage commun qui s'est emparé d'une heureuse expression destinée à une grande fortune, lui a peu à peu attribué un sens assez vague, qui n'est pas exactement beyliste.

Rappelons les définitions qu'en donne Stendhal dans *De l'Amour* :

Ce mot qui, suivant moi, exprime le principal phénomène de cette folie nommée amour.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Et :

J'entends par cristallisation une certaine fièvre d'imagination, laquelle rend méconnaissable un objet le plus souvent ordinaire, et en fait un être à part.

Enfin :

La cristallisation de la maîtresse d'un homme, ou sa beauté, n'est autre chose que la collection de toutes les satisfactions, de tous les désirs qu'il a pu former successivement à son égard.

En résumé, il y a, dans la cristallisation, deux opérations :

1° « La chose imaginée est la chose existante »;

2° On rapporte tout à l'être aimé.

Ces deux traits essentiels, joints aux souvenirs de Métilde, commandent toute cette monographie descriptive de l'amour qui occupe le premier livre de l'Essai. Ainsi, cette forme analytique, avec ses définitions, ses divisions et ses classifications, semble relever de la méthode idéologique, et pourtant le fond n'a presque plus rien de l'idéologie : une imagination sensible et des souvenirs personnels fournissent toute la matière.

Nous ne pouvons, dans cette étude, suivre Stendhal parmi

tous les détails qu'il donne des diverses phases de la passion. Expliquons-en seulement les points importants :

1° L'amour, pour lui, débute par l'admiration. Aimer, c'est voir dans l'être aimé la somme de toutes les perfections : « Pour qu'un être humain puisse s'occuper avec délices à diviniser un objet aimable, il faut d'abord qu'il lui semble parfait. » Or, de tout temps, Stendhal a eu des aptitudes singulières à « diviniser »; Louason lui paraît une femme divine; Angela Pietragrua est une « catin sublime ». Quant à Métilde, il la pare, nous l'avons vu, de toutes les qualités, de toutes les perfections.

Il y a là un travail de l'esprit qui ne relève pas de la seule imagination. Stendhal, en réalité, ne veut pas imaginer, il veut connaître. L'idéologue et l'observateur qui sont en lui veulent baser l'amour sur la connaissance, sur le discernement. Seulement, l'imagination intervient alors, pour ajouter et embellir. A un degré supérieur, lorsqu'on aime un être réellement digne, la connaissance et l'imagination doivent se rejoindre et se confondre.

Ce serait une erreur de croire qu'à cause du rôle de l'imagination, Stendhal considère l'amour comme une trompeuse illusion. Rien n'est plus loin de sa pensée; l'amour est, au contraire, la véritable, la seule réalité.

2° Stendhal distingue deux cristallisations qui encadrent une période de doute.

Ce sont ces périodes alternées d'espérance et de doute qui favorisent l'amour : « Toujours un petit doute à calmer, voilà ce qui fait la vie de l'amour heureux. » Et la seconde cristallisation, « celle pendant laquelle on voit à chaque instant qu'il s'agit d'être aimé ou de mourir », est de beaucoup la plus importante.

Là encore, ne faut-il pas retrouver intimes des souvenirs? Reportons-nous au récit qu'il donne, dans son Journal, de son histoire avec Louason. Que d'hésitations, de craintes, d'espoirs!... Et à chacune de ses autres aventures, qu'il s'agisse de la comtesse Daru ou d'Angela, il en est de même. Mais ces va-et-vient constants entre l'espérance et le doute se manifestent surtout au moment où il écrit son livre. « Métilde m'aime-t-elle?... Oui, elle m'aime... Hélas, non...

Cependant... Elle ne veut pas avouer qu'elle m'aime... » Tel est le rythme de sa passion. Et cette incertitude même est une des lois de l'amour : « L'amant aimera mieux rêver à la chance la plus incertaine de lui plaire un jour que recevoir d'une femme vulgaire tout ce qu'elle peut accorder. »

3° L'amour-passion est un don absolu : l'être s'absorbe tout entier dans sa passion, rien d'autre n'existe pour lui. Stendhal écrira dans *Henri Brulard* : « Mon amour-propre, mon intérêt, mon moi avaient disparu; en présence de la personne aimée, j'étais transformé en elle. »

Et, au milieu même de *De l'Amour*, il s'interrompt pour dire :

> Je viens de relire cent pages de cet essai. J'ai donné une idée bien pauvre du véritable amour, de l'amour qui occupe toute l'âme... et la rend complètement insensible à tout le reste de ce qui existe... Comment rendre cette inexprimable *non curance* pour tout ce qui n'est pas la femme qu'on aime?

Ainsi, l'amour est une prise de possession complète. Peut-être est-ce la définition la plus générale et la plus exacte à la fois qu'on en puisse donner. Peu importe, dès lors, d'avoir à mesurer la part que peuvent avoir respectivement les sens, le cœur et l'imagination dans un tel sentiment. La possession physique n'est pas indispensable pour que cet amour soit absolu; cette prise de possession dont parle Stendhal — sans employer ces termes — est quelque chose de plus vaste que la possession physique, et de plus réel, d'autre part, qu'une simple construction de l'esprit. On n'a pas le droit, parce que Métilde ne s'est pas donnée à Stendhal, parce qu'il l'a divinisée, parce qu'il a cristallisé à son sujet, de conclure que l'amour-passion n'est pour Stendhal qu'un amour de tête ou un amour d'imagination. Là où un être s'absorbe et s'oublie entièrement dans un autre être, là est l'amour réel, l'amour vrai, de quelque nom qu'on l'appelle. Et partout où il n'y a pas cette prise de possession, on n'a que des formes secondaires, des succédanés de l'amour.

La critique a le droit d'expliquer, de commenter le rôle si important de l'esprit et de l'imagination dans l'analyse de la passion que fait Stendhal. Mais de même qu'il ne suffit pas d'avoir en mains tous les éléments d'une chose pour pouvoir

la recomposer, de même on ôterait toute réalité, toute vie, à l'amour que connut et qu'éprouva Stendhal, si l'on se contentait d'isoler les divers éléments qui contribuent à le former, et si l'on ne voyait pas que sa complexité et le nombre de nuances dont il est composé, n'enlèvent rien à son intensité, et à son pouvoir.

Toutes les descriptions que fait Stendhal des éléments qui entrent dans la composition de l'amour, la beauté, la pudeur, l'orgueil, la jalousie, se rapportent soit à ces traits essentiels que nous venons d'indiquer, soit à des souvenirs particuliers. Ces chapitres sont mélangés, bien entendu, d'autres aperçus, de vues scientifiques, d'échappées vers l'avenir, mais le côté intime domine de plus en plus, même sous un déguisement.

Qu'est-ce que la beauté? On connaît la définition de Stendhal. C'est une nouvelle aptitude à vous donner du plaisir. C'est l'expression d'une certaine manière habituelle de chercher le bonheur. Mais la beauté est en rapport avec la nature des plaisirs de chaque individu. Et Stendhal précise : « Ma *beauté*, promesse d'un caractère utile à mon âme, est au-dessus de l'attraction des sens. »

La beauté n'est nécessaire à l'amour que parce que la laideur ferait obstacle à la cristallisation; mais il ne s'agit pas de la vraie beauté, seulement de celle dont on revêt par l'imagination sa maîtresse... Et il a cette définition : « La cristallisation de la maîtresse d'un homme, *ou sa beauté...* »

Ce relativisme et ce caractère utile de la beauté sont en accord avec les définitions que Stendhal donne du beau dans les arts. Mais ici, nous sommes dans un domaine « où ce sont les réalités qui s'empressent de se modeler sur les désirs ».

Dans les pages consacrées à la pudeur et à l'orgueil féminin (qui sont les points par où la femme se distingue de l'homme dans sa façon d'aimer), on saisit l'influence de l'amour de Stendhal pour Métilde... L'idéologue, l'analyste essaie bien de faire des incursions dans l'anatomie comparée, ou de distinguer et d'énumérer neuf particularités dans la pudeur... mais tout se résume encore à ceci : imagination et cristallisation : « La pudeur prête à l'amour le secours de l'imagination, c'est lui donner la vie... »

Le chapitre sur l'orgueil, parmi des exemples historiques et des traits où nous retrouvons encore les habitudes d'esprit chères à Stendhal, est plein d'allusions à l'orgueil de Métilde, cet orgueil qui le priva, selon lui, de recevoir l'aveu qu'il était aimé... Et Stendhal se désespère; sa passion s'irrite sur l'obstacle; et l'analyse, à travers les anecdotes, n'est plus que réminiscences personnelles.

Aussi bien n'aurait-on de son livre que l'image la plus incomplète, si l'on n'allait chercher au plus profond de lui-même, au cœur même de sa sensibilité, le secret de toutes ses idées sur l'amour.

Insensible, il passa longtemps pour l'être. C'est, du reste, un des moyens de défense du beylisme. Et il se plut, on le sait, à porter un masque. « Tout ce qui est profond, dit Nietzsche, a besoin d'un masque. » On sait maintenant à quel point le cynisme de Beyle fut une attitude. Du reste, les vrais cyniques sont extrêmement rares. Y en a-t-il même? Le cynisme sincère, irréductible, est sans doute le plus difficile, le plus inaccessible de tous les caractères. Et la plupart des cyniques sont, au contraire, des âmes tendres qui se garent.

Pour Stendhal, nous avons l'aveu, et le plus décisif. A ses journaux, il a confié ce qu'il a voulu cacher à ses contemporains. Un don de naissance, l'influence de Rousseau qu'il subit profondément, les premières conditions de son existence, tout le poussa, — au moment même où son intelligence prenait une autre direction — à être « une des âmes les moins raisonnables et les plus passionnées ».

Écoutons ses confessions successives :

> J'étais dévoré de sensibilité, timide, fier, méconnu...
>
> Les deux ans de soupirs, de larmes, d'élans d'amour et de mélancolie que j'ai passés en Italie, sans femme (en 1800), m'ont probablement donné cette source inépuisable de sensibilité...
>
> Ma sensibilité est devenue trop vive. Ce qui ne fait qu'effleurer les autres me blesse jusqu'au sang (écrit en 1840), mais j'ai appris à cacher tout cela sous de l'ironie imperceptible au vulgaire.

Or, cette sensibilité passionnée circule dans presque toutes les pages de l'Essai sur l'amour; tantôt elle se développe librement, tantôt elle se cache, tantôt elle apparaît à peine, et il faut savoir la saisir. Mais toujours à travers ce tissu

si serré, si riche d'idées, de sentiments, de sensations, qu'est *De l'Amour* (comme tous les livres de Stendhal), elle dirige, elle détermine l'analyse.

Quels en sont les traits principaux, du moins telle qu'elle est en 1819?

D'abord, « vivre, c'est sentir la vie, c'est avoir des sensations fortes ». Rien donc n'est au-dessus de la sensibilité, elle se crée son propre univers et son propre bonheur. Les souffrances même des êtres sensibles leur sont plus chères que tout le reste. « Même l'amour malheureux est bonheur », dit Stendhal à plusieurs reprises. Et s'il insiste autant là-dessus, c'est évidemment parce qu'il cherche à trouver des « trésors de jouissance » dans les rigueurs de Métilde. Et ce biais lui permet aussi d'éviter d'être en contradiction trop formelle avec la méthode idéologique du bonheur.

Stendhal a plus d'une fois admiré les passions énergiques, violentes jusqu'au crime, dont l'Italie lui a fourni tant d'exemples. Mais à Milan, il accepte tout de Métilde et, s'il lui arrive d'être jaloux d'un rival, ce n'est point pour agir et se venger. Ses sentiments sont extrêmes, mais sa sensibilité n'a pas de couleurs violentes; elle est dans les teintes douces, tendres, romanesques. Elle veut vivre non dans les péripéties et les accidents, mais dans le naturel et dans l'intimité. Stendhal revient souvent dans *De l'Amour* sur ces deux points. L'intimité et le naturel sont, parmi les caractères de l'amour, ceux qu'il souhaite le plus. N'était-ce pas la vie qu'il ambitionnait auprès de Métilde? Et quand il parle des « âmes tendres et passionnées », ne faut-il pas deviner toute la douceur de vivre qu'il désirait pour sa passion et son rêve de la tendresse?

Sa sensibilité, d'autre part, est orientée vers des côtés élevés. On connaît son « espagnolisme », sa haine du médiocre et des « âmes prosaïques »; Métilde est tout le contraire, à ses yeux, d'une âme prosaïque. Et c'est son goût exclusif pour les « grandes âmes » rares et chimériques, qui lui inspire une conception de l'amour noble, aristocratique, éloignée des jouissances vulgaires, des plaisirs matériels, tout entière aux joies de l'âme et aux extases.

Un autre trait, fort important, va dans le même sens :

Stendhal a une sensibilité qui se dirige tout naturellement vers le beau, vers les arts, vers la musique surtout. Cela fait partie de son être, de son âme même. Aussi établit-il une alliance curieuse de l'amour et de l'art : « L'amour du beau et l'amour se donnent mutuellement la vie. » Stendhal a toujours associé l'émotion de la musique à celle de l'amour. « La musique, dit-il, dans *De l'Amour* quand elle est parfaite, met le cœur exactement dans la même situation où il se trouve quand il jouit de la présence de ce qu'il aime. » Et les soirées qu'il passa à la Scala n'étaient sans doute que des soirées de rêverie.

Il en est de même des beaux paysages : « Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme ». Et Stendhal les associe souvent à ses émotions et à ses souvenirs. Et cela encore fait partie de la cristallisation : « La vue de tout ce qui est extrêmement beau, dans la nature, et dans les arts, rappelle le souvenir de ce qu'on aime, avec la rapidité de l'éclair. »

Tous ces traits de sensibilité aboutissent enfin à la rêverie amoureuse : « La rêverie a été ce que j'ai préféré à tout. »

Et ailleurs : « Rêverie, tendre, folle, adoratrice, germe de l'amour et de tous les arts... »

« C'est par habitude de nourrir son âme de rêveries touchantes qu'un grand artiste est si près de l'amour », écrit-il dans un des chapitres de son Essai.

Et résumant, dans une phrase, ce qu'il aime le mieux au monde, ce qui est pour lui la volupté la plus parfaite, il dit : « Un air (de musique) tendre et triste, excitant purement *à la rêverie de l'amour*, est délicieux sur les âmes tendres et malheureuses.

Mais il est une autre formule, plus simple et plus condensée, qui exprime encore mieux ce qu'est l'amour pour Stendhal, l'amour dégagé de toutes les contingences, au-dessus du succès et de l'échec, du bonheur ou de la souffrance : « Aimer c'est écouter son âme. »

Avec un son si pur, nous voici loin de l'élève des idéologues, de l'observateur scientifique et froid, qui annonçait un traité de médecine morale et qui prétendait tirer des exemples de

l'anatomie comparée... Devant cette rêverie amoureuse, l'idéologue se trouve en déroute, car il déclare qu'elle est « innotable. » Stendhal, du reste, revient plusieurs fois sur cette idée que le bonheur profond, intime, ne peut se décrire.

Sa sensibilité, à ce degré extrême, refuse à la méthode le crédit que son esprit lui accorde.

***

Nous avons, tout au long de cette analyse, essayé de marquer, à mesure que nous descendions dans l'âme de Stendhal, l'influence que put avoir sa passion pour Métilde sur le cours et la forme de ses pensées. Il nous reste à en donner la preuve la plus directe et à parler des passages du livre où il la met en scène. Il a bien pu, avant la parution de *l'Amour*, effacer les noms, par scrupule. Mais il ne saurait plus nous donner le change, et l'on peut suivre à la trace, du commencement à la fin du volume, la présence, l'ombre, le parfum de Métilde. Nous avons là, intercalés, mêlés à l'analyse abstraite, les fragments d'un journal intime, les aveux, les soupirs, les extases, les larmes d'une passion qui occupa toute sa vie pendant quelques années. Ce sont là les preuves exactes, naturelles, comme les aimait Stendhal, de la force secrète de ses sentiments. Et c'est aussi ce qui fait de *l'Amour* un livre vivant, un livre *vrai*. A suivre ces pages, on se rend compte que, si Stendhal a beaucoup étudié, dans son Essai, l'effet de l'imagination sur l'amour, cela ne veut pas dire qu'il n'ait étudié qu'un amour imaginaire. Enfin, il est aussi poussé à ces confessions par son goût pour le concret, le précis, l'anecdote. Il ne veut pas être trop personnel, mais il ne peut pas rester impersonnel.

Se refusant, dans un *Essai d'Idéologie*, à employer le *je*, Stendhal a pris, pour ses confidences, divers déguisements... « Ce livre, dit-il au début, est traduit librement d'un manuscrit italien de M. Lisio Visconti, jeune homme qui vient de mourir. » Et Lisio, c'est-à-dire Stendhal, entre en scène... mais il y a aussi Salviati, autre pseudonyme non moins transparent... puis le comte Delfante... Peut-être même arrive-t-il à Stendhal de se dédoubler comme certains personnages de Musset : en

face de Beyle amoureux, un peu fou, « déraisonnable », il se plaît à mettre un interlocuteur calme, lucide, « un ami guérisseur ».

Quant à Métilde, c'est Léonore, ou la contessina L, ou encore la comtesse Ghigi... (plus tard, dans les *Promenades dans Rome* où elle apparaît aussi, elle sera la jeune *marchesina*).

D'elle, Stendhal parle sous diverses formes : tantôt, ce sont réellement des fragments de journal, des confessions. Tantôt, il introduit brusquement le nom de Léonore dans une dissertation sur l'orgueil ou la jalousie. Parfois, enfin, l'allusion à Métilde n'est compréhensible que si l'on connaît déjà le roman, mais, dans ce cas, elle devient très nette. De toutes façons, c'est une « histoire », une histoire d'amour qui court à travers les pages du livre.

Le chapitre intitulé « Voyage dans un pays inconnu », nous donne la couleur et le ton de cet amour, amour qui tira toutes ses souffrances des rigueurs de la bien-aimée, et toutes ses joies de la qualité de l'âme qui, de ces souffrances, sut se créer un bonheur. En présence d'un être froid, orgueilleux, inaccessible, il place un être tendre, passionné, timide, qui craint et qui espère : et c'est là un chapitre en action de la théorie de la cristallisation.

Stendhal fait la distinction de l'âme tendre et de l'âme prosaïque, expression due, dit-il, à Léonore, mais qu'il prend à son compte pour en faire l'une des bases de sa morale. Et dans les maladresses de l'âme tendre et fière, qui, par l'excès même de sa passion, ne sait pas exploiter ses chances, on retrouve ces aocès de désespoir, de véritable folie, qui enchaînaient de plus en plus Stendhal à Métilde. On y voit ces visites qu'il lui faisait et qui le troublaient si profondément : avant, « l'imagination est bercée par les plus charmants dialogues », puis « la fièvre commence et redouble à mesure que l'on approche de l'instant terrible ». « A peine en sa présence, il survient comme une sorte d'ivresse devant les yeux », « l'effort qu'on se fait est si violent, qu'on a l'air froid », « on ne dit rien de ce qu'on voulait dire, on se sent ridicule; cette heure qu'on se promettait d'être si délicieuse passe comme un trait brûlant ». « Enfin, on sort, et en lui disant adieu, on a l'affreux sentiment d'être à quinze jours de la revoir. »

Car Métilde, on le sait, s'étant prétendue offensée de je ne sais quel manque de délicatesse, avait condamné Stendhal à ne la voir que deux fois par mois.

Ces visites, est-il dit dans *De l'Amour*, si rares et si désirées, étaient un accès de folie... La vie, pour Salviati, était divisée en périodes de quinze jours, qui prenaient la couleur de la soirée où il lui avait été permis de voir madame... Par exemple, il fut ravi de bonheur, le 21 mai, et le 2 juin il ne rentrait pas chez lui de peur de céder à la tentation de se brûler la cervelle.

Des critiques ont plaisanté Stendhal sur son peu de succès et sur ses balourdises. Mais les âmes tendres et passionnées savent bien que, même dans l'ardeur des désirs, elles ne se mettent pas, au fond, sur le plan de la victoire et de l'échec; elles sont au delà; l'amour vrai se crée à lui-même son univers, où l'amour-propre n'a pas de place et où les mélancolies même et les désespoirs d'une passion non partagée vous sont plus chers que tout. Ceux-là seuls peuvent sourire des timidités de Stendhal, qui n'auront jamais tremblé, balbutié, espéré ou désespéré devant un regard...

Et la passion de Stendhal se montre, dans ces pages de son livre, une des plus fortes, des plus sincères qui aient été :

Désespéré du malheur où l'amour me réduit, je maudis mon existence. Je cours les rues par une pluie froide. Il était nuit tombante et je marchais les yeux pleins de larmes, fixés sur la fenêtre de sa chambre; tout à coup, le rideau a été un peu entr'ouvert... je me suis senti un mouvement physique près du cœur... je ne pouvais me soutenir...

Un chapeau de satin blanc ressemblant un peu à celui de madame... qu'il voyait de loin dans la rue, arrêtait le battement de son cœur et le forçait à s'appuyer contre le mur.

Allant dans une ville à cent milles de celle qu'habite Léonore, il se trouve tout timide et tremblant :

A chaque détour de rue, je frémissais de rencontrer Alviza, l'amie intime de madame... et amie que je ne connais pas. *Tout a pris pour moi une teinte mystérieuse et sacrée*, mon cœur palpitait en parlant à un vieux savant. Je ne pouvais, sans rougir, entendre nommer la porte près de laquelle habite l'amie de Léonore.

Est-ce donc là cet « amour d'imagination », duquel seulement on estimait Stendhal capable?

Et qu'on ne croie pas cette passion toujours lamentable, plaintive et mélancolique. Stendhal, nous l'avons vu, attribue à l'amour un caractère de grandeur et de perfection. Il revient là-dessus en précisant, à propos de Métilde.

Salviati, « un des hommes les plus fermes et les plus spirituels », reconnaît qu'un caractère généreux est renouvelé et retrempé par l'amour; ce n'est que depuis qu'il aime qu'il a appris à avoir de la grandeur dans le caractère. Ce qui peut paraître assez singulier, c'est qu'il se compare aux anciens Romains, à Régulus. Avant, dit-il, « j'ignorais cette simplicité héroïque, fruit d'un sacrifice entier et de bonne foi... Ce qu'ils faisaient pour leur Rome, je le trouve dans mon cœur pour Léonore... »

Que faut-il comprendre par là? Que Stendhal se sent dégagé, par l'amour, de toute vanité, de toute petitesse... Il est tout entier à sa passion : il lui sacrifierait tout sans même songer à s'en glorifier; et le naturel, tant vanté par lui, atteint ici au naturel héroïque. La plus égoïste des passions aboutit ainsi à la plus désintéressée... Et c'est bien ainsi qu'il aima Métilde.

Mais tous les épisodes de leur histoire ont laissé leur trace dans le livre.

On y voit la haine de Stendhal contre la Traversi, la cousine de Métilde, qu'il accuse de l'avoir calomnié et à qui il attribue tous ses échecs... Ailleurs, on surprend ses mouvements de jalousie contre un rival que paraissait lui préférer Métilde; on saisit sur le vif son extrême désespoir et en même temps, ce qui est le propre de la méthode beyliste, les jouissances qu'il en tire.

J'ai passé hier trois heures avec la femme que j'aime, et avec un rival qu'elle veut me faire croire bien traité... Sans doute, il y a eu des moments d'amertume en observant ses beaux yeux fixés sur lui et, en sortant de chez elle, des transports vifs de l'extrême malheur à l'espérance. Mais que de choses neuves! Que de pensées vives! Que de raisonnement rapides! Et malgré le bonheur apparent du rival, avec quel orgueil et quelles délices mon amour se sentait au-dessus du sien!

Et si l'on veut comprendre combien, sous l'analyse la plus froide, il peut entrer de passion, de souvenirs, ou de procédés

de tactique, il n'est que de retenir, entre mille choses, cet aveu :

Je suis entré dans quelques détails parce que, dans ces moments de jalousie, on perd la tête le plus souvent; des conseils écrits depuis longtemps font bien, et l'essentiel étant de feindre du calme, il est à propos de prendre le ton dans un écrit philosophique.

Stendhal revient aussi sans cesse sur l'orgueil de Métilde qui fut son plus grand ennemi. Et même lorsqu'il a l'air de généraliser, c'est encore d'elle qu'il parle :

Cependant, l'amour n'est une passion qu'autant qu'il fait oublier l'amour-propre. Elles ne sentent donc pas complètement l'amour, ces femmes qui, comme L..., lui demandent les plaisirs de l'orgueil. Sans s'en douter, elles sont à la même hauteur que l'homme prosaïque, objet de leur mépris, qui cherche, dans l'amour, l'amour et la vanité... Elles, elles veulent l'amour et l'orgueil; mais l'amour se retire, la rougeur sur le front; c'est le plus orgueilleux des despotes : ou il est tout; ou il n'est rien.

Et n'est-ce pas pour s'être heurté à l'orgueil de Métilde, que Stendhal a dépouillé, pour son compte, tout amour-propre et le rejette de la passion?

Pour lui, balancé de l'espérance au désespoir, et des plaisirs d'imagination à des souffrances réelles, il ne cesse de tout rapporter à elle. Quand il écrit, par exemple : « Les grandes âmes ne sont pas soupçonnées, elles se cachent : ordinairement, il ne paraît qu'un peu d'originalité », sans aucun doute, il faut voir là-dessous l'amertume qu'il éprouva de n'être pas compris de son amie... Métilde fut choquée de son « originalité » et ne sut pas découvrir la qualité exceptionnelle de son âme.

Parfois, le désespoir éclate, direct, brutal : « Que de fois ne me suis-je pas écrié, au milieu de mon courage : si quelqu'un me tirait un coup de pistolet dans la tête, je le remercierais avant que d'expirer si j'en avais le temps! »

Mais, le plus souvent, Stendhal s'exalte, — à travers ses doutes même —, sur les « singuliers plaisirs de l'amour à la Werther ».

Quand l'amant n'a plus, pour ainsi dire, qu'une âme avec ce qu'il aime, et cela, chose étrange, même indépendamment des succès en amour, même avec les rigueurs de sa maîtresse, quoi qu'il fasse

ou qu'il voie, il se demande : « Que dirait-elle si elle était avec moi? Que dirait-elle de cette vue de Casa-Lecchio? »

Il lui parle, il écoute ses réponses, il rit des plaisanteries qu'elle lui fait. A cent lieues d'elle et sous le poids de sa colère, il se surprend à se faire cette réflexion : « Léonore était fort gaie, ce soir. » Il se réveille : « Mais, mon Dieu, se dit-il, en soupirant, il y a des fous à Bedlam qui le sont moins que moi! »

Et toujours, il en revient à ce merveilleux privilège des âmes tendres pour qui « la chose imaginée est la chose existante ».

Que de fois Salviati n'a-t-il pas entendu Léonore lui dire, avec son sourire enchanteur : « Eh bien, oui, je vous aime! » Or, voilà de ces illusions qu'un esprit sage n'a jamais.

— Oui, pour vous et pour moi, l'amour, même malheureux, pourvu que notre admiration pour l'objet aimé soit infinie, est le premier des bonheurs.

Stendhal aurait pu redire à Métilde la parole de Gœthe : « Si je t'aime, est-ce que cela te regarde? »

Grâce à cette faculté d'illusion, ou plus exactement de transformation, grâce à ce pouvoir créateur de l'amour, Stendhal réussit à faire d'une réalité médiocre, triste et sans issue, un univers enchanteur : « Auprès de Léonore, je trouvais un monde où tout était céleste, tendre, généreux... Laissez-moi au moins rêver au bonheur de passer ma vie auprès d'un tel être. »

La Rochefoucauld a écrit : « Le plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on est plus heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne. »

Cette phrase pourrait servir d'épigraphe à l'histoire de Métilde.

Si nous nous sommes attardé sur ces confessions, c'est parce que ces pages, où il évoque les souvenirs de sa passion malheureuse, nous aident à découvrir l'âme la plus cachée de Stendhal, le cœur de son cœur, les nuances à la fois les plus passionnées et les plus délicates de sa sensibilité. Elles éclairent et illustrent son livre. Elles nous permettent, incorporées aux pages de pure analyse, d'avoir une vue complète de ce qu'est l'amour pour Stendhal : un amour où l'attrait des sens a sa part, mais non la possession physique, un amour qui a pour

éléments l'admiration, l'intimité, le naturel, le beau, la rêverie tendre, le bonheur imaginé, un sentiment enfin dans lequel l'être s'absorbe tout entier.

En a-t-il toujours été ainsi pour Stendhal? Fut-ce là l'idéal de toute sa vie? On a dit que toutes ses idées, tous ses sentiments remontaient à sa première jeunesse et que tel il fut à vingt ans, tel il resta toute son existence. Ce n'est pas tout à fait exact; et l'*Essai* en contient la preuve. Sans doute, il n'y a point de solution de continuité entre les différentes phases de son existence. Mais, chez les âmes riches et complexes faites d'éléments nombreux, c'est la proportion de ces éléments, la prédominance de tel ou tel d'entre eux qui marque les différences essentielles et qui crée du nouveau.

Assurément, avant Métilde, — dès l'époque où, enfant, il s'enfuyait troublé devant Virginie Cubly —, il fut timide, sensible, passionné. Et, d'autre part, sa vie à Milan, de 1818 à 1820, ne fut pas seulement toute en soupirs, en désespoirs et en extases; elle eut ses heures de gaieté et d'épicurisme facile. Ce sont ces désaccords apparents qui ont plus d'une fois trompé sur la physionomie véritable de Stendhal. Mais, dans l'ensemble, la période antérieure à l'*Essai* est marquée par des amours où dominent le désir de la conquête, le goût de la tactique, le besoin de la victoire. Et, de même, la période postérieure à l'*Essai*, qui va de 1821 à 1831, celle de Menta et de madame Azur, est celle d'une vie épicurienne à Paris, d'amours calmes, de plaisirs, une vie plus extérieure, d'où la passion est absente. Il y a eu, enfin, des époques où Stendhal, sans toutefois sortir à cet égard de la théorie, introduisit dans sa notion de l'amour les idées de risque, de danger, de violence, d'énergie : traits qui ont une grande importance dans la doctrine du beylisme, mais qui, comme nous l'avons vu, sont à peu près totalement absents du livre *De l'Amour*.

La période de Métilde est donc différente et à part dans la vie de Stendhal. C'est une période d'idéalisme exalté, d'élans presque mystiques, de tendresse, de sensibilité effrénée, — de « folie » pour dire comme Stendhal —, une période où tout ce qu'il y avait en lui de noble, de délicat, de fier, vint fleurir et s'épanouir dans cet amour qui fut la

seule vraie passion de cet homme constamment amoureux. Et comme, dans ce même moment, il a tenté d'écrire un livre sec, froid, scientifique, le ton singulier, unique, de son *Essai*, provient de ce contraste, C'est, au fond, une idéologie passionnée, et ceci veut dire que tantôt il n'est qu'idéologie, et tantôt que passion, mais que le plus souvent, il est à la fois l'un et l'autre.

***

Il nous reste maintenant à assigner à Stendhal sa place dans la grande famille des esprits et à situer le livre *De l'Amour* par rapport à son époque. Cela achèvera de nous en faire saisir tout le sens et toute la portée.

C'est dans *De l'Amour* qu'on aperçoit peut-être le mieux le mécanisme psychologique de Stendhal. Il consiste essentiellement dans les réactions de l'idée et de la sensation l'une sur l'autre, et dans l'alliance des petits faits et des lois. Stendhal part assez souvent de la définition générale, de l'affirmation théorique, mais une pente naturelle le conduit de là vers le fait, l'anecdote, le souvenir personnel. La sensation finit ainsi par se substituer à l'idée, — d'autant mieux que pour le bonheur du moment, elle se suffit à elle-même, et que « vivre, c'est avoir des sensations fortes ». C'est en redescendant ainsi des lois vers les faits, et du général au particulier, que nous avons cherché à expliquer *De l'Amour*.

Mais, d'autre part, Stendhal, par une marche inverse, ne peut éprouver une sensation sans chercher à la classer, à la faire rentrer dans une série, dans un système. Et même lorsqu'il évoque ses jalousies, ses joies, ses tristesses au sujet de Métilde, il ajoute : « Cette passion est mon premier cours de logique. » C'est que, pour les idéologues, la sensation doit servir de point de départ à la connaissance de l'homme.

Presque tous les écrivains se cantonnent, soit dans l'abstrait, soit dans le concret. Le passage naturel de l'un à l'autre est assez rare et on pourrait distinguer, de ce point de vue, deux grandes familles intellectuelles. Or, Stendhal, lui, va constamment et d'une façon presque instinctive de l'un à l'autre; il ne peut partir d'une notion abstraite sans aboutir à un fait

concret, et, en revanche, il ne part pas du fait concret sans vouloir remonter jusqu'à l'abstrait. Ces deux tendances de son esprit sont aussi nettes, et, au fond, aussi importantes l'une que l'autre.

Si l'on y réfléchit bien, c'est là qu'il faut voir le centre et comme la clef de voûte de tout le système stendhalien. C'est par là que se fait l'accord, chez lui, entre la sensibilité et l'intelligence.

On a voulu opposer à sa sensibilité passionnée son intelligence idéologique; entre le mécanisme à l'imitation d'Helvétius et l'individualisme romantique à la manière de Rousseau, on a vu une contradiction manifeste, et c'est dans cette antinomie que résiderait le secret du beylisme.

Mais cette contradiction, on ne la constate pas chez Beyle. Il veut voir clair dans son cœur, comme dans ses idées. Ses élans passionnés les plus sincères, il les analyse avec la même lucidité que les systèmes philosophiques. Et, d'autre part, il aime la méthode, les idées, comme on aime une femme : il y adhère de toute la force de sa sensibilité.

Tout Stendhal se définit par ces deux termes : logique et passion. Pour le commun des êtres, ils s'excluent. Stendhal, lui, a voulu les réunir. Et il ne l'a pas fait artificiellement, par suite d'un plan prémédité. Ce qui a facilité cet accord, très rare, entre l'intelligence et la passion, c'est précisément ce « besoin de voir clair » qui se traduit par le va-et-vient entre l'abstrait et le concret. Pour le philosophe qui vit dans le domaine de l'abstrait et du général, il y a peu de contacts entre l'intelligence et la sensibilité; mais pour celui qui veut construire un système à l'aide de « petits faits », il n'en est pas de même lorsque ce système est une méthode de bonheur, et cet objet d'étude, l'amour : alors le « petit fait » est à la fois éprouvé et observé; il « fait le pont », si j'ose dire, entre l'émotion et l'idée; ou plus exactement encore, ce terrain du « petit fait », où Stendhal se place, est comme une plaque tournante d'où partent et où aboutissent les idées, les sentiments, les lois, les systèmes, les rêveries.

La critique moderne a la manie des dissociations; pour elle, il y a toujours une sorte de dédoublement chez l'artiste; il y a l'acteur et le spectateur, celui qui agit et celui qui observe...

Aussi, la lucidité aiguë de l'analyse semble devoir tuer à tout jamais la passion; c'est la même antinomie que l'on prétend trouver entre le rêve et l'action. Pour Stendhal, ce problème ne se pose pas, il n'existe pas. Il ne s'est jamais dédoublé. Le Stendhal qui observe et le Stendhal qui souffre ne font qu'un :

Paul Bourget, dans son étude sur Stendhal, l'a noté avec beaucoup de justesse :

> Il est des natures riches, bien au contraire, pour lesquelles cette analyse est simplement une occasion de porter une végétation de sentiments inconnus. Dans ces âmes d'élite, l'extrême développement des idées n'est pas mortel à l'intense développement des passions. Au lieu de résister à l'esprit d'analyse, elles s'y abandonnent, mais sans s'y corrompre. Au lieu de se gâter par la réflexion, elles s'y développent. Elles se complaisent à donner au sentiment l'amplitude d'une pensée. La vie cérébrale se surajoute pour elles à la poussée de la vie instinctive, sans la ralentir. Elles aiment d'autant mieux qu'elles savent qu'elles aiment, elles jouissent d'autant plus qu'elles savent qu'elles jouissent. C'est parmi ces âmes que se recrute la légion des grands artistes modernes, et si nous sommes les rivaux des siècles plus jeunes, c'est par quelques œuvres où ces âmes ont fixé un peu de l'Idéal singulier qui flotte devant elles...

Et, du reste, y a-t-il réellement des contradictions à l'intérieur des êtres les plus complexes? Tous ces éléments divers, en apparence contradictoires, se fondent dans une unité nombreuse qui fait le charme mystérieux, l'irrésistible séduction de ces êtres supérieurs.

Quoi qu'il en soit, *De l'Amour*, par sa forme même, se trouve à ce carrefour où l'abstrait et le concret se rejoignent. Avant, Stendhal est plus près de ses maîtres, de l'idéologie, des idées générales, des classifications. Après, il s'oriente vers l'art plus vivant du roman, où il n'y a que des sentiments particuliers, et où les passions s'inscrivent dans des personnages. Cette tendance est déjà marquée dans *De l'Amour*, où nous entrevoyons la vie, l' « histoire » d'un ou deux personnages. Certaines pages du journal de Lisio ne sont que des chapitres de cette analyse dans l'action qu'il développera dans ses romans.

Et qui sait? Il est possible que ce soit à ce long séjour en Italie, qui vit la fin de sa liaison avec Angela Pietragrua et son amour pour Métilde, — à cette période où il connut les

deux femmes qui firent sur lui, à des titres divers, l'impression la plus vive —, que nous soyons redevables de l'orientation de Stendhal vers une forme d'art où devaient se concilier, en dehors de tout système philosophique, sa passion de l'analyse, et son goût de la passion vivante. Il serait aisé de retrouver, par exemple, des analogies entre Métilde et certaines des héroïnes de ses livres : Mathilde de la Môle, Clelia Conti, et surtout madame de Chasteller, de *Lucien Leuwen*. Nous nous bornons à les suggérer, car ces choses-là ne doivent pas être serrées de trop près : le travail artistique de l'imagination est une besogne mystérieuse qui échappe à toute loi; des personnages, une fois inventés, vivent leur vie propre, sans obéir à une méthode ou à un souvenir... Ils ne peuvent même être vivants qu'à cette condition. Les personnages de Stendhal ne rappellent l'Essai sur l'amour que par leur lucidité et leur esprit d'analyse, mais leur ressemblance avec Angela, Métilde ou Beyle lui-même, ne doit être indiquée qu'avec réserve.

Contentons-nous de marquer, avec *De l'Amour*, cette étape vers un art concret et vivant. Mais, cependant, évitons de sacrifier trop vite la partie idéologique.

Depuis plus d'un demi-siècle que la gloire de Stendhal n'a cessé de grandir, différents aspects de lui ont successivement été mis en lumière ou rejetés dans l'ombre, comme un paysage balayé par un projecteur. Aujourd'hui, c'est sa sensibilité aiguë et souffrante, révélée par les journaux intimes et par les confessions de *l'Amour*, qui nous intéresse le plus, et c'est à elle que nous avons tendance à tout rapporter... Mais il n'en sera sans doute pas toujours ainsi et il ne faut pas oublier l'importance que Stendhal attachait à son idéologie et à sa méthode.

Les théories et les vues philosophiques de Stendhal n'ont pas encore, en réalité, trouvé leur heure favorable, ou plutôt, ne sont pas entrées d'une façon durable, dans le domaine des idées reçues. On a reproché plus d'une fois à Stendhal de n'être pas allé jusqu'au bout de ses doctrines, de n'avoir pas tiré parti des « idées d'avenir » qu'il jette en passant... Mais ne serait-ce pas au contraire, ses doctrines qui se sont arrêtées à mi-chemin?

Au moment où Stendhal découvrait le sensualisme idéologique, les idéologues étaient condamnés par Napoléon. Au moment même où il voulait construire une « Idéologie de l'amour », la philosophie spiritualiste, l'éclectisme de Cousin, s'imposaient pour près d'un demi-siècle. Un peu plus tard, Taine a redonné de l'actualité aux vues scientifiques de Stendhal et celui-ci, un des maîtres du « fait positif », a pu être revendiqué par le positivisme et même par le naturalisme. Mais le scientisme de Taine, à son tour, a fait faillite, et du coup, ces côtés de Stendhal sont rentrés, peut-être un peu tôt, dans l'ombre.

Allons-nous vers une nouvelle génération d'admirateurs qui remettront en lumière les aspects de Stendhal pour le moment plus négligés? Allons-nous, par exemple, vers l'européanisme, comme certains le disent? Peut-être naîtra-t-il une littérature cosmopolite, où les théories des climats, des milieux et des formes de gouvernement, qui, au fond, n'ont encore jamais réussi à passer sérieusement dans la littérature, trouveront enfin la place qui leur revient. Alors, du livre de Stendhal, l'analyse des nuances de sentiments et les souvenirs tendres de Métilde seront relégués au second plan; les idées objectives ressortiront en plein relief; l'on s'étonnera que les générations précédentes leur aient accordé aussi peu d'importance; de nouveaux disciples surgiront, qui, à leur tour, « découvriront » Stendhal, et celui-ci, une fois de plus, fera figure de « précurseur » : car sa chasse aux idées est si fructueuse, que l'on peut toujours trouver, chez lui, des « vues d'avenir » : ses idées sont comme autant de jalons plantés — parfois un peu au hasard — sur la route du temps.

Nous ne croyons pas, cependant, que ce jour soit prochain, et que les théories de Stendhal, celles qu'il a exposées un peu partout et utilisées dans *De l'Amour*, soient à la veille de connaître une nouvelle et plus sûre fortune. D'abord, la littérature d'aujourd'hui est anti-scientifique, et anti-réaliste; la religion du « petit fait » a vu tomber ses derniers autels et le règne du positivisme ne s'annonce pas. Les jeunes écoles, qui veulent se libérer du réel et se pencher vers l'inconscient, sont aussi éloignées que possible de cette forme lucide d'analyse qui est celle de Stendhal. Les rapports du

physique et du moral que Stendhal, à la suite des idéologues, a voulu prendre et donner comme « directives », sont examinés aujourd'hui dans un autre esprit, et, du reste, sans que la littérature en ait encore tiré grand parti. Enfin, nous ne pensons pas non plus que l'heure soit venue des « grands Européens ». Un seul Français a été cosmopolite comme Stendhal, le comte de Gobineau, et ni l'un ni l'autre n'ont eu de successeur. La guerre a reformé des nationalismes étroits, plus fermés qu'auparavant, et les efforts de quelques esprits d'élite pour créer et organiser ces États-Unis de l'Europe intellectuelle se heurtent à des conditions défavorables.

Pour toutes ces raisons, le Stendhal scientifique, — tel qu'il se présente dans une partie du livre *De l'Amour* — et qui formule des idées neuves, intéressantes, hardies, nous semble, pour un certain temps encore, voué à un demi-oubli.

Pour notre génération, le Stendhal qui reste passionnément vivant et attachant, c'est celui qui a développé, construit, une conception si personnelle, si originale de la vie, d'un certain bonheur fondé sur un certain amour; c'est l'égotiste supérieur, dont l'individualisme est un des plus fortement marqués qu'on ait jamais vus. Ce Stendhal là n'est d'aucune époque : il est à part, il ne se laisse pas classer, il est exactement inclassable. Et l'on s'en aperçoit dès qu'on veut situer, par rapport à son temps, ses idées sur l'amour et ses façons de sentir.

Est-il un homme du XVIIIe siècle? Oui et non. Toutes ses idées philosophiques, toutes ses vues d'ensemble, il les doit à cette doctrine sensualiste qui, née en plein XVIIIe siècle, a abouti à l'idéologie. Mais sa conception de l'amour est toute différente et n'appartient qu'à lui. Il ne peut se réclamer des théories d'Helvétius, pas plus d'ailleurs que de Lauzun, de Laclos, de Chamfort, ou même de Rousseau.

Est-il, d'autre part, un romantique? « C'est, en littérature, du romantique », écrit-il à Mareste, en lui recommandant le manuscrit *De l'Amour*. Mais ceci est dit dans un sens très particulier. D'autre part, il ne faut pas taxer de romantique toute sensibilité extrême. En réalité, rien n'est plus éloigné de Stendhal que la façon dont le romantisme a imaginé et décrit l'amour.

Le déséquilibre, l'aveuglement, le fatalisme de la passion, l'esprit de révolte contre la société, ce goût du malheur, ce mal du siècle, autant de thèmes auxquels Stendhal est resté étranger... La passion lucide, analytique, cette observation minutieuse jusque dans les sensations les plus violentes, — non, cela n'a rien de romantique... Et puis, il y a, au fond, une opposition irréductible entre les lyriques et les esprits positifs. Si vive que soit la sensibilité de Stendhal, c'est un homme qui voit clair, qui regarde, qui observe, et qui exige *le vrai* jusque dans les plus petits détails... Le lyrisme du XIXe siècle, jusqu'à Baudelaire, n'a rien à faire avec cette vérité-là...

Si l'on tient absolument à apparenter Stendhal, à le rattacher moins à une époque qu'à une famille, à une classe d'esprits, on ne pourra guère lui trouver de ressemblance qu'avec deux hommes qui cherchent avant tout une règle de vie : Montaigne et Pascal.

Avec toutes les différences qu'il y a entre une âme ardente, « déraisonnable », et une âme nonchalante et sage, Montaigne et Stendhal se placent, l'un et l'autre, dans la vie, sur le même plan. L'un a un appareil et une terminologie scientifique que l'autre ne possède pas; mais leur curiosité de l'homme et d'eux-mêmes est égale : leur esprit également en éveil, à l'affût; leur goût des anecdotes et des faits pareil. Et le philosophe des *Essais* va, lui aussi à sa façon, « à la chasse au bonheur ».

Quant à Pascal, le rapprochement semblera peut-être singulier à ceux qui considèrent encore Stendhal comme un jouisseur vulgaire et un épicurien facile : mais il n'en existe pas moins des points de contact, et on pourrait retrouver, entre les idées de Pascal sur l'amour et celles de Stendhal, des ressemblances curieuses, alors que Stendhal doit assez peu aux autres moralistes comme La Rochefoucauld et La Bruyère.

Notons d'abord ce que Stendhal dit lui-même de Pascal dans son Journal : « Quand je lis Pascal, il me semble que je me relis... Je crois que c'est celui de tous les écrivains à qui je ressemble le plus par l'âme. »

Le goût de Pascal pour les analyses et les définitions, sa sensibilité passionnée, son besoin du vrai, du précis, son hor-

reur de l'emphase, de l'éloquence, le fait qu'il réunit l'esprit de géométrie à l'esprit de finesse, beaucoup de choses de lui enfin, ont des rapports avec Stendhal... Et Pascal, également, eut sa « chasse au bonheur », qu'il fit à travers tant de tourments... Et ne faillit-il pas le chercher dans le monde, avant de le trouver dans la religion? Malgré tout l'écart qui sépare une âme chrétienne d'une âme incroyante et fermée à l'au-delà, ce sont cependant des âmes de même ordre.

Et les analogies apparaissent nombreuses avec *le Discours sur les passions de l'amour*[1]. Quand Pascal écrit : « A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes... », il établit cette thèse, qui est aussi celle de Stendhal, que la qualité de la passion varie avec le sujet même qui l'éprouve, qu'il y a une hiérarchie des êtres, et qu'il existe une doctrine rare, aristocratique, du bonheur.

Quand il dit : « La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion, c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime », il fonde l'amour sur la connaissance, il établit le lien entre la lucidité et la passion, tout comme Stendhal, alors que notre époque a, au contraire, voulu marquer une opposition entre elles.

Pascal parle, à propos de l'amour, de l'esprit de géométrie et de l'esprit de finesse. Et il ajoute : « Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir! » Or, Stendhal n'a-t-il pas précisément réuni, dans *De l'Amour*, ces deux esprits, et de ces deux grandes familles intellectuelles, les « logiciens » et les « intuitifs », ne fait-il pas partie, comme Pascal?

Enfin, dans ces quelques pages du *Discours*, on retrouve beaucoup de passages qu'on pourrait rapprocher de certaines façons de sentir de Stendhal.

L'homme est né pour le plaisir... L'agréable et le beau n'est que la même chose... l'agréable, c'est le *naturel* avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent... Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime : l'*esprit est plein*... Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire ou de dire beau-

1. Rappelons que Stendhal ignora cependant ce *Discours*, qui ne fut publié qu'en 1843 par Cousin.

coup de choses, mais quand on est près, on est irrésolu... Dans l'amour, on n'ose hasarder parce que l'on craint de tout perdre : il faut pourtant avancer, mais qui peut dire jusques où? L'on tremble toujours, jusqu'à ce qu'on ait trouvé ce point... Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire : l'on est également combattu de l'espérance et de la crainte...

Ne multiplions pas ces citations, mais ces phrases ne pourraient-elles pas s'appliquer admirablement à la passion de Stendhal pour Métilde? Et n'avons-nous pas vu que ce combat de l'espérance et de la crainte est précisément le point capital de la théorie de la cristallisation?

Nous n'avons point songé à faire un vain parallèle; mais ces rapprochements peuvent nous aider à situer Stendhal, comme Pascal, dans cette grande race des « inquiets lucides », parmi ces âmes ardentes, passionnées, supérieures, qui s'analysent sans cesse, à la fois pour souffrir et pour chercher une règle de vie, un bonheur, une foi... Ces âmes ne sont pas de leur époque; elles en reçoivent des idées, mais au fond, elles lui échappent, elles ne relèvent que d'elles-mêmes, et tout ce qu'elles prennent du dehors, elles le transforment ou l'assimilent; elles se créent ainsi à elles-mêmes leur univers, leur morale, leur loi.

Sous cet aspect d'ensemble, ce que Stendhal a pensé et dit de l'amour se présente beaucoup moins comme une suite de réflexions, d'analyses, de pensées, que comme une conception de l'existence, une véritable Éthique. Stendhal est l'inventeur d'une forme de vie, qui exposée de-ci, de-là, dans tous ses écrits, a trouvé son expression la plus nette et la plus achevée dans l'*Essai sur l'amour*.

La recherche méthodique du plaisir et du bonheur est à la base de cette Éthique, mais cette méthode reste aristocratique et individuelle. La notion du bonheur varie suivant les êtres... Il y a toute une hiérarchie des âmes, et à mesure qu'on s'élève plus haut, on se dégage des plaisirs matériels, des jouissances vulgaires. Nous avons dit tout ce que Stendhal savait faire entrer de grandeur, de tendresse, d' « espagnolisme », dans son rêve de félicité à l'époque où il écrivit *De l'Amour*. La

vie supérieure de la passion, les joies d'une imagination qui conserve le privilège de la jeunesse, les sensations délicates et rares, développées par le goût du beau et de l'art, c'est là une doctrine qui ne peut convenir qu'à quelques êtres d'exception: de là le sens profond de l'expression beyliste des *happy few*. Cette morale aristocratique sera celle des *calenders*, des « fils de roi », du comte de Gobineau, cet esprit qui a tant de rapports avec Stendhal, et elle annonce déjà la morale des maîtres, de Nietzsche.

Mais s'il fallait la relier à quelque autre système, nous songerions plutôt à la rapprocher des doctrines de l'antiquité : l'épicurisme et le stoïcisme.

Ce qui sépare Stendhal des philosophes et des méthodes scientifiques modernes, c'est que, en dépit de son culte pour le vrai, et pour le « petit fait », il subordonne tout au bonheur. C'est ce souci du bonheur qui, chez lui, limite la science ou la fait dévier.

Or, les philosophies antiques étaient des philosophies pratiques, des « méthodes de bonheur ». C'est par là que la philosophie de Stendhal leur ressemble.

Il va de soi qu'il ne faut pas entendre ici ces termes d'épicurisme et de stoïcisme dans le sens vulgaire, qui les oppose l'un à l'autre. C'étaient aussi des doctrines aristocratiques, valables surtout pour des âmes d'élite, et qui s'éloignaient souvent de leur point de départ. Les stoïciens se reconnaissaient le droit de goûter des plaisirs extérieurs dont ils étaient, au fond, détachés : Sénèque en est la preuve. Et les épicuriens pouvaient parvenir, sans renier leurs principes, à n'admettre que les plaisirs intellectuels les plus hauts. Il y a un point extrême où les deux écoles se rejoignent.

De même, Stendhal, — en qui l'on a vu souvent un épicurien assez commun —, en arrive à une conception de l'épicurisme très dépouillée, très épurée, et qui fait rentrer dans l'idée du bonheur, la solitude, la fierté, l'exaltation poétique et même la douleur... Enfin, la notion de l'amour qu'il doit à Métilde comporte la sincérité, le désintéressement, un effort vers la perfection et l'admiration du beau.

Encore une fois, cette Éthique reste strictement personnelle. C'est pour cela que Stendhal est le dieu de ceux qui ne se

sentent pas adaptés à leur époque, qui vivent en dehors du cadre social. Et pour cela aussi, qu'il restera toujours, par certains côtés, actuel.

Mais cette Éthique n'est pas uniforme. Elle est souple et vivante, elle se plie aux conditions de pays, de mœurs, de milieux, comme aux états d'âme changeants : de là les nombreux visages de Stendhal. Mais une âme haute et passionnée peut s'abandonner parfois à des formes opposées d'existence, sans cesser d'être elle-même,

Il n'est donc pas faux, le Stendhal cynique, gouailleur, d'une gaieté bruyante, celui qui avait tant choqué George Sand par sa vulgarité. Il n'est pas faux, le Stendhal viveur, qui a des prétentions au don Juanisme, ni l'épicurien aimable qui aime la vie de société, la vie facile, et qui n'est pas exempt de vanité. Mais le vrai, — celui de « l'arrière-boutique » —, c'est celui que nous avons vu se révéler peu à peu dans *De l'Amour*.

C'est pourquoi, si, parmi les images diverses qu'il nous donne de lui, il nous fallait choisir celle qui s'impose entre toutes, celle qu'on doit laisser au premier plan, voici ce que nous nous plairions à imaginer, la vision suggérée par le livre sur l'*Amour* : la nuit, dans une rue de Milan, un homme silencieux, immobile, contemple une fenêtre, un rideau éclairé... Il attend, quoi? il n'en sait rien, il est désespéré, fou de passion... le rideau, un instant, semble s'écarter... est-ce le vent? Mais si c'était elle!... Enfin, il s'en va; rentré chez lui, il songe presque à se tuer..., mais une pente insensible l'amène à une rêverie aussi tendre qu'une phrase musicale..., il écoute, il écoute son âme..., puis, brusquement, il se reprend, il saisit au hasard un bout de papier, il écrit quelques lignes : il vient de noter un *fait vrai*.

ÉTIENNE REY

COMMENT ON DEVENAIT MINISTRE SOUS LE DIRECTOIRE

Le *Courrier républicain*, dans son numéro du 4 vendémiaire an V (25 septembre 1796), publiait cette courte note, bien en évidence :

« Paris, le 3 vendémiaire (24 septembre). — *M. de Taleyrand* (sic)-*Périgord, ci-devant évêque d'Autun, émigré privilégié, est arrivé à Paris, depuis quatre jours.* »

Rentré à Paris le 20 septembre 1796, il y avait un peu plus de quatre ans qu'il en était parti; il avait, en effet, quitté la capitale et la France le 10 septembre 1792, quelques jours après les fameux massacres. Depuis lors, il avait passé près d'un an et demi en Angleterre et deux ans et demi aux États-Unis. Un décret de la Convention, rendu le 4 septembre 1795 sur la proposition de Chénier, lui avait rouvert les portes de la France. Il n'avait pas montré une hâte excessive à profiter de cette faveur; car il s'était arrêté à Hambourg, à Berlin, à Amsterdam. Enfin il était rentré, en modeste équipage, dans sa ville natale.

Quand il en était parti, il avait laissé Paris en proie aux fureurs de l'anarchie démagogique qui s'étaient déchaînées depuis la journée du 10 août; il retrouvait à présent une situation, en apparence au moins, régulière. La Constitution de l'an III était en vigueur depuis près d'un an; on ne souffrait pas encore des maux dont elle portait le germe et qui, par la

faute des hommes ou des circonstances, n'allaient pas tarder à éclater. Paris et la France se reprenaient à la joie de vivre, après les mauvais jours des années précédentes. Puis l'opinion publique jouissait avec ivresse des nouvelles extraordinaires qui arrivaient de l'autre côté des Alpes. Là-bas, dans les plaines de la haute Italie, un général de vingt-sept ans à peine marchait de miracle en miracle. Avec lui, les soldats de la République avaient culbuté l'armée piémontaise et dicté la paix au roi de Sardaigne; avec lui, ils avaient franchi au pas de charge le pont de Lodi et fait à Milan une entrée triomphale, qui est une des choses les plus émouvantes de l'histoire; avec lui, ils venaient de poursuivre sans répit une armée autrichienne à Salo, à Lonato, à Castiglione, à Primolano, à Bassano, à Saint-Georges; ils venaient d'en enfermer les débris dans Mantoue avec Wurmser, le général en chef de l'empereur. A quels nouveaux miracles n'était pas destiné le jeune vainqueur de Mondovi, de Lodi, de Castiglione? Quand Talleyrand arriva à Paris, il arriva dans une ville toute grisée par la fièvre patriotique que développaient de jour en jour les victoires de Bonaparte.

Qu'allait-il faire lui-même? Il avait quarante-deux ans et demi; ce n'était pas l'âge du repos, surtout pour un homme qui, cinq ans plus tôt, avait renoncé, avec tant de désinvolture, à son caractère sacerdotal et épiscopal. Il venait de visiter l'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne; il rapportait de ces trois pays des observations personnelles, il devait en profiter et en faire profiter ses compatriotes. Sans doute, quand il avait retrouvé à Hambourg, quelques mois plus tôt, son amie madame de Genlis, il ne lui avait pas caché qu'il était dégoûté des affaires; rien au monde ne pourrait le déterminer à s'y rengager. Madame de Genlis ne se laissa pas prendre à ces déclarations, qu'il faisait peut-être de bonne foi. « Les ambitieux, dit cette femme experte, sont les hommes du monde qui se connaissent le moins eux-mêmes; ils sont comme les amants, qui prennent sans cesse leur mécontentement et leur dépit pour le détachement et la raison[1]. »

Une huitaine environ après son arrivée à Paris, Talleyrand

1. Madame de Genlis, *Mémoires*, t. IV, p. 351-353.

fut nommé l'un des secrétaires du Lycée des Arts[1]. Quelle que fût la vogue pour le moment de cette société de conférences, ce secrétariat n'était pas une position capable d'ouvrir la route du pouvoir et de la fortune. Ce qui importait pour le présent et pour l'avenir, c'était d'être en bons rapports avec les maîtres du jour.

A Paris, comme un peu plus tôt à Hambourg, des agents du comte de Provence avaient sondé les dispositions de l'ancien évêque. Le bruit s'en répandit; pour y couper court, il crut pouvoir publier une lettre, dans laquelle il protestait de ses sentiments de bon républicain. Il y disait : « Mes vœux bien prononcés se sont dirigés et se dirigent constamment vers le bonheur et la gloire de la République française[2]. »

S'il avait pensé, par cette déclaration, dissiper les préventions bien naturelles des chefs républicains, il n'y réussit guère. Un Talleyrand-Périgord républicain! Ces mots juraient d'être accouplés.

Joseph Chénier avait été le principal auteur de son rappel; étant passé de la Convention au conseil des Cinq-Cents, il y jouait un rôle non moins actif. Il aurait pu, semble-t-il, être l'un des patrons de Talleyrand et le pousser dans la politique; mais les manœuvres de celui-ci et les bruits qui circulaient sur lui inspirèrent bien vite à Chénier une aversion profonde à l'égard du personnage qu'il affectait d'appeler « l'abbé Maurice ». La lettre ci-dessus ne lui disait rien qui vaille. « La lettre de l'abbé Maurice, disait-il, me prouve qu'après avoir été monarchiste, orléaniste, et n'ayant pu être robespierriste, puisque Maximilien n'a pas voulu de lui, il se fait directoriste, en attendant d'être ce que le pouvoir sera un peu plus tard. Ce bougre-là, sans respect pour l'épiscopat, est semblable à une éponge qui s'imbibe de toutes les liqueurs dans lesquelles on la trempe, avec cette différence que l'éponge pressée rend ce qu'on lui confie et qu'ici tout sera de bonne prise pour notre ami. » Des vers circulèrent bientôt, où Joseph Chénier opposait la sincérité de ses sentiments politiques au caractère équivoque des sentiments de son ancien protégé.

1. *Le Courrier républicain*, du 27 septembre 1796.
2. *Monsieur de Talleyrand*, t. II, p. 207.

Ferme dans ma route et vrai dans mes discours,
Tel je fus, tel je suis, tel je serai toujours.
Gorgé de honte et d'or, un impudent Maurice,
Du pouvoir, quel qu'il soit, adorant le caprice,
De tout parti vaincu mercenaire apostat,
Peut vendre ses amis comme il vendit l'État.
Moi, quand la trahison marche sans retenue,
Lorsque la République est partout méconnue,
Dédaignant de flatter des ennemis puissants,
A ses autels déserts j'apporte mon encens.

Décidément ce n'était pas avec l'auteur de *Charles IX* et du *Chant du départ* que l'ancien évêque pouvait lier partie.

***

Lorsque le conseil des Anciens, dans la séance du 1er novembre 1795, avait élu, sur la liste de cinquante membres dressée par le conseil des Cinq-Cents, les cinq premiers Directeurs de la République, son choix s'était porté sur La Revellière-Lépeaux, Letourneur de la Manche, Reubell, Sieyès et Barras. Excepté Sieyès, les élus avaient tous accepté; un nouveau scrutin avait fait entrer Carnot au Directoire. Ces cinq Directeurs étaient toujours en fonction quand Talleyrand arriva à Paris; ils devaient y rester tous les cinq jusqu'au mois de mai de l'année suivante. Ils avaient de commun d'avoir tous voté la mort de Louis XVI; mais la question du régicide à part, chacun avait son tempérament, ses intérêts, son ambition, sa manière de concevoir le gouvernement nouveau.

Talleyrand n'en connaissait personnellement que deux, La Revellière-Lépeaux et Reubell, pour les avoir eus comme collègues à l'Assemblée constituante. Entre lui et Reubell, il ne pouvait y avoir de sympathie : la différence des caractères était trop profonde. L'ancien avocat de Colmar avait une aversion instinctive pour l'ancien évêque. Comme des rapports de police signalaient que Talleyrand, dès son retour à Paris, intriguait auprès des différents partis, Reubell éclata contre lui, en plein Directoire[1]. « Talleyrand, dit-il, est au

1. Barras, *Mémoires*, t. II, p. 196-197; cf. p. 420.

service de l'étranger. Il n'a jamais existé un être plus pervers, plus dangereux et qui méritât davantage de ne jamais rester en France. Je le connais dès l'Assemblée constituante, où je l'ai vu manœuvrer avec tout ce qu'il y avait de pire; c'est un homme fait pour perdre tout ce qui le laisse approcher. On l'a volé à la liste des émigrés : il était là à sa place; je propose qu'on l'y rétablisse. » Sur l'intervention de Barras, la colère de Reubell se calma, mais pour faire place à une ironie méprisante. « Que Talleyrand, dit-il, reste en France, si cela lui convient; je lui accordais sans doute trop d'importance. Pourvu que vous ne vouliez pas un jour en faire un grand fonctionnaire public! Pourquoi pas l'un de nos ministres? » Il ne se doutait pas qu'il était si bon prophète.

Si Reubell avait la nuance des Jacobins, La Revellière-Lépeaux avait plutôt celle des Girondins. Talleyrand ne lui était point antipathique à priori; le prêtre défroqué serait peut-être l'un des ministres de la secte nouvelle des théophilanthropes, dont il était lui-même le père ou le parrain. Cependant, Talleyrand ne prenait pas au sérieux les adhérents à la secte nouvelle; il avait baptisé les théophilantropes « les filous en troupe. » Il rencontrait La Revellière-Lépeaux aux séances de l'Institut; ils étaient tous deux membres de la classe des Sciences morales et politiques. Un jour La Revellière-Lépeaux donna lecture d'un mémoire intitulé : *Réflexions sur le culte, sur les cérémonies civiles et sur les fêtes nationales*; c'était une sorte de programme de religion laïque. Ses confrères lui exprimaient leurs compliments. « Pour moi, dit Talleyrand d'un ton sérieux, je n'ai qu'une observation à vous faire : Jésus-Christ, pour fonder sa religion, a été crucifié et il est ressuscité. Vous auriez dû tâcher d'en faire autant. »

Carnot avait sur Talleyrand les sentiments de Chénier; il disait un jour à celui-ci : « Talleyrand amène avec lui tous les vices de l'ancien régime, sans qu'il ait pu prendre une des vertus du nouveau; il n'a aucun principe arrêté, il en change comme de linge. » Carnot aurait volontiers répété l'épigramme, qui avait cours alors; les uns l'attribuaient à Lebrun, d'autres à Chénier lui-même :

L'adroit Maurice, en boitant avec grâce,
Aux plus dispos peut donner des leçons;
A front d'airain unissant cœur de glace,
Toujours il fait son thème en deux façons.
Dans le parti qui lui paie un salaire
Furtivement il glisse un pied boiteux;
L'autre est toujours dans le parti contraire,
Mais c'est le pied dont Maurice est boiteux.

Pour Letourneur de la Manche, malgré la violence de certaines de ses opinions, c'était un caractère assez effacé. Restait Barras; c'était certainement celui des cinq Directeurs avec qui Talleyrand avait le plus de chances de s'entendre. Sans être un grand seigneur, Barras en affectait les manières par son luxe et la liberté de ses mœurs; il portait un nom connu dans la vieille noblesse provençale. Avec lui on pouvait s'entendre. Talleyrand commença par lui envoyer un rapport sur les observations qu'il avait recueillies pendant les trois mois de son séjour à Berlin; puis il attendit. Barras ne se trompait pas sur son compte, le jour où, Reubell ayant accusé Talleyrand d'être au service de l'étranger, il lui avait répondu, d'un ton flegmatique : « Talleyrand, comme tant d'autres, est au service de son ambition et de son intérêt[1]. »

Le ministre de la police Cochon avait remis un rapport au Directoire, au mois d'octobre, sur un dîner mystérieux qui avait réuni le général Brune, Talleyrand, son ancien vicaire-général Desrenaudes, Maret et Semonville. On y avait parlé des émigrés; Talleyrand avait été d'avis qu'on ne pouvait assez les surveiller, il fallait en faire des exemples. D'accord avec Maret et Semonville, il avait voué une haine solide à Charles Delacroix, le ministre des Relations extérieures; à eux trois, ils le tenaient pour un homme inepte.

Quand le Directoire prit connaissance de ce rapport, ce fut pour Reubell une occasion nouvelle de fulminer. « Ce sont trois misérables intrigants, s'écria-t-il, des menteurs enragés. On pilerait tout cela dans un même mortier, qu'il n'en sortirait pas un atome de vérité. Je crois peu aux rapports de police en général; mais il n'y a rien de si mauvais dont je

1. Barras, *Mémoires*, t. II, p. 196.

ne croie capables Talleyrand, Maret, Semonville, Semonville, Maret et Talleyrand[1]. »

La police ne perdait pas de vue Talleyrand. Un autre rapport, du mois de février 1797, le signalait comme faisant partie d'une conjuration dont les principaux membres se réunissaient dans une maison de la rue de Provence, n° 16. Le rapport désignait avec lui Mathieu Dumas, du conseil des Anciens, Montesquiou, l'un des agents royalistes de Paris, Ségur, l'ancien ambassadeur à Saint-Pétersbourg et à Berlin, Rœderer, l'ancien procureur-général syndic du département de Paris, madame d'Aiguillon, madame Valence, celle-ci fille de madame de Genlis, madame Lameth, d'autres encore. Dans ces conciliabules, on parlait de revenir de la pentarchie directoriale au système monarchique. Barras ne fut pas autrement ému; il fut d'avis de laisser « tous ces messieurs agir et se remuer dans la sphère de leur intrigue plus ou moins subalterne; » n'avait-il pas reçu des confidences de plusieurs de ces conspirateurs qui ne demandaient qu'à se rendre nécessaires à ses yeux, pour passer au service du Directoire[2]?

Cependant, quelques semaines plus tard, en mars 1797, la police signalait encore les fréquentations très suspectes de Talleyrand[3]; il voyait fréquemment La Vauguyon fils, dont le père était l'un des quatre membres du conseil d'État du comte de Provence.

***

Talleyrand avait l'honneur de porter un titre qui n'avait rien de politique, mais auquel s'attachait la plus légitime considération. Lors de la fondation de l'Institut et de l'élection du dernier tiers de ses membres, le 14 décembre 1795, il avait eté élu dans la deuxième classe, Sciences morales et politiques, et inscrit dans la quatrième section de cette classe, Économie politique[4]. Cette élection avait été d'autant plus flatteuse pour lui qu'il était alors en Amérique et que la

1. Barras, *Mémoires*, t. II, p. 232-234.
2. *Ibid.*, p. 308.
3. *Ibid.*, t. II, p. 339-341.
4. C'est le fauteuil qui est occupé aujourd'hui par le président de 1926, M. Raphaël-Georges Lévy.

chose s'était faite à son insu. Il s'était empressé de prendre séance dès le 23 septembre 1796, trois jours après son arrivée à Paris; le jour même, il avait été élu l'un des deux secrétaires; les archives de l'Institut permettent de voir qu'il rédigea onze procès-verbaux des séances de sa classe. Doit-on ajouter qu'il arrivait rarement au début des séances? Sa sgniature sur les feuilles de présence se lit, en effet, à maintes reprises, au-dessous de la ligne qu'on tirait un quart d'heure après l'ouverture. Dans ces temps héroïques, l'inscription à cet endroit, c'était, pour le retardataire, la non-participation au jeton. La ligne fatale de la quinzième minute a disparu, depuis longtemps, des feuilles de présence.

Les membres de la deuxième classe firent à leur confrère l'honneur de le désigner pour une lecture en séance publique; il tenait lui-même disait-il, à « payer sa dette littéraire[1]. » Le 4 avril 1797, 15 germinal an V, mille à douze cents personnes se pressaient dans la salle du Vieux Louvre à laquelle les statues de Jean Goujon ont valu le nom de salle des Cariatides; on l'appelait alors salle des Antiques ou encore salle des Grands Hommes, d'après les statues de vingt-deux Français célèbres dont elle était décorée. La lecture de Talleyrand avait pour titre : *Mémoire sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre.* On attendait avec impatience de connaître ses impressions d'Amérique; quelles observations rapportait-il de ce pays nouveau? On le savait causeur très séduisant, grand remueur d'idées dans la conversation. Les auditeurs de la salle des Cariatides purent se convaincre que chez lui le philosophe et l'économiste ne le cédaient en rien à l'homme d'esprit. La lecture eut le plus vif succès. « Mémoire excellent », dit le *Moniteur universel*; « observations frappantes faites dans le pays et rendues avec infiniment d'esprit et de grâce », dit le *Courrier républicain.*

Un fait avait frappé Talleyrand aux États-Unis : c'est l'activité toujours croissante des relations de commerce entre ce pays et l'Angleterre. N'est-il point singulier que l'indépendance des États-Unis ait été avantageuse à l'Angleterre, loin de lui être funeste? D'une part, l'Angleterre, dit-il, « oublia ses ressentiments et rouvrit ses anciennes commu-

1. Talleyrand, *Mémoires*, t. I, p. 249.

nications, qu'elle rendit plus actives encore. » D'autre part, il faut tenir compte des dispositions des Américains, peuple « dépassionné », suivant son expression. « Ils ne peuvent pas se dissimuler que sans la France ils n'auraient pas réussi à secouer le joug de l'Angleterre; mais malheureusement ils pensent que les services des nations ne sont que des calculs et non de l'attachement. » Mais il y a bien des qualités chez ce peuple; là-bas, on sait le prix de l'union : « Ils n'ont garde de se haïr entre eux; ensemble ils ont combattu, ensemble ils profitent de la victoire. Partis, factions, haines, tout a disparu; en bons calculateurs, ils ont trouvé que cela ne produisait rien de bon. » Un passage en particulier fut très goûté de l'assistance : c'est celui où le lecteur décrivait deux types d'Américains, le bûcheron et le pêcheur, l'un et l'autre animés d'un esprit exclusif d'utilitarisme. Les sympathies de Talleyrand allaient à l'agriculture; d'après lui, elle produit des patriotes, dans la bonne acception du mot; elle calme les passions, alors que le commerce les tient en effervescence.

A la fin de sa lecture, Talleyrand avait posé une suite de conclusions :

« Les premières années qui suivent la paix décident du système commercial des États. S'ils ne savent pas saisir le moment pour la tourner à leur profit, elle se tourne presque inévitablement à leur plus grande perte ». Ce qui revient à dire que lorsqu'on a conquis la victoire des armes sur les champs de bataille, il reste encore à conquérir la victoire de la paix sur les marchés économiques. Cela est toujours bon à méditer.

« Les habitudes commerciales, disait encore Talleyrand, sont plus difficiles à rompre qu'on ne pense; l'intérêt rapproche en un jour et souvent pour jamais ceux que les passions les plus ardentes avaient armés pendant plusieurs années consécutives. »

Voici enfin une parole profonde : « Après une révolution qui a tout changé, il faut savoir renoncer à ses haines si l'on ne veut pour jamais renoncer à son bonheur. »

***

Le public des intellectuels apprit ainsi à connaître et à apprécier le nom de Talleyrand. Un autre moyen de s'imposer à l'opinion, c'était de prendre position sur le terrain politique. Au mois de juin, on annonçait la fondation d'un Cercle constitutionnel, établi au ci-devant hôtel de Montmorency[1]; il avait pour objet de combattre le Club de Clichy, dont on connaissait les opinions nettement réactionnaires. A la tête du nouveau groupement, on citait Talleyrand, Benjamin Constant, Garat, Cabanis, Daunou, Sieyès, Jean de Bry, Treilhard, Chénier, les généraux Jourdan, Menou, Kléber; les premiers commissaires, c'est-à-dire les premiers membres du bureau, furent Talleyrand, Sieyès, Garat, Veirieu et Merlin[2]. Le Cercle constitutionnel se proposait de soutenir la politique directoriale; mais aux yeux de Reubell, il suffisait que Talleyrand fût dans une affaire pour qu'elle fût aussitôt frappée de suspicion. Pour lui, Talleyrand « c'est l'aigle des oiseaux de mauvaise augure »; puis, en parcourant la liste des membres du nouveau cercle, il se calma un peu. « Espérons, dit-il, que ce coquin de Talleyrand se trouvera noyé au milieu des hommes de bien; puissent-ils l'absorber et le neutraliser! » Dans ce nouveau milieu, Talleyrand évoluait avec cette souplesse qui est le trait dominant de son caractère. Aux constitutionnels purs, il disait qu'il y avait toujours en lui l'ami de Mirabeau; aux Girondins, qu'il avait été l'un des leurs; aux Dantonistes, qu'il avait dû la vie à Danton dans la journée du 10 août; aux partisans de Robespierre, il chuchotait à l'oreille que Robespierre était, après tout, l'homme qu'il « estimait » et qu'on devait le plus « estimer de la Révolution[3]. »

Ce génie protéiforme allait-il enfin toucher au but de ses efforts? Depuis le commencement du mois de juin, on parlait de conférences qui devaient s'ouvrir à Lille pour traiter de la paix avec l'Angleterre. Le ministre des Relations extérieures fit adopter comme ministre plénipotentiaire l'ancien direc-

1. Rue de Lille, n° 88. Ce fut plus tard l'hôte du maréchal Mortier, duc de Trévise.

2. Aulard, *Paris... sous le Directoire*, t. IV, p. 193 et 201.

3. Barras, *Mémoires*, t. II, p. 412 et 444.

teur Letourneur de la Manche, que le tirage au sort, le 20 mai précédent, avait fait sortir du Directoire; il y avait été remplacé par Barthélemy. Delacroix proposa d'adjoindre à Letourneur Talleyrand et Maret. On parlait depuis si longtemps de l'un et de l'autre que Barras aurait été heureux de les envoyer à Lille pour débarrasser Paris de leurs intrigues; puis ce serait le meilleur moyen d'éprouver leurs prétendus talents diplomatiques. Mais Reubell fit à la candidature de l'ancien évêque une opposition farouche. « Si vous voulez de la probité et de la capacité, » dit-il à ses quatre collègues du Directoire, « gardez-vous de penser à Talleyrand. C'est la nullité empesée et la friponnerie incarnée. » On alla aux voix. Talleyrand ne fut pas nommé, Barthélemy seul avait voté pour lui. La mission fut composée de Letourneur, de Maret, de Pléville Le Pelley et de Kolker, ce dernier comme secrétaire[1].

***

La déception fut pénible à Talleyrand, il s'était bien cru à la veille d'entrer aux affaires; mais il n'était pas de ceux qui abandonnent la partie. Ni ses bonnes paroles, ni ses évolutions, ni le succès de sa lecture académique, ni la fondation du Cercle constitutionnel n'avaient abouti à un résultat. Il restait le moyen suprême, irrésistible : « Il faut faire marcher les femmes, disait-il, dans les circonstances importantes, » et, à son appel, une femme marcha. Les femmes savaient cependant qu'il ne méritait aucune confiance; la ci-devant marquise de Montesson, qui avait alors près de soixante ans, le lui dit un jour avec esprit. A son retour à Paris, Talleyrand avait fréquenté son salon, soit à Paris, rue du Mont-Blanc (chaussée d'Antin), soit au château de Romainville; il devint l'un de ses visiteurs les plus assidus et les plus entourés. Dans un moment d'enthousiasme pour Talleyrand, un habitué de la maison dit que, s'il était femme, il ne pourrait rien lui refuser. « Vos faveurs, soit, dit madame de Montesson; mais votre confiance, non. »

Quand il n'était encore que l'abbé de Périgord, Talleyrand avait fréquenté le salon de la rue du Bac, dont la jeune

1. Barras, *Mémoires*, t. II, p. 417-418.

madame de Staël, mariée à vingt ans, en 1786, avait fait une puissance; évêque d'Autun, membre de l'Assemblée constituante, il était devenu l'un des plus grands familiers de la maison. Les deux amis s'étaient retrouvés en Angleterre, où les malheurs de la révolution les avaient rejetés l'un et l'autre. D'Amérique il lui avait écrit et il l'avait chargée de faire rayer son nom des listes d'émigration; elle s'y était employée avec une sorte de passion et elle y avait réussi. De retour à Paris, Talleyrand avait repris le chemin de la rue du Bac. Le dieu du jour était à présent un jeune homme d'une trentaine d'années (il avait un an de moins que l'ambassadrice de Suède), qui avait tous les caractères d'un héros de roman, Benjamin Constant. Ami de l'un et de l'autre, Talleyrand continua à être très bien vu chez madame de Staël. Par Benjamin Constant, il conserva l'amitié de l'ambassadrice; par l'ambassadrice, il allait gagner Barras : manœuvre savante et amusante, qui mérite d'être racontée avec quelques détails.

Benjamin Constant, au dire de Barras, « avait toute la candeur, on peut ajouter la niaiserie des jeunes penseurs. » Madame de Staël le lui prêta, pour le rôle d'aide de camp dans la grosse partie qui allait se jouer. Chaque matin, avant six heures, Talleyrand se trouvait au chevet de son jeune ami, pour activer son zèle et arrêter avec lui le plan de la journée. Il y avait dans l'air des bruits de changement de ministère; on désignait Colchen ou Talleyrand-Périgord comme le successeur de Delacroix, à une échéance très prochaine. En informant de cette éventualité son gouvernement, le ministre de Prusse, Sandoz-Rollin, dans une dépêche du 4 juillet[1], ajoutait : « Ce dernier (Talleyrand) réunit le plus grand nombre de suffrages dans les deux corps législatifs. Son caractère est fort, ses lumières sont reconnues, mais sa moralité est corrompue et dépravée. Il m'a dit confidentiellement il y a peu de jours : « Je servirai de moyen de réconciliation entre le Directoire et les deux Conseils. Je veux la paix et je hais les menées révolutionnaires; mais jusqu'à présent je n'ai aucune certitude d'être appelé au ministère, et tout se réduit à des

1. Bailleu, *Preussen und Frankreich von* 1795 *bis* 1807, t. I, p. 136.

promesses et à des ouvertures vagues. » Cependant Talleyrand s'empressait de faire écrire à Barras qu' « il se vouait invariablement à sa fortune », il ne demandait qu'une chose, « être mis à l'épreuve. »

Sur ces entrefaites, le 3 juillet, il avait fait une seconde lecture à la séance publique des trois classes de l'Institut, sous ce titre : *Essai sur les avantages à retirer de colonies nouvelles dans les circonstances présentes.* Dans un langage très élevé, il avait énuméré les raisons qui faisaient aux Français une obligation de s'occuper de colonies nouvelles : « L'exemple des peuples les plus sages qui en ont fait un des grands moyens de tranquillité; le besoin de préparer le remplacement de nos colonies actuelles pour ne pas nous trouver en arrière des événements; la convenance de placer la culture de nos denrées coloniales plus près de leurs vrais cultivateurs; la nécessité de former avec les colonies les rapports les plus naturels, bien plus faciles, sans doute, dans les établissements nouveaux que dans les anciens; l'avantage de ne point nous laisser prévenir par une nation rivale, pour qui chacun de nos oublis, chacun de nos retards en ce genre est une conquête; l'opinion des hommes éclairés qui ont porté leur attention et leurs recherches sur cet objet; enfin la douceur de pouvoir attacher à ces entreprises tant d'hommes agités qui ont besoin de projets, tant d'hommes malheureux qui ont besoin d'espérance. »

Ce mémoire est vraiment remarquable dans sa concision; il porte la double marque d'un homme d'État et d'un écrivain. On comprend que l'assistance l'ait couvert d'applaudissements. Son auteur avait gagné, pour la seconde fois, le public de la salle des Cariatides, la Coupole du temps; il avait pour lui ces deux puissances, les salons et la presse. Madame de Staël n'avait plus qu'à jouer auprès de Barras la partie décisive; sûrement, elle devait la gagner, comme en 1791, quand elle avait poussé au ministère de la guerre son ami le comte de Narbonne. « Je servis, dit-elle, efficacement Talleyrand; il avait besoin qu'on l'aidât pour arriver au pouvoir, mais il se passait très bien des autres pour s'y maintenir. »

***

Madame de Staël déjà, à plusieurs reprises, avait entretenu Barras de Talleyrand; il avait besoin d'une place, disait-elle, pour exister, et plus encore, suivant les paroles mêmes de son candidat, pour avoir « l'honneur de servir la République et de montrer son attachement à la liberté[1]. » Elle demanda à Barras (c'était aux environs du 3 juillet) de lui présenter elle-même Talleyrand. Elle parla avec une telle insistance qu'elle obtint un rendez-vous pour tous deux le soir même, à neuf heures, au Luxembourg. Ils arrivent à l'heure dite. En apercevant Talleyrand, qu'il voyait pour la première fois, Barras fut frappé de sa ressemblance physique, claudication à part, avec Robespierre. Il le dit à voix basse à madame de Staël; elle lui répondit, en souriant : « Il vaut beaucoup mieux. C'est un homme dont le cœur est sur la main et qui vous sera personnellement dévoué : il se mettrait au feu pour vous. » Puis, élevant la voix et prenant son ami par la main : « Tenez, citoyen Talleyrand, c'est de vous que nous parlions. Je ne craignais point de vous flatter, en déclarant que vous étiez un excellent ami, un être pétri de sentiments délicats; que la reconnaissance ne pesait point à votre cœur. » Talleyrand se prosterne profondément, en répétant ces mots : « Serviteur respectueux, serviteur reconnaissant. Il n'y a que mon admiration qui puisse égaler mon respect et ma reconnaissance. »

Le lendemain, madame de Staël revient seule au Luxembourg. Elle énumère à Barras les titres de Talleyrand, tout ce qu'il a fait à l'Assemblée constituante. Puis : « Il est enthousiaste de vous; il vous considère comme quelque chose de surhumain. » Puis encore : « Il a tous les vices de l'ancien et du nouveau régime. (Un journaliste allait bientôt le surnommer παντακακά, « tout ce qu'il y a de plus mauvais. ») Il faut en faire un ministre, un ministre des Relations extérieures tout au moins, d'après ce que je vous ai fait sentir de ses convenances et de son aptitude pour une pareille place. » Barras répond qu'il en parlera à ses collègues.

La visiteuse revient deux jours plus tard. Il ne lui cache

1. Sur toutes ces démarches, voir Barras, *Mémoires*, t. II, chap. XXX et XXXI.

pas la vérité : « Celui que vous m'avez proposé réunit la répugnance et la mésestime presque unanime des membres du Directoire. — Tant mieux pour vous, Barras », lui répond-elle avec chaleur. « C'est précisément parce que Talleyrand sera le plus mal avec tous vos collègues qu'il sera le mieux avec vous. Il fera la police pour vous, comme un bon chien de berger : c'est, à la lettre, le chien le plus fidèle que vous puissiez avoir. » Barras supplia madame de Staël de le laisser tranquille.

Talleyrand intervient alors en personne auprès de plusieurs femmes, parentes et intimes du Directeur. Mesdames de M., madame de J., la duchesse de Brancas. A chacune il répète qu'il aime Barras; il est à ses ordres; il lui est dévoué à la vie, à la mort; il l'idolâtre. Il fait lui-même une visite au Luxembourg pour présenter à Barras Benjamin Constant et les principaux membres du Cercle constitutionnel : la puissance du Cercle est à ses ordres, « à ses pieds, » pour s'en servir comme il voudra.

Nouvelle visite de madame de Staël au Luxembourg; cette fois, c'est la grande scène. Elle entre, la toilette en désordre; elle fait asseoir Barras à côté d'elle; elle lui serre les mains, et d'une voix entre-coupée de sanglots : « Barras, Barras, mon ami, je ne compte que sur vous en ce monde; sans vous, nous sommes perdus, perdus tout à fait. Savez-vous ce qu'il m'a dit, ce que tout à l'heure il vient de me répéter? Je le quitte au moment; peut-être n'existe-t-il plus déjà; il m'a dit qu'il allait se jeter à la Seine, si vous ne le faites pas décidément ministre des Affaires étrangères. Il n'a plus que dix louis devant lui[1]. » Comme à l'époque de la Constituante, Talleyrand fréquentait les maisons de jeu; il est probable qu'il venait d'y perdre une forte somme[2]. Madame de Staël, avec une éloquence passionnée, reprend le détail de tout ce que Talleyrand a fait dans sa vie politique, même de tout ce

1. Barante, *Souvenirs*, t. I, p. 90, confirme ce détail et l'ensemble de tout le récit.

2. On disait qu'il avait laissé à Hambourg, à la banque Ricci et Cie, une somme de 50 000 francs, qui était alors toute sa fortune. L.-G. Michaud, *Histoire... de Talleyrand*, p. 30. — Talleyrand s'était fait prêter par son ami l'architecte Bellanger une maison de l'allée des Veuves (avenue Montaigne), d'une valeur de 80 000 francs. Sémellé, *Souvenirs*, p. 112.

qu'il aurait fait, s'il avait été membre de la Convention. « On aurait pu y apprécier toute son énergie; il ne connaît point d'excès en fait de liberté; il regrette de n'avoir pas été dans cette assemblée pour y voter comme vous. » Eh quoi? il aurait été régicide? Mais la solliciteuse est emportée par son élan. « Il a fait, continue-t-elle, tout ce qu'il a pu pour la Révolution. Personne n'a plus donné de garantie. Personne, si on lui demande : « Qu'as-tu fait pour être pendu? » ne peut répondre, d'une manière plus satisfaisante, qu'« il a tout fait pour cela. » Eh bien, mon cher ami, eh bien, Barras, c'est un homme aussi intéressant que vous laisseriez aujourd'hui se jeter à la Seine faute de pouvoir servir son pays? » Elle était sur le point de défaillir dans ses bras; mais Barras le Chaste s'empresse d'ajouter : « Jamais dans une circonstance de ce genre, je ne suis sorti d'une pareille épreuve plus innocent et plus pur. »

Cependant Talleyrand, « flegmatique et immobile, » attendait dans la rue, en voiture, le résultat de cette visite ou mieux de cet assaut. A la porte du salon, madame de Staël se retourne encore. « Je vais le voir; que vais-je lui dire pour le rassurer? Pourrions-nous jamais nous consoler si nous étions cause qu'il se noyât? — Engagez bien votre ami à ne pas se noyer, car alors il ne serait plus possible de rien faire de lui. Nous nous efforcerons d'utiliser ses talents pour la République et sa bonne volonté pour nous. » Barras était gagné. Cependant l'infatigable visiteuse était encore au Luxembourg le 7 juillet; elle allait recommencer, Barras l'arrêta. « La question sur votre ami est épuisée; je la sais par cœur. Adieu, madame! »

Talleyrand reçut bientôt de Barras une invitation à dîner, dans sa maison de Suresnes; il a raconté lui-même cet épisode[1], qui jette un jour singulier sur la moralité intime du Directeur. Arrivé à Suresnes de bonne heure, il avait pris un livre, quand le jardinier accourt tout en émoi : « M. Raymond vient de se noyer. » C'était un aide de camp de Barras,

1. Talleyrand, *Mémoires*, t. I, p. 250-252. C'est tout ce que Talleyrand raconte de ses relations avec Barras à ce moment. Il dit qu'il mettait du soin à se tenir loin des affaires, qu'il avait refusé d'aller chez Barras au Luxembourg, qu'il ne l'avait jamais vu avant le drame de Suresnes : autant d'inexactitudes.

que celui-ci aimait beaucoup; il était allé prendre un bain dans la Seine, et il avait disparu dans un tourbillon. Survient Barras; à la nouvelle tragique, il jette les hauts cris et court s'enfermer dans sa chambre. Puis, il fait appeler son invité. « En entrant dans sa chambre, il me prit les mains et m'embrassa; il pleurait. Je lui dis toutes les choses douces que la situation dans laquelle je le voyais, et dans laquelle j'étais moi-même, pouvait m'inspirer... Il me pria de revenir avec lui à Paris; je l'accompagnai... Il n'y avait pas deux heures que je le connaissais, que j'aurais pu croire que j'étais, à peu de chose près, ce qu'il aimait le mieux. »

Il n'y avait plus qu'à faire accepter par le Directoire la nomination de Talleyrand. Barras pensait pouvoir compter sur La Revellière-Lépeaux et sur Barthélemy; mais Reubell? mais Carnot? L'affaire vint en discussion dans le conseil directorial du 16 juillet. Il y eut un remaniement complet du ministère, car on congédia cinq ministres et on en nomma cinq nouveaux. Quand il fut question de nommer Talleyrand, Carnot jeta feu et flamme. « Eh quoi! dit-il, ce prestolet, ce finaud qui nous vendra tous en pleine foire, les uns après les autres, pour peu qu'il y trouve du profit! — Eh! qui a-t-il donc vendu? demanda La Revellière. — Qui? reprit Carnot. Son Dieu d'abord. — Il n'y croyait pas. — Pourquoi le servait-il? Ensuite il a vendu son ordre. — Preuve de philosophie. — D'ambition plutôt; enfin il a vendu son roi. — Mais il me semble que ce n'est pas à nous de lui en faire un reproche. » Quand on alla aux voix, il se produisit une combinaison inattendue. Reubell avait besoin de La Revellière-Lépeaux et de Barras pour des candidats qu'il soutenait; il fut bien obligé, puisqu'on votait à haute voix et non au scrutin secret, de leur rester fidèle pour Talleyrand. Celui-ci était élu ministre des Relations extérieures en remplacement de Charles Delacroix. Comme le dit Barras, la nomination de Talleyrand « s'était en quelque sorte glissée dans la bagarre. »

Barras fait porter tout de suite la bonne nouvelle à Benjamin Constant. Celui-ci accourt auprès de Talleyrand, qui, pour tromper son impatience, était au théâtre, en compagnie de son ami et compagnon de plaisir Boniface de Castellane, qui avait été son collègue à l'Assemblée constituante. Talleyrand

apprend la nouvelle; il saute au cou de Benjamin, Boniface en fait autant. Puis, Talleyrand : « Allons tout de suite remercier Barras. » Il s'élance en voiture, Boniface à sa droite, Benjamin à sa gauche. Il leur serre fortement le genou, et d'une voix sourde, jusqu'au Luxembourg, il répète : « Nous tenons la place : il faut y faire une fortune immense, une immense fortune, une immense fortune, une fortune immense. » Quand on parle de Talleyrand, il faut toujours avoir présente à l'esprit la définition que Stendhal donnera de lui un jour : « Un homme d'infiniment d'esprit, qui manquait toujours d'argent. » Talleyrand est introduit auprès de Barras; il multiplie en sa présence remerciements et protestations. Il remarque qu'il est onze heures du soir; il sait que le Directeur se couche de bonne heure; il l'engage à faire sa toilette de nuit, devant lui, sans se gêner, entre hommes. Pour un peu, il aurait préparé ses couvertures. Barras le congédie : « Vous devez, lui dit-il, avoir maintenant chez vous l'expédition officielle de votre nomination. Ainsi venez demain à midi vous présenter au Directoire. — Sous vos auspices, citoyen Directeur. » Talleyrand descend; il voulait embrasser tous les valets qui l'éclairaient, il serra affectueusement la main au portier.

Le 30 messidor an V, 18 juillet 1797, Talleyrand recevait du Directoire la lettre officielle de sa nomination :

« Le Directoire exécutif vous invite, Citoyen, à vous rendre demain, à dix heures du matin, à la maison des Relations extérieures, pour la remise que le citoyen Charles Delacroix, ministre de cette partie, doit vous faire du portefeuille de son département.

« *Le président du Directoire exécutif* : CARNOT. »

Qui sait si, le premier soir où il s'endormit sous les lambris du magnifique hôtel de la rue du Bac, qui allait être sa demeure pendant plusieurs années, qui sait si Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, ancien évêque d'Autun, ne fredonnait pas encore ces mots si doux à prononcer : une immense fortune, une fortune immense...?

G. LACOUR-GAYET,
de l'Académie des Sciences morales et politiques.

UN POÈME INÉDIT

D'ANATOLE FRANCE

Tout le monde connaît le beau poème composé par Anatole France pour le *Tombeau* de Théophile Gautier. Se serait-il assoupi en notre mémoire, que son actualité en éveillerait pour nous les strophes harmonieuses. Heureux le disciple, devenu maître à son tour ! Lui aussi sut enclore ses rêves dans le cristal des sons, et « vit épars en nous sur la terre chérie » ! Mais cet hommage n'est pas le seul qu'Anatole France ait rendu à l'auteur aimé. Nous feuilletions un dossier manuscrit, lorsque nous eûmes la bonne fortune de découvrir un autre poème, apparenté au précédent, et comme lui consacré à la louange de Th. Gautier. Il n'était point autographe, mais figurait en épreuves. Imprimé, il restait inédit. Et nous le transcrivons ici tel qu'il nous est parvenu.

A THÉOPHILE GAUTIER

Tranquille évocateur de figures magiques,
O maître ! tu parlais, et ta bouche aux sons d'or
Lançait, tout palpitant d'un immortel essor,
Le chœur des visions riantes ou tragiques.

Et tu ressuscitais, mage au regard serein,
Sous un ciel extatique où la lumière abonde,
Les plus belles parmi les choses de ce monde,
La couche Lydienne et Cléopâtre au bain.

Trois fois, à ton appel, rompant ses bandelettes,
L'Égypte s'éveilla dans son triple cercueil,
Et, les cheveux nattés, du k'hol au bord de l'œil,
Darda ses seins aigus émaillés d'amulettes.

Le luisant scarabée ornait ses longs orteils,
L'épervier, sur son front, éclairait les ténèbres,
Et tu la vis marchant dans les salles funèbres,
Noire encor du baiser des antiques soleils.

Car ce fut ton grand œuvre et ta blanche magie
De remonter le cours des âges révolus,
Pour rendre à ce qui fut exquis, et qui n'est plus,
La forme précieuse et la jeune énergie.

Le creux d'un sein charmant, que la cendre moula,
Fut la coupe où tu bus cette ivresse éloquente,
Qui, sous l'étroit portique aux volutes d'acanthe,
Fit surgir dans la pourpre Arria Marcella.

Sitôt qu'elle sentit ton magnétique effluve,
Elle vint et t'ouvrit, à la clarté du jour,
Ses bras, dont l'aspic d'or cerclait le pur contour,
Pampres ardents, mûris aux coteaux du Vésuve.

C'est par toi qu'à jamais, asseyant sa pâleur
Au virginal chevet du prêtre, Clarimonde,
Qui fut de son vivant la plus belle du monde,
Rend à son corps damné le parfum et la fleur.

Tes charmes éveillaient ces mortes amoureuses
Qui, soulevant la pierre où parle un fier blason,
Dans la chair que blêmit le songe ou l'oraison
Vont creuser leur baiser, aux heures ténébreuses.

Des lourds trésors d'un rêve impossible à saisir,
Jeune, il te plut d'orner ta belle Madeleine,
Chère à ceux qu'effleura d'une brûlante haleine
Le nocturne troupeau des filles du Désir.

Et plus tard, au cristal d'un miroir de Venise,
Tu sus faire descendre un reflet tendre et pur
De l'Ame, poursuivant dans le natal azur
L'amour spirituel que la mort éternise.

Le royal talisman, le prompt évocateur,
Le Verbe, arma ta bouche abondante en images;
Mieux que l'anneau mystique et la vierge des mages,
La Parole servit ton vouloir créateur.

La Parole est divine et contient toutes choses.
Heureux qui, pour fixer son rêve intérieur,
Employa sans faillir la forme et la lueur
Dans le métal des sons fatalement encloses!

Car une part de lui vivra : jamais l'Enfer,
Ses fleuves et sa nuit ne prévaudront contre elle;
La noire Impératrice au front ceint d'asphodèle
Ne la touchera pas de son sceptre de fer.

A. FRANCE

Le lecteur averti aura reconnu, au passage, trois de ces strophes : la sixième, qui est devenue dans les *Poésies complètes* le quatrain intitulé *A Théophile Gautier, Sur sa nouvelle d'Arria Marcella*; la douzième et la treizième, qui constituent la seconde et la troisième de la pièce publiée par France. Pourquoi ces changements? Et d'où vient la pièce que nous avons retrouvée? Pourquoi surtout, une fois imprimée, resta-t-elle obscure?

Il est aisé, nous semble-t-il, de le comprendre. Après la mort de Théophile Gautier, vers la fin de 1872, Anatole France composa pour le *Tombeau* le poème que nous venons de transcrire; mais au dernier moment, en revoyant les épreuves, il se ravisa; incomplètement satisfait sans doute, et pris de scrupule, il fit un autre poème; mais il crut pouvoir y insérer deux des strophes antérieures, et comme une autre des strophes ainsi abandonnées lui paraissait digne d'être retenue, il la

publia plus tard, dans ses *Poésies complètes*, sous forme de quatrain.

Cette deuxième pièce est donc en réalité la première. Qu'on les regarde attentivement toutes deux : leur contenu même indique la filiation. L'une évoque les créations du maître disparu, grâce auxquelles il vivra dans la mémoire des hommes. L'autre amplifie et généralise. Ce n'est plus seulement de Gautier qu'il s'agit, mais de tout poète capable d'exprimer ses rêves. Gloire à lui, car sa vie se prolongera. Subtile et légère, elle s'insinuera dans la nôtre, l'enrichira, multipliera en nous « la joie immense d'être ». Ingénieusement, — ingénument peut-être, — Anatole France en vient à chanter l'hymne de la vie, à célébrer *son* Univers à lui, où se lèvent, lumineuses et parfumées, les imaginations de Gautier.

Ainsi, les deux poèmes se complètent mutuellement. Ils marquent pour ainsi dire les deux moments d'une même songerie. Un même sentiment les a dictés; pourtant, ils correspondent à deux attitudes successives, et presque opposées : l'un est une effusion, l'autre un retour du poète sur lui-même. On peut préférer le second, assurément plus personnel et plus « francien ». Mais le premier garde son prix; outre son intérêt documentaire, outre aussi la pureté de sa forme, il reste plus près de l'œuvre qui l'a inspiré; l'hommage est plus spontané, plus direct, et montre mieux tout ce que devait au doux « magicien ès lettres françaises » l'auteur de *Thaïs*. De toute façon, la pièce avait été laissée dans l'ombre injustement et ne méritait pas l'oubli.

RENÉ JASINSKI

LE PALAIS AZEM A DAMAS

Le palais Azem, où est aujourd'hui installé l'Institut français d'Archéologie et d'Art musulmans, est l'ancienne demeure d'As'ad-Pacha-el'-Azem, nommé en 1742 pacha de Damas, où il succéda à son oncle. Énergique, juste, il devint très vite populaire et sut s'imposer à la Sublime Porte avec tant d'autorité qu'il conserva son poste durant quatorze années consécutives, au moment où l'empire turc, ruiné par la corruption et l'incapacité du gouvernement, se débattait au milieu d'une épouvantable anarchie. Encouragé par la stabilité de sa situation, As'ad Pacha décida de se bâtir un palais à Damas, et il acheta de vastes terrains au sud de la Grande-Mosquée, sur l'emplacement de la maison du premier calife Omeyyade (1749). Tous les ouvriers de la ville furent réquisitionnés pour le chantier; pendant des mois, il fut impossible aux particuliers de faire travailler un menuisier ou un maçon, il fut interdit aux hammams de vendre leur cendre (dont on faisait du mortier), exclusivement réservée aux constructions du pacha, qui parcourait lui-même la ville, en quête de matériaux précieux pour orner sa demeure. Dès qu'on lui signalait dans une maison un beau cyprès, des bassins, des plaques de marbre, il s'en saisissait de gré ou de force; pour fournir les marbres et le basalte nécessaire, on démolit des monuments antiques du Hauran, on apporta des colonnes de Deraa sur des charrettes traînées par des bœufs. Grâce à toutes ces dispositions le harem fut rapidement terminé, et le pacha put y installer ses femmes trois jours avant de

partir diriger pour la huitième fois le pèlerinage à la Mecque. A son retour, le palais était entièrement achevé et de grandes fêtes célébraient cet événement, commémoré encore aujourd'hui par les inscriptions peintes sur les boiseries des salles :

C'est la maison de la félicité, souriante et illuminée, élevée avec l'assistance de Celui qui aide, du Tout-Puissant. Le soleil des grandeurs brille à son ciel, elle n'a point d'égale. Le bonheur l'habite à jamais, sur le trône, au milieu du concours de toutes les joies. La gloire est sa servante, elle accourt vers ses portes, la puissance est sa confidente. O As'ad, que le Dieu Clément, le Maître du Ciel, te préserve! Puisses-tu vivre longtemps respecté, puisse ton pouvoir être assuré à jamais par la connaissance des versets du Livre resplendissant. O souffle parfumé, dont la seule mention emplit l'Orient et l'Occident d'une exhalaison d'aromates! Foule des hommes, arrête-toi pour contempler les merveilles qu'a bâties l'émir.

Comme toutes les habitations importantes des pays musulmans, le palais Azem se compose de deux parties : le *Selamlik*, consacré à l'existence publique et aux réceptions, et le *Haremlik*, réservé à la vie privée et aux logements des femmes.

Le Selamlik, récemment aménagé pour devenir la Résidence du Haut-Commissaire, comporte une cour plantée d'orangers, ornée d'un long bassin surélevé, sur laquelle ouvrent les salles d'habitation, et l'*iwân*, salle ouverte, haute de neuf à dix mètres, où l'on vient jouir de la fraîcheur pendant les chaleurs de l'été.

Toute cette partie du palais, restaurée vers 1830 dans un style rococo extrêmement lourd, présente un intérêt moins grand que le haremlik, avec lequel elle ne communique que par un étroit couloir en zigzag, et un tour pour faire passer les plateaux de nourriture.

Le haremlik, dont la disposition et la décoration primitives sont heureusement conservées, est à la fois plus vaste et plus luxueux. Sa grande cour, dallée de marbres multicolores, offre en son milieu un jardin d'orangers, de citronniers, de jasmins et de myrtes, au bout duquel est un bassin polygonal à margelle de marbre. Sur le côté nord de la cour, une colonnade ouvre, sous ses cinq arcs à claveaux ornés de mosaïques colorées, un coin ombreux que rafraîchissent des jets d'eau. Sur le côté sud, est l'iwân, plus vaste et plus gracieusement orné que celui du selamlik; devant lui, s'étend un miroir d'eau.

Sur tout le reste de la cour ouvrent les salles d'habitation : suivant la coutume orientale, elles comportent une partie surélevée d'une trentaine de centimètres, où l'on dispose les tapis et les divans. Toutes les parois, jusqu'à mi-hauteur, sont revêtues de boiseries ornées de peintures en relief où des inscriptions s'enlèvent sur un fond de délicates arabesques. Au-dessus de la corniche qui couronne ces boiseries, toute la partie haute du mur, absolument nue, enduite d'un badigeon de chaux, ménage une sorte de repos pour l'œil entre les lambris somptueux et les plafonds, décorés avec l'opulence qui fait la célébrité des intérieurs damasquins.

Sur les uns, les poutres apparentes sont ornées avec profusion d'or et de couleurs vives; les autres portent un décor de style persan, auquel servent de cadre des entrelacs géométriques à fort relief; au centre de quelques-uns pend un œuf d'autruche doré, agrémenté d'un gland de soie.

Une pièce particulièrement riche était la grande salle d'apparat (*qâ'a*), incendiée par les rebelles au cours des événements du 18 octobre.

Sa façade, longue de dix-sept mètres, en appareil polychrome où alternaient par assises l'ocre, le blanc et le noir, était ornée à mi-hauteur d'incrustations en stuc coloré plus abondantes et plus soignées que celles des autres parties du palais. La porte, en arc surbaissé, encadrée par un décor de marbres de couleur et de mosaïques où entrait de la nacre, était surmontée d'une inscription en vers commémorant la fondation de la *qâ'a* (1749). Elle ouvrait sur un perron dallé de marbre, où une rigole permettait à l'eau courante de passer à travers un petit labyrinthe. Toute cette façade, avec l'alternance de ses marbres et de ses stucs colorés, manifestait un art encore tout pénétré d'influences mameloukes.

En plan, la salle dessinait trois branches d'une croix grecque destinées à recevoir trois *divans*. Au centre, sur un dallage de marbres de couleur artistiquement assemblés en combinaisons géométriques, un jet d'eau finement ajouré, au milieu d'un bassin formé de vingt-quatre demi-cylindres où alternaient les marbres noirs, blancs et rouges.

Les divans comportaient, au-dessus de leur marche, un grand arc brisé à claveaux de marbre noir et blanc, qui retom-

bait sur des consoles en stalactites et soulageait les poutres du plafond. Ici, le divan comprenait chacune des branches de la croix (5 m. × 5 m.), aux murs revêtus de marbres polychromes jusqu'à la moitié de leur hauteur. Les volets des fenêtres et les vantaux de la porte étaient formés d'un assemblage de petites pièces de bois incrustées de nacre et d'ivoire, juxtaposés en entrelacs géométriques.

Le divan sud avait été décoré avec un soin tout particulier de plaques de marbre blanc sculpté et doré; au fond, une niche cantonnée de deux colonnettes antiques en granit poli, soutenant une conque en stalactites, abritait un plan incliné où l'eau glissait sur une plaque de porphyre et sur des carreaux de faïence de Delft. Il est à noter, en effet, que les Orientaux du XVIIIe siècle avaient un goût très prononcé pour les choses de l'Europe, de même que leurs contemporains occidentaux se passionnaient pour les arts de l'Orient et les bibelots chinois. De part et d'autre, deux fenêtres à volets richement décorés, également flanquées de colonnettes et couvertes par une niche en stalactites. A la partie supérieure du revêtement polychrome, une zone de fines marqueteries de marbre faisait le tour de la salle; au-dessus, une corniche en bois était formée d'alvéoles ornées chacune d'un bouquet peint : des hadith s'y lisaient en lettres d'or.

Le luxe des revêtements muraux était encore relevé par les vitraux en plâtre ajouré, entourés d'une bordure peinte : sur chaque paroi, entre deux fenêtres rectangulaires où figuraient de grandes plaques de marbre rose, un oculus portait des formules pieuses parmi des arabesques délicates. Au-dessus de la porte, deux fenêtres ogivales jumelées offraient chacune, sur un fond bleu, un cyprès autour duquel s'enroulait une vigne : sur le meneau commun aux deux fenêtres, formé par deux colonnes tressées, était sculpté un serpent.

Chaque partie de la *qâ'a* était couverte par un plafond analogue à ceux des autres salles, et, comme eux, décoré suivant la tradition damasquine. Le plafond du divan sud, particulièrement soigné, présentait une série de caissons octogonaux; les deux autres se faisaient remarquer par une plus grande variété et un plus vif éclat de leurs couleurs. Le plafond central, à poutres apparentes, surélevé de quatre mètres

environ au-dessus des autres, semblait avoir remplacé une coupole sur pendentifs, analogue à celle que l'on voit dans la maison Azem de Hama.

Au-dessus de la porte d'entrée, un pavillon entièrement construit en bois contenait également de précieuses boiseries peintes : c'était un reste de l'habitation particulière des femmes du harem, élevée sur les terrasses; il fut également détruit par l'incendie.

As'ad Pacha n'avait pu jouir de son palais que pendant sept ans, car, transféré à Alep, il y mourait assassiné en 1757. Des émissaires envoyés spécialement par la Sublime-Porte vinrent bouleverser son palais pour y retrouver ses trésors cachés : du sol, des murs, des plafonds, des bassins même, on retira d'incalculables richesses, qui furent envoyées à Constantinople. Le palais resta aux mains de sa famille, et soixante-huit de ses descendants le possédaient quand ils le vendirent à l'État français, qui y abrita l'Institut français d'Archéologie et d'Art musulmans.

Fondé en octobre 1922 par le général Gouraud, cet établissement est un centre de hautes études destiné à jouer pour l'archéologie et l'art des pays musulmans le même rôle que l'Institut français du Caire et l'École d'Athènes pour l'égyptologie et l'hellénisme, en groupant des étudiants et des artistes qui y viennent étudier sur place l'architecture et les arts de la Syrie musulmane, encore imparfaitement connus du monde savant. A cet effet, deux pensionnaires lui ont été déjà envoyés, l'un par le ministère de l'Instruction Publique et l'autre par la Direction des Beaux-Arts.

Depuis sa fondation, l'Institut a procédé à l'étude d'un grand nombre d'édifices musulmans à Damas, Homs, Hama, Alep, ainsi que dans la vallée de l'Euphrate et les monts Ansariyeh; d'autre part, il s'est consacré à la restauration de monuments historiques importants, tels que la Mosquée des Omeyyades et la Citadelle d'Alep. Son musée a groupé, en peu de temps, des pièces d'un intérêt primordial pour l'archéologie musulmane, comme l'autel dédié au dieu Manâf, divinité tutélaire du grand-père de Mahomet; le haut-

relief de Rey qui constitue la plus importante représentation humaine par un artiste musulman qui soit parvenue jusqu'à nous; les belles collections de céramiques damasquines provenant des fouilles de Bab Cherqi et de Hananiya. L'étude de la numismatique musulmane forme en outre une des branches les plus intéressantes de l'activité de l'Institut français.

D'autre part, son École-Annexe des Arts décoratifs, qui s'efforce, par un enseignement rationnel, de rendre aux décorateurs et aux industriels damasquins le sens des anciennes traditions artistiques, dénaturées par le goût européen, a participé à l'Exposition des Arts décoratifs de Paris; elle y a reçu plusieurs récompenses.

En dehors des conférences et des expositions qui complètent son œuvre scientifique et artistique, l'Institut français de Damas organise aussi des concerts, des représentations théâtrales (dont l'une fut particulièrement remarquée : celle de *Bajazet*), ainsi que des fêtes en l'honneur de visiteurs illustres. C'est un centre de rayonnement français dans le Proche-Orient.

EUSTACHE DE LOREY,
directeur de l'Institut Français de Damas.

JEAN SAUVAGET,
attaché à l'Institut Français.

LES LIVRES D'HISTOIRE

Le Démosthène de M. Clemenceau.
Nos précédentes crises monétaires : Law, les assignats.
Un restaurateur des finances.

Démosthène vu par M. Clemenceau n'est pas, on s'en doute un peu, Démosthène vu par un historien. M. Clemenceau n'a pas voulu récrire une biographie de Démosthène. A-t-il voulu, comme on serait naturellement tenté de le croire, peindre le duel entre l'Athénien et le Macédonien, entre le civilisé et le « barbare »? Ce n'est pas cela non plus. M. Clemenceau a fait quelque chose de plus original, et de très personnel; il a peint la lutte entre Démosthène et le peuple athénien, et, d'une façon plus générale, la lutte entre un homme d'État patriote et la démocratie dont il est citoyen, quand il s'agit de prévoir les dangers qui menacent le pays et de prendre les mesures viriles capables de les prévenir. Le peuple athénien est certes le plus intelligent, le plus artiste, le plus idéaliste, le plus séduisant que le monde ait connu. Mais, avec ces qualités, il a les défauts de tous les autres, et il les a à un degré éminent. Il est capable des plus beaux élans, il est incapable d'esprit de suite. Une vague d'héroïsme peut le transporter, l'effort obscur et prolongé lui répugne. En face d'une résolution à prendre, il tergiverse, écoute les orateurs, applaudit le pour et le contre. Pendant ce temps l'occasion est manquée, l'ennemi a agi, l'expédition de secours arrive à Olynthe quand la ville est prise et détruite. « Le désavantage de l'Athénien, dit M. Clemenceau, est de se trouver dans l'obligation de

convaincre la foule, au jour le jour, tandis que le Macédonien, juge souverain, décide et réalise tout d'un trait. » Il y a quelqu'un qui le sait aussi bien que M. Clemenceau, c'est Démosthène. Dans le fameux discours « pour la couronne » il signale « les lenteurs, les irrésolutions, les ignorances, les rivalités, vices naturels à des républiques ». C'est dans ce sens que Sembat disait aux gouvernements populaires qui veulent faire de la grande politique étrangère : « Alors, faites un roi ».

Ce sont surtout les vertus de la paix qui manquent aux peuples souverains. Donner sa vie dans un élan collectif, dans un sursaut d'exaltation nationale, l'Athénien en a été capable à Marathon, à Salamine; il en est encore capable à Chéronée. Mais considérer la paix comme une veillée d'armes, se dévouer au bien public dans des tâches inglorieuses, monotones et interminables, envisager la nécessité du sacrifice avant qu'il ne s'impose matériellement, persévérer dans l'effort et les vertus civiques alors que la démobilisation est faite, c'est à quoi l'Athénien de tous les temps ne s'astreint pas aisément. L'orateur qui le rappelle à ces dures nécessités devient vite importun. Il est même déjà très beau qu'il ne devienne pas impopulaire. Ce n'est pas un médiocre mérite pour le peuple athénien que d'avoir conservé sa confiance à Démosthène, tout en ne suivant pas ses conseils. Mais les Athéniens sont des amateurs, des dilettantes, ils se plaisent aux contradictions où ils voient une preuve de liberté d'esprit. Ils réélisent indéfiniment le vieux stratège Phocion, réactionnaire bougon, qui les traite de dégénérés, mais qui sait son métier et qui mène généralement à bien les guerres qu'il a déclarées perdues d'avance. A côte de cela, ils interdisent, sous peine de mort, de toucher au fonds des théâtres, même quand la patrie est en danger. Ils se défient de certains rhéteurs, trop prompts à innocenter l'ennemi pour n'y avoir pas intérêt, et leur confient tout de même des ambassades délicates, quitte à les accuser après de s'être vendus.

Tel est le sol mouvant où manœuvre Démosthène. Non seulement il doit combattre ses adversaires, mais il ne doit pas trop compter sur ses propres amis, « amis tremblants qui, le voyant si ferme, sentaient défaillir en eux le courage de le suivre ». Voilà une remarque qui est juste et qui porte loin.

Ils ont peur de ce que va leur demander le grand patriote, tout en sachant qu'il a raison. Ils voudraient écarter le calice. Il n'est pas facile de sauver un pays quand il ne veut pas être sauvé, c'est-à-dire quand il ne veut pas faire l'effort nécessaire pour être sauvé. « On ne subit pas le salut ». Évidemment, aux heures d'angoisse, quand la pointe de l'ennemi est au contact de la peau, on se tourne vers le bon conseiller dédaigné la veille. Quand l'agresseur est aux portes, quand Philippe surgit à Élatée, tout le monde est en émoi. Le peuple délibère, personne n'ose demander la parole à l'appel réglementaire du héraut : « Qui veut parler pour la patrie? » Ils se taisent tous les endormeurs qui avaient nié ou masqué le péril. « Ils n'ont pas voulu cela », et maintenant que « cela » est arrivé, ils restent muets à leur banc. C'est l'heure de Démosthène, mais ce n'est plus l'heure de la victoire.

On voit que sous son apparence d'honnête manuel scolaire (collection *Nobles vies, Grandes Œuvres*, Plon) le petit volume de M. Clemenceau soulève de gros problèmes d'histoire ancienne. Il sera lu, moins peut-être qu'il ne l'aurait été avec une forme plus accueillante. On dit de certains directeurs de conscience qu'ils mettent des coussins sous les genoux des pécheurs; M. Clemenceau n'a pas cette délicate attention pour son lecteur. Il ne se croit pas tenu de prendre de la peine pour lui en épargner. Il y a des étoiles doubles dont une seule est lumineuse. Le style de M. Clemenceau contient de ces étoiles doubles. A côté de traits éclatants, se trouvent des trous d'ombre. Que perdrait, par exemple, cette comparaison de l'orateur et de l'écrivain à être plus accessible? « L'écrivain vit et n'a besoin que de lui-même pour prendre acte de son passage. A l'orateur, il faut le concours des réactions du parleur et du *parlé* aussi bien dans le temps du discours que dans la constance des actes délibérés. » M. Clemenceau n'aime pas ceux qui disent élégamment des riens, et on ne peut que l'en approuver; est-ce une raison pour exprimer laborieusement les moindres pensées?

Qu'on ne croie pas au surplus que M. Clemenceau n'a vu en Démosthène qu'un prétexte pour parler d'autre chose. Il a aussi parlé de Démosthène, comme quelqu'un qui le connaît et qui a des idées à lui sur l'histoire de la Grèce : Démos-

thène est son homme. Rien de mieux, mais enfin, si Démosthène avait triomphé de Philippe, les Grecs auraient continué à se dévorer en famille au lieu de répandre l'hellénisme en Orient. Démosthène n'est pas le champion de l'indépendance de la Grèce, puisqu'il n'existait pas de patrie grecque. Il n'y a ni à admirer ni à légitimer la politique perfide et corruptrice du Macédonien; mais ne voir dans l'œuvre d'Alexandre que « des conquêtes sans but et sans résultats », n'est-ce pas simplifier les choses à l'excès? N'est-ce pas aussi juger d'une façon plus piquante que décisive sa randonnée épique dans l'Inde que de le féliciter d'avoir été « tiré d'affaire par ses soldats qui refusèrent, un jour, de le suivre plus loin »? Nous n'avons pas d'histoire d'Alexandre digne du sujet, c'est pourquoi nous attendons avec impatience celle que prépare M. Georges Radet. Il est probable qu'on lui a prêté, comme à tous les conquérants, plus d'idées générales qu'il n'en eut. La tendance à compléter la courbe des carrières interrompues est naturelle à l'imagination. Mais n'est-ce pas aussi céder beaucoup à cette « folle du logis » que de voir les Grecs, si le Macédonien ne les avait entraînés en Asie, se portant vers la Gaule « qui les attendait »? Quels miracles n'aurait pas enfantés cette collaboration de deux races faites pour se comprendre? C'est à quoi on aurait assisté, affirme M. Clemenceau, si Démosthène avait triomphé de Philippe. Si les Athéniens avaient gagné la bataille de Chéronée, « le sort du monde était changé, puisque la civilisation suivait un autre cours ».

Socrate trouvait que Platon « lui faisait dire bien des choses auxquelles il n'avait jamais songé ». Que penserait Démosthène des préoccupations que lui prête M. Clemenceau? Mais arrêtons-nous. N'égratignons pas un « Tigre », et qui « a bien mérité de la patrie ».

***

L'histoire financière, surtout l'histoire des crises monétaires qui ont précédé celle où nous sommes, est à la mode. Le système de Law et l'affaire des assignats n'ont jamais tant provoqué la curiosité. Nous avions tellement pris l'habitude de voir le billet de banque et le numéraire métallique sur le même

pied que nous considérions comme purement académiques ces questions de crédit et de change dont tout le monde a aujourd'hui l'expérience, sinon encore la science. L'idée d'une monnaie instable nous paraissait contradictoire, car la monnaie, mesure commune de tous les produits, nous paraissait devoir être aussi immuable que l'étalon du mètre conservé par une Commission internationale. Et c'est en effet ce qui se passe dans les périodes de calme. Les oscillations du change sont alors si restreintes qu'elles n'intéressent que les spécialistes. Quel journal populaire aurait songé, avant la guerre, à publier un tableau des cours de la livre et du dollar?

Nos deux grandes crises monétaires du passé sont du commencement et de la fin du XVIIIe siècle. Elles n'ont plus de mystère depuis longtemps; elles ont perdu leurs dernières obscurités après les beaux travaux de M. Marion sur l'*Histoire financière de la France depuis* 1715. Seulement les volumes de M. Marion, sans être aucunement abstrus, sont trop compacts pour être beaucoup lus du grand public. C'est ce qui explique l'apparition d'ouvrages de vulgarisation et d'actualité comme ceux de MM. Gignoux et Legueu sur *le Bureau de Rêveries* (Grasset) et de M. Morini-Comby sur *les Assignats* (Nouvelle librairie nationale). Des œuvres de ce genre ne sont pas de l'histoire objective puisqu'elles se proposent un but d'éducation économique; elles ne sont pas non plus de l'histoire tendancieuse puisqu'elles ne sacrifient rien de la vérité. Disons, si l'on veut, comme on fait pour les sciences, que c'est de « l'histoire appliquée ».

En tout cas, c'est de l'histoire vivante. Le brillant essai de MM. Gignoux et Legueu n'a rien d'austère. La forme en est délibérément piquante et moderne. Des titres de chapitre comme « la grande pénitence » sont empruntés au présent. La Compagnie des Indes est qualifiée de « rescapée », ce qui n'est pas non plus de l'époque! On voit que les auteurs appartiennent au monde de la politique et de la presse. M. Gignoux remplace M. Romier à la *Journée Industrielle*; M. Legueu est secrétaire général adjoint de la « Fédération républicaine ». Ils ont voulu mettre dans leur récit « quelque attrait ». Ils n'ont pas fui l'anecdote, ils ont du XVIIIe siècle la plume légère et le mot libre. Ils ne craignent pas de citer les boutades de la

terrible princesse Palatine, la mère du Régent. Law est assiégé d'amabilités intéressées. « Une duchesse, écrit-elle, lui a baisé la main, devant tout le monde. Si les duchesses agissent ainsi, que lui baiseront donc les autres femmes? » Et l'on sait que Law était, dit Michelet, « plus beau qu'il n'est séant à un homme de l'être ». Quant au titre du volume, il n'est pas, comme on pourrait le croire, inventé pour peindre le marchand d'illusions que fut le magicien écossais. Le « Bureau de Rêveries », c'est le nom gracieux qu'avaient donné les contemporains à une commission chargée d'examiner tous les projets d'assainissement financier soumis par des particuliers au Conseil des Finances. Il y en a trois grosses liasses à la Bibliothèque Nationale. L'expression a ici un sens plus étendu, mais, dans le royaume de la Chimère, les frontières sont élastiques.

Il n'y a pas à revenir sur le système de Law. Il comprenait une partie solide, la Banque, et une partie aventureuse, la Compagnie. La Banque avait parfaitement réussi : ses billets avaient la confiance du public, ses actionnaires touchaient un dividende, elle escomptait le bon papier de commerce au taux inespéré de 4 p. 100, et elle avait en même temps relevé la valeur du papier d'État en l'acceptant dans la proportion des trois quarts pour la souscription à ses actions. La Compagnie de commerce était moins prospère, et d'une prospérité moins saine. Elle ne pouvait, même au mieux, donner de bénéfices qu'avec le temps, et ces bénéfices ne pouvaient, en aucun cas, répondre aux folles espérances qu'une réclame éhontée avait éveillées. Les cours avaient monté éperdument. Les actions de cinq cents livres atteignent dix-huit mille livres, alors que le dividende — et fictif pour une large part — ne dépassait pas deux cents. La Louisiane avait certes de la valeur, mais elle ne contenait ni les mines d'or ni les roches d'émeraude dont on avait parlé, et dont on avait démontré l'existence en jetant à la Bastille un ancien gouverneur qui la contestait. D'autre part, les rafles de filles perdues et de gens sans aveu expédiés au Mississipi ne donnaient pas des ménages de tout repos : à l'usage, beaucoup de Manons s'étaient révélées contagieuses.

Les gens renseignés se mettent à « réaliser » leurs actions et à exiger le remboursement de leurs billets. Les laisser faire

aurait amené une baisse des actions, ce qui eût été normal et même salutaire. Mais, pour les billets, comment les rembourser? L'émission en avait été dangereusement accrue en vertu de cette idée que l'émission des billets doit répondre aux besoins de la circulation, théorie séduisante, mais trompeuse dès qu'il ne s'agit pas des besoins normaux du commerce normal en temps normal. La monnaie fiduciaire ainsi comprise n'est plus seulement un instrument d'échange, elle devient en outre un instrument de crédit. On est tout de suite sur la pente qui mène à l'inflation; le seul frein est le maintien d'une certaine proportion entre les billets et l'encaisse métallique qui leur sert de gage. A défaut de cette précaution, on tourne dans un cercle sans issue. Il n'y a pas de pire illusion que de croire qu'on crée de la richesse en créant des signes monétaires. Leur pouvoir d'achat décroît parallèlement à leur multiplication, ce qui se traduit en langage populaire par la « vie chère », laquelle entraîne à son tour une nouvelle inflation et ainsi de suite indéfiniment.

Au temps de Law, la crise atteint son apogée lorsque, devenu contrôleur général et même surintendant des Finances, il fusionne la Banque, devenue royale, avec la compagnie dont les actions sont reprises par la Banque à 9 000 livres. Elles en valaient à peu près 1 000 à la Bourse de la rue Quincampoix. Toutes les actions sont naturellement apportées aux guichets de la Banque qui frappe du papier pour les rembourser, de sorte que ce papier se trouve avoir pour garantie les actions qui ont nécessité son émission et qui n'ont nullement la valeur qu'on leur a attribuée arbitrairement. La faillite est au bout d'un pareil système. Le « visa » fut une faillite aggravée de favoritisme. Le maréchal de Villars avait prévu ce dénouement. « Il est bien difficile, disait-il un jour à Law, que certaines gens gagnent prodigieusement sans que d'autres y perdent. J'avoue que je n'y comprends rien, mais je ne sais pas admirer ce qui est au-dessus de mes connaissances ».

L'histoire des assignats est un peu plus près de nous à tous égards que celle de Law. Cette fois, il s'agit bien, et dès le début, de papier d'État, et d'une inflation due aux besoins immédiats du Trésor. Cette émission était gagée par quelque

chose qu'on aurait pu croire supérieur à une encaisse. Les biens nationaux comprenaient les biens du clergé, auxquels s'ajoutèrent plus tard les biens des émigrés et des victimes du tribunal révolutionnaire. Quoi de plus sûr que des biens-fonds? Ici la Constituante a commis une erreur initiale. La valeur du gage n'est pas la seule ni même la première condition de la valeur d'un papier-monnaie. Ce qui importe le plus, c'est la certitude que ce papier pourra être échangé contre des espèces sans délai ni aléa. Une encaisse métallique donne cette certitude, un gage immobilier suppose une réalisation préalable qui peut n'être ni sûre ni immédiate, surtout en cas de panique ou simplement de crise de confiance. L'assignat ainsi garanti n'aurait pas été remboursable à volonté, même si le gage eût été suffisant. Du jour où il ne le sera plus, l'assignat ne sera plus remboursable du tout.

Ce qu'il y a de poignant dans l'histoire de l'assignat, c'est sa marche inexorable vers la dépréciation. Dès le premier jour, on voit venir le danger. Dupont de Nemours l'avait dit à la Constituante : « Qu'est-ce qu'un assignat? C'est une délégation sur une vente; c'est une promesse, c'est un engagement contracté à terme plus ou moins long. Il ne peut servir aux usages journaliers de la circulation. Lui donner le cours forcé, c'est ruiner le commerce avec l'étranger et appauvrir l'État qui ne recouvrera d'impôts qu'en papier. » En effet, l'assignat chasse le numéraire en vertu de l'axiome : la mauvaise monnaie chasse la bonne. Malouet l'avait annoncé dès le premier jour. Quand il y a trop de papier, « chacun réalise le papier en argent et le cache ensuite ou l'emporte ».

C'est le premier stade. Voici le second. Le producteur rural s'abstient de produire et surtout de vendre. Il ne lui est pas permis de refuser le papier en paiement de ses denrées. Alors, il fait grève, il ne vient plus au marché, il cache sa marchandise, il fuit devant le papier. C'est ce qu'on a vu en Russie. C'est ce qu'on verra toujours en tout pays à un moment donné, c'est-à-dire au moment où la dépréciation de la monnaie fiduciaire est telle et se précipite tellement que le vendeur n'a plus l'espoir d'obtenir ce dont il a besoin en échange du papier dont on le comble. C'est alors que les gouvernements s'évertuent en vain à lutter contre la vie

chère, en votant des lois du maximum qui n'aboutissent qu'à organiser la famine, ou des prélèvements sur le capital et des impôts redoublés sur le revenu qui ne réussissent pas à arrêter l'inflation. Car on émet toujours plus de coupures nouvelles qu'il n'en rentre au Trésor, par la raison que la dépréciation irrésistible de la devise avariée rend inutiles toutes les mesures d'assainissement avant même qu'elles ne soient entrées en vigueur.

Quand on brisa la planche aux assignats, il n'y avait plus rien à en tirer. L'État, obligé de les recevoir, finissait par y perdre : le papier timbré, avoue un ministre des Finances, coûte moins cher à l'acheteur que le papier ordinaire, on s'en sert pour l'usage courant. Naturellement, le mandat territorial substitué à l'assignat sous le Directoire subit le même sort en dépit de toutes les assurances officielles qu'il ne pourra en aucun cas se déprécier. A la liquidation finale, 3 000 francs d'assignats de 1791, transformés une première fois en 100 francs de mandats, se trouvèrent remboursés par un franc en numéraire au mois de février 1797. A côté de celle-ci, la liquidation du système de Law est triomphale.

***

On s'en est pourtant relevé. Par quels moyens? Grâce à qui? Les circonstances font souvent penser aujourd'hui à Gaudin, le ministre des Finances du Consulat et de l'Empire, qui, durant quinze ans, resta en fonctions sans interruption. Déjà cette longévité, unique dans notre histoire depuis Colbert et Orry, est un phénomène qui doit nous frapper d'une certaine admiration. En outre, la situation financière, au moment du 18 Brumaire, était encore plus mauvaise que tout ce que nous connaissons. Gaudin en a tracé lui-même un tableau fort sombre et qui pourtant n'est pas poussé au noir. Le Trésor avait en caisse 167 000 francs en numéraire, « misérable » reste d'une avance de 300 000 francs obtenue la veille. Les armées étaient sans solde, les fonctionnaires de l'État sans traitement. « Les Bureaux des ministères n'avaient rien touché de leurs appointements depuis dix mois. » Aucune rentrée de recettes en numéraire n'était à

prévoir d'une façon certaine, car les contributions de l'année étaient « déléguées d'avance » à des fournisseurs qui avaient même été autorisés à rétrocéder ces « délégations » pour se procurer des fonds immédiats. Les « faiseurs de services », c'est-à-dire les gens d'affaires qui prêtaient à l'État à la petite semaine, avaient fini eux aussi par se dérober. Les feuilles d'impositions n'étaient pas même prêtes et de plus la guerre civile régnait dans toute la région de l'ouest et n'y permettait aucun recouvrement. Le crédit de l'État était si bas que le 5 p. 100 consolidé était tombé à 7 francs au cours de l'année 1799. L'approche et l'espérance du coup d'État l'avaient fait remonter à 11 francs le 17 Brumaire : il en vaudra 20 une semaine plus tard. A la fin du Consulat, il est à 55 francs; sous l'Empire, il atteindra 93,40, cours maximum, le 27 août 1807, au lendemain du traité de Tilsitt.

Comment s'est opéré ce redressement? Gaudin nous le dit dans ses Mémoires, dont le premier volume, paru il y a juste un siècle, concerne la période 1800-1814. Mais ces Mémoires, publiés sous le titre de *Mémoires du duc de Gaëte* (Baudouin frères), sont aujourd'hui presque introuvables. M. Max Leclerc a eu l'heureuse idée de les rééditer ou, pour mieux dire, d'en reproduire le premier volume sous forme de fac-similé photographique, tiré à 1 100 exemplaires numérotés (Colin). C'est l'occasion de refaire connaissance avec un homme qui n'est pas un grand homme, qui n'a pas la prétention d'en être un, mais qui, simplement pour avoir su son métier, pour avoir mis de l'ordre, de la probité et de l'économie dans une administration détraquée par la Révolution, a obtenu des résultats que nous traiterions aujourd'hui de miraculeux si nous en avions l'équivalent. Thiers qui l'avait bien connu, car Gaudin n'est mort qu'en 1841, dit de lui : « Esprit peu brillant, mais solide et fort expérimenté, qui avait rendu, soit sous l'Ancien régime, soit même pendant les premiers temps de la Révolution, de ces services administratifs obscurs, mais précieux, dont les gouvernements ne sauraient se passer et dont ils doivent tenir grand compte. » Une fois ministre, il fera preuve en plus grand de ces mêmes qualités d'ordre, de régularité et d'esprit pratique que Napoléon goûtait d'autant plus chez ses serviteurs qu'il se réservait les parties supé-

rieures de l'art de gouverner. Il n'était pas jusqu'à sa défiance des grandes théories, qu'il trouvait volontiers creuses ou dangereuses, qui ne fût de nature à plaire à l'empereur. A une offre de démission, le Premier Consul avait répondu par un refus dont les termes sont intéressants : « C'est parce que nos besoins sont grands et notre position délicate que vos talents, votre probité et votre zèle pour le bien public sont nécessaires. »

Gaudin avait en effet des talents, de la probité et un haut sentiment du devoir professionnel. Il n'avait pas accepté le ministère lorsque Siéyès, entrant au Directoire, le lui avait proposé sept mois avant le coup d'État. Et il lui avait dit pourquoi : « Parce que là où il n'y a ni finances, ni moyens d'en faire, un ministre est inutile. » Un politicien quelconque, un Robert Lindet, suffit en ce cas-là. Au contraire, dès le lendemain du 18 Brumaire, il accepte sans hésiter. « Vous avez, lui dit Bonaparte, longtemps travaillé dans les finances. — Pendant vingt ans, général. — Nous avons grand besoin de votre secours, reprend le Premier Consul, et j'y compte. Allons, prêtez serment, nous sommes pressés. » En voilà pour tout le règne, y compris les Cent-Jours.

Gaudin avait débuté jeune. Fils et petit-fils d'avocats au Parlement, il rappelle en tête de ses Mémoires que le duc de Gaëte était « né dans la classe plébéienne ». Il reçut au collège Louis-le-Grand une éducation qu'il qualifie de « soignée ». Il y était en même temps que Robespierre, plus jeune de deux ans, mais rien n'indique qu'ils s'y soient connus. Il se trouva, « par des causes inutiles à rappeler », sans fortune à son entrée dans le monde. Ayant à peine fait son droit, il débute à dix-sept ans « dans la partie des finances » grâce à un ami de sa famille, M. d'Ailly, premier commis de M. d'Ormesson, un des intendants des finances. C'était en 1773. Dès l'âge de dix-neuf ans, il est appelé à un poste qui le met en contact avec le public, de sorte qu'il commence en même temps « à étudier les hommes et à apprendre les affaires ». Quand Necker arrive au ministère, en 1777, les intendants des finances sont supprimés. M. d'Ailly devient directeur général du département des impositions et confie à son jeune protégé une « division en chef » sous ses ordres. Voilà donc Gaudin chef de

division à vingt et un ans. L'ancien régime n'était pas, comme on est tenté de le croire, le régime de la gérontocratie. La Révolution le trouve donc en place et déjà riche d'expérience après douze ans dans la maison. Ce n'est pas un « rond de cuir », car les premiers commis, comme on les appelait alors, n'avaient pas le loisir de s'endormir dans la routine. « Les premiers commis des divers départements du ministère avaient, dit Gaudin, une influence sur les affaires, qui pouvait n'être pas toujours sans inconvénients, mais que l'extrême mobilité des ministres, souvent étrangers, par leurs occupations antérieures, à la branche d'administration qu'ils étaient appelés à diriger, rendait inévitable, et nécessaire au surplus, pour conserver les traditions. Ces fonctionnaires, inamovibles *de fait*, exerçaient naturellement l'autorité de l'expérience et celle du talent qui les avait portés à leur place, à laquelle ils devaient généralement borner leurs prétentions sous un régime essentiellement *aristocratique*. Ils en étaient dédommagés par les égards que l'intérêt personnel est toujours disposé à témoigner à celui qui a le pouvoir de le servir; et le cabinet d'un premier commis était souvent plus fréquenté, même par tout ce qu'il y avait d'élevé dans la société, que l'audience du chef honoraire du département auquel il appartenait. » On comprend le mot de Talleyrand répondant à un étranger qui demandait comment la Révolution avait pu tenir au milieu de tant de démolitions : « Nous n'avions pas renvoyé les commis. »

Quand la Constituante voulut organiser le contrôle des Finances, elle créa la Trésorerie nationale qui devait être distincte des services du ministère des Finances. Gaudin avec tout son service passa à la nouvelle institution et il fit bientôt partie du comité de six membres chargé de la mettre en marche. Son rôle fut de diriger et surtout d'éduquer le personnel comptable choisi par les autorités locales pour remplacer les receveurs généraux et particuliers de l'ancien régime. C'est une toile de Pénélope, car ces agents improvisés changent à chaque changement de majorité dans les corps élus. La tâche était non seulement ingrate mais dangereuse. Les commissaires de la Trésorerie étaient suspects comme anciens serviteurs de la monarchie; on les accuse de garder dans leurs bureaux 5 ou 600 employés qui n'ont pas le certi-

ficat de civisme exigé par la loi, et ils devaient sans cesse se défendre devant le comité des Finances de la Convention. Ils frisaient la guillotine, et, sans le courage et la loyauté de Cambon qui présidait ce comité, ils n'auraient pu s'en tirer. «Je lui ai dû personnellement dix fois la vie », écrit Gaudin. C'est grâce à Cambon que Gaudin put sauver de l'échafaud les quarante-huit anciens receveurs généraux de finances que la Convention, par ignorance de leurs attributions, avait assimilés aux soixante fermiers généraux dans un décret qui les envoyait en bloc au tribunal révolutionnaire, c'est-à-dire à la guillotine. Cambon lui-même n'y avait vu que du feu; il fallut que Gaudin lui fît, et à tout le comité des Finances, un cours de comptabilité publique pour les détromper. Sur le décret déjà voté, on raya après coup les quarante-huit receveurs qui n'ont jamais su à qui ils devaient ce repêchage *in extremis*.

On avait souvent à la Trésorerie des émotions. Un jour, c'est d'Éprémesnil, l'ancien parlementaire, idole du peuple en 1788, qui s'y réfugie à moitié assommé et poursuivi par la foule. On va chercher le maire Pétion. « Et moi aussi, lui dit d'Éprémesnil, j'ai été l'idole du peuple. » Pétion en est malade de peur et s'enfuit. Une autre fois, c'est une invasion de mégères qui réclament les allocations promises aux femmes dont les maris sont sous les drapeaux. La plupart n'ont de mari ni sous les drapeaux ni même ailleurs. On s'en débarrasse en les envoyant chercher le certificat prévu par la loi. L'invocation de la loi leur en impose : heureux temps! Aux journées de Thermidor, la Trésorerie est occupée par des gardes nationaux dont nul ne sait, pas même eux, s'ils sont pour ou contre Robespierre. Le péril est d'autant plus grave que Robespierre, dans son discours du 8 thermidor, avait dénoncé l'administration de la Trésorerie comme animée d'un esprit aristocratique et contre-révolutionnaire. Par bonheur le décret de la Convention qui met Robespierre hors la loi fait son effet. Le dieu de la veille n'était plus qu'un tyran.

Gaudin n'est pas un écrivain à adjectifs rares. Cette simplicité ne donne que plus de vérité à ce qu'il raconte. Voici une scène bien peu sensationnelle qui nous en dit long sur l'état

d'esprit de Louis XVI. C'est le 7 août 1792, par conséquent trois jours avant l'émeute qui le renversera. Déjà les cours des Tuileries sont encombrées d'une populace vociférante et menaçante. Gaudin porte au palais les papiers à signer par le roi chaque quinzaine pour régulariser le mouvement des fonds. Le roi apparaît, « le visage tranquille », et regarde d'une fenêtre les cours envahies. Avant d'ouvrir une lettre qui attend sur son bureau, il cherche à deviner, par le timbre, l'endroit d'où elle vient. Le timbre lui paraissant illisible, il demande à Gaudin de tâcher de mieux voir. C'était sans doute une lettre d'injures, car le roi, après l'avoir lue, murmure à voix basse : « Au surplus, j'y suis résigné. » Puis il examine les comptes qui lui sont présentés et remarque même que les recettes ont été bien faibles. Gaudin lui réplique que c'est l'époque de la moisson pendant laquelle on ne presse pas les contribuables. « Je comprends », répond le roi. Trois jours après, il n'était plus qu'un prisonnier.

Après la Terreur, dès que la constitution de l'an III est votée, Gaudin peut enfin quitter ses fonctions (1795). Il se retire dans une campagne qu'il avait acquise trois ans auparavant à Vic-sur-Aisne, près de Soissons, où il se repose en approfondissant ses connaissances en économie politique. La théorie, chez lui, a suivi la pratique, ce qui l'empêche de se perdre dans les nuées. Quand il est rappelé aux affaires, il y revient doublement préparé. Ce n'est pas à dire qu'il apporte un système, on sait au contraire qu'il s'en défie. Il dit de Dupont de Nemours : « Ce M. Dupont était homme d'esprit, mais tant soit peu original, systématique et généralement porté à l'exagération dans ses idées ». Ce n'est pas le genre de Gaudin, il ne vise qu'à rester dans le juste milieu. Il célèbre à toute occasion les vertus de l'ordre, de l'économie, de la persévérance. L'ordre, il le remet dans la perception de l'impôt. La machine fiscale qui a fonctionné sans à-coups jusqu'à nos jours est son œuvre. Il est le premier à avoir appliqué avec rigueur la comptabilité « par exercice », en dehors de laquelle tout budget est illusoire puisqu'il n'est pas contrôlable. Nul n'a montré mieux que lui les avantages des impôts indirects, « genre de contributions dont on peut obtenir un plus grand produit sans fatiguer ceux qui le supportent, parce qu'ils ne

l'acquittent qu'au moment où ils en ont la volonté et les moyens, et parce que, les droits perçus au profit du fisc se confondant avec le prix de la denrée, le contribuable, en payant sa dette, n'a pensé qu'à satisfaire à un besoin ou à se procurer une jouissance. »

Pour les économies, il a la férocité indispensable à qui veut en réaliser de sérieuses. On rogne, on gratte sur toutes choses. Aucune n'est essentielle auprès de la nécessité de vivre. La marine est amputée de 90 millions. Gaudin et le Premier Consul ne répudient pas les dettes de l'État, mais marchandent, discutent avec ses créanciers, leur arrachent des réductions en échange de garanties plus sûres pour ce qui leur est dû. Premier consul ou empereur, Napoléon en reste à la formule de Turgot : ni emprunts, ni impôts nouveaux, ni banqueroute. La catastrophe des assignats, d'autre part, ne permet pas l'inflation, car elle a tué le papier d'État. Quant aux spécifiques miraculeux, Gaudin les laisse aux hommes d'imagination. Lui-même ne croit qu'à la pharmacopée bourgeoise, il est pour l'hygiène plus que pour les remèdes de cheval. Comme le vieux cardinal Fleury, il aurait dit volontiers que la France a un bon tempérament, et qu'elle entre en convalescence d'elle-même dès qu'on la laisse respirer et travailler en paix. Vandal a qualifié sa gestion d'un mot pittoresque : « Elle est d'un merveilleux terre à terre. » Sully, même Colbert, auraient goûté ce compliment.

A. ALBERT-PETIT

LA CRISE MINISTÉRIELLE

Le Ministère présidé par M. Aristide Briand a été mis en minorité le 6 mars et a donné immédiatement sa démission. L'affaire s'est passée à la Chambre aux premières heures du matin. Toute la journée du vendredi 5 mars avait été occupée par la discussion sur les projets financiers. Le débat allait de mal en pis. Rien n'aboutissait. Dès qu'un texte voté par le Sénat apparaissait, la majorité s'acharnait à le modifier. La Chambre donnait le spectacle lamentable d'un sabotage général et à peine conscient. Le temps pressait cependant. M. Briand devait aller à Genève défendre nos intérêts et ceux de la Pologne à la Société des Nations. Pour en finir, la Chambre s'était décidée à tenir une séance de nuit. C'est sur le coup de six heures du matin que les choses ont mal tourné et que le gouvernement a été renversé.

Peut-on dire que ce résultat était imprévu? Depuis plusieurs semaines le ministère luttait contre des difficultés croissantes. Il n'avait obtenu de la Chambre que le vote d'un projet financier incomplet et informe. Il s'en était contenté, et il était allé devant le Sénat. La Haute Assemblée avait fait preuve de zèle et de sérieux. Après une discussion rapidement menée, elle avait voté les ressources que le gouvernement demandait. Les textes qu'elle avait adoptés étaient fort loin d'être parfaits. Ils se ressentaient encore des extravagances de la Commission cartelliste de la Chambre. Sous prétexte de transaction, le Sénat avait consenti à des concessions regrettables. Mais enfin, il avait réussi à procurer

à l'État les cinq milliards et demi de recettes que le ministère déclarait indispensables.

Restait à convertir la Chambre. M. Briand espérait qu'un projet, ayant pour lui la double autorité du Sénat et du ministère, finirait par trouver une majorité. Il comptait sur les circonstances, sur le sentiment de la nécessité, sur les raisons générales tirées de la politique extérieure. Sans s'expliquer sur la politique intérieure, et par conséquent sans contenter et sans heurter aucun parti, il paraissait croire que la situation financière à elle seule suffirait à lui valoir des adhésions assez nombreuses pour former une majorité. Dès le retour à la Chambre des projets revenus du Sénat, il a été visible que le vote ne serait pas aussi facile que le gouvernement avait pu le supposer. Ce serait perdre son temps que d'examiner en détail les modifications incohérentes que le Cartel faisait subir aux textes adoptés par la Haute Assemblée. On peut les résumer en disant que le Cartel obéissait tantôt au désir de diminuer certains impôts par besoin de réclame électorale, tantôt au désir d'aggraver le système fiscal par besoin d'y introduire quelques doses supplémentaires de socialisme collectiviste. Telle était la situation, lorsque, dans la nuit du vendredi 5 au samedi 6 mars, la bataille s'est engagée sur le sujet principal, qui était la taxe relative aux paiements.

Cette taxe est, comme on sait, un impôt indirect qui frappe tout le monde et que chacun paie proportionnellement à ses dépenses. Théoriquement, et du point de vue de la doctrine, elle est combattue par le parti socialiste et elle est conforme aux principes des partis modérés, qui sont partisans des impôts indirects ou impôts de consommation. Les socialistes et les radicaux socialisants la condamnent pour deux raisons : ils la croient désagréable à leur clientèle électorale de petits commerçants et de détaillants, et d'autre part ils rejettent les impôts indirects qui touchent tout le monde pour leur préférer certains impôts directs qui frappent un petit nombre. Comme leur objet suprême est de supprimer la propriété, ils veulent priver l'État des ressources procurées par les impôts indirects pour l'obliger à opérer des prélèvements sur le capital et sur l'héritage. Mais aucun gouvernement cartelliste, ni celui de M. Herriot, ni celui de M. Pai nlevé

qui ne doutaient cependant de rien, n'a réussi à faire voter ces mesures subversives. La Chambre ne s'en soucie pas : le Sénat est résolument hostile à ces aventures où les finances et le régime même peuvent sombrer. Le gouvernement de M. Briand en était donc arrivé à emprunter un article du programme modéré et à proposer la taxe sur les paiements.

C'est ce qui rendait sa situation paradoxale. Ministère de gauche, constitué avec les débris des ministères effondrés de M. Herriot et de M. Painlevé, il demandait à la Chambre une mesure qui ne pouvait pas être votée par les socialistes. Où prendrait-il l'appoint qui lui était nécessaire? Il ne pouvait le trouver que chez les modérés. Mais les partis modérés, qui n'étaient pas hostiles en principe à la taxe sur les paiements, n'étaient pas favorables en fait aux tendances générales du gouvernement. Ils auraient bien voté, s'ils avaient pu penser que, grâce à leur suffrage, la situation financière allait être assainie et la situation politique éclaircie. Or ils avaient leurs raisons de ne pas avoir foi dans les suites de cette opération. Une fois la taxe votée avec leur concours, l'État aurait quelques semaines de répit. Quel serait le lendemain? Où étaient les perspectives d'économies budgétaires et de réformes? Où était surtout la promesse d'une politique meilleure, rassurant les contribuables et les épargnants et rétablissant la confiance? Les modérés risquaient fort de se charger de l'impopularité des taxes nouvelles et de voir ensuite la politique cartelliste poursuivre son œuvre malgré eux et au besoin contre eux.

Ils hésitaient cependant, et il ne tenait qu'au gouvernement de s'assurer leur concours. Non seulement le gouvernement n'a rien fait pour obtenir ce résultat, mais il a fait tout ce qu'il fallait pour être sûr de ne pas l'atteindre. Au cours de la séance de l'après-midi, un cartelliste a subtilement demandé l'établissement du monopole des pétroles. Un monopole nouveau! Cela n'avait l'air de rien, mais c'était tout un symbole. La politique des monopoles est caractéristique du socialisme et de l'étatisme. Elle est en contradiction absolue avec le programme modéré qui réclame la suppression des monopoles inutiles et ruineux et qui veut, toutes les fois qu'il est possible, substituer les entreprises privées à la gestion déplo-

rable de l'État. En faisant intervenir soudainement la question des monopoles, le cartelliste savait ce qu'il faisait ou ceux qui l'avaient conseillé le savaient pour lui. Les partis modérés ont saisi cette occasion de demander au gouvernement quelles étaient ses tendances. Trois phrases nettes auraient suffi à régler l'incident. M. Doumer et M. Briand ne les ont pas prononcées : ils sont restés dans des généralités favorables à la thèse des monopoles. Le résultat a été instantané. Les modérés n'ont plus suivi le ministère. Mais l'extrême-gauche, à qui le ministère venait de faire une inutile concession, n'a pas suivi davantage. Au scrutin, le Cabinet Briand a trouvé contre lui tous les socialistes, une partie des radicaux, et plus de cent voix du centre et de la droite : il était battu.

Ce n'était pas là un simple incident de séance. Ce n'était pas un épisode fortuit et un vote de hasard. L'événement qui venait de se produire était dans la logique des choses. Il manifestait l'état véritable de la Chambre et des partis. Si nous avons insisté sur les détails de cette crise ministérielle et sur les discussions qui l'ont préparée, c'est qu'on y peut trouver l'explication à peu près complète de ce qui se passe au Parlement et les raisons des difficultés qui nous attendent. La tentative de M. Briand est très instructive. Si elle a échoué, malgré l'adresse personnelle du Président du Conseil, et tous les soins qu'il y a mis, c'est qu'aucun autre chef de gouvernement ne peut la reprendre avec la moindre chance de succès. M. Briand a essayé de traiter la question financière en esquivant la question politique. On voit bien pourquoi, même si l'on ne tient pas compte des préférences personnelles que certains lui prêtent. Après les luttes très vives qu'avaient eu à soutenir les Cabinets de M. Herriot et de M. Painlevé, il est probable que M. Briand n'a pas cru le moment opportun, dans une Chambre très divisée, d'engager un débat d'ordre politique. Il sait mieux que personne qu'il est impossible de gouverner avec les socialistes. Mais en se rapprochant des modérés, il courait le risque de s'aliéner une partie des radicaux. Il a donc évité de se prononcer. Il a cru que les nécessités de la situation financière suffiraient à orienter la Chambre. Il a réussi à

séparer les socialistes des radicaux. Il a réussi à joindre aux radicaux un certain nombre de députés plus modérés. Il a conçu la possibilité de former, sinon un parti, du moins, une majorité de bonnes volontés. Il n'a pas vu que tout le problème financier était lié au fond au problème politique : et c'est là son erreur.

En réalité, depuis le 11 mai 1924, nous souffrons d'une crise politique qui n'est pas terminée. Le Cartel était une formation électorale. Il est devenu un parti par hasard. De cette improvisation les socialistes ont tiré adroitement avantage. Au Cartel puissant par le nombre et par l'ardeur, mais incertain de ses volontés et peu riche d'idées, ils ont fourni un programme. Ils l'ont peu à peu transformé en instrument du pouvoir occulte que représentait le socialisme, lequel ne paraissait pas sur le devant de la scène et ne prenait aucune responsabilité dans les ministères. Ils ont successivement dominé M. Herriot et M. Painlevé. Ils les ont conduits tout doucement à leur perte, en leur tirant des révérences comme à leurs chefs, et en les obligeant à des propositions insensées. M. Herriot a péri devant le Sénat après avoir fait de l'inflation secrète et après avoir laissé publier de faux bilans de la Banque de France. M. Painlevé a péri devant la Chambre, pour avoir adopté l'idée socialiste de la faillite. Après quoi, les socialistes se sont retirés dans l'austérité des doctrines, et le confortable isolement.

Quand M. Briand a pris le pouvoir il y a trois mois, le temps de la politique socialiste était déjà passé. Mais le temps de la politique non socialiste n'était pas encore venu. Les radicaux, dirigés par M. Malvy, se sont opposés avec intransigeance à tout ce qui pouvait être une promesse de renouvellement, un signe d'évolution. Ils ont fait au nouveau chef du gouvernement toutes les objections possibles sur ses collaborateurs. Ils l'ont obligé à embarquer sur le bateau ministériel toutes les épaves des précédents cabinets. Ils n'ont cessé de gêner ses projets financiers. M. Briand, très indifférent par nature aux contingences et aux questions de personne, a laissé faire ou a subi. Il a eu le souci de parler de la situation financière en elle-même; il a fait des concessions quand on l'y contraignait; il s'est donné pour mission

de poursuivre obstinément sa route. Mais tandis qu'il faisait ainsi parmi cent obstacles une politique de transition et de transaction, il n'a pas vu que le cortège, qui le suivait et qu'il ne regardait plus, le contredisait et le desservait par sa seule présence. Même ceux qui étaient disposés à faire à M. Briand un large crédit personnel ne pouvaient pas oublier ses collaborateurs qui représentaient les erreurs du passé. Le gouvernement semblait voué à cette gageure de faire une politique aussi peu cartelliste que possible avec une majorité cartelliste. Comment dans ces conditions la confiance aurait-elle pu renaître? Comment le public aurait-il pu écarter la crainte de voir reparaître demain les ministres qu'il croyait déchus et qu'il découvrait encore au premier plan? Comment l'économie nationale aurait-elle pu retrouver son activité, quand les socialistes qui la menacent restaient prêts à exercer leur influence? Ce qui est surprenant, ce n'est pas que le ministère soit tombé, c'est qu'il ait pu vivre cent jours dans les conditions où il se trouvait.

***

Le successeur de M. Briand se décidera-t-il à faire le choix que M. Briand n'a pu faire? La situation demeurera trouble et la vie des ministères précaire aussi longtemps qu'un gouvernement ne se montrera pas énergique et décidé et ne déclarera pas publiquement ce qu'il est et ce qu'il veut. Si la composition de la Chambre rend ce choix impossible, c'est qu'elle est ingouvernable et qu'il n'y a d'autre issue à la situation qu'une dissolution et des élections générales. Mais on peut prédire à coup sûr que le temps des navigations et des compromis est passé, et qu'aucun ministère ne vivra s'il ne prend pas nettement position. Ou une politique socialiste, ou une politique antisocialiste.

La politique socialiste est-elle possible? On peut concevoir abstraitement la reconstitution du Cartel, l'application d'un programme socialisant, la collaboration du parti socialiste avec ou sans participation. Cette hypothèse n'est pas à exclure complètement. Elle se heurte cependant à de graves difficultés. Les résolutions doctrinales du parti l'ont éloigné

à la fois de la participation ministérielle et de la politique de soutien. Les intérêts électoraux du parti lui font désirer de rester dans l'opposition et d'éviter toute responsabilité dans la liquidation d'une situation financière où il n'y a pas de mesures très populaires à prendre. La tentative d'une politique socialisante, en outre, a échoué deux fois avec M. Herriot et M. Painlevé, qui ne sont pas sans doute disposés à recommencer l'expérience. La notion de Cartel enfin est très affaiblie à la Chambre même : les socialistes se sont séparés des radicaux en plusieurs circonstances graves; les radicaux sont divisés entre eux, une trentaine inclinant au socialisme, une centaine commençant d'être inquiets du même socialisme; enfin le groupe de la gauche radicale, présidée aujourd'hui par M. Raoul Péret, qui a jadis fait parti du Cartel, s'en est nettement détaché et ainsi une quarantaine de voix font défaut à l'ancienne majorité. Toutes ces causes montrent que M. Herriot lui-même aura bien du mal à retrouver les troupes qu'il a conduites jadis à de fausses victoires, d'où elles sont revenues en débandade.

Un ministère radical et non socialiste est-il d'autre part concevable? Si l'on ne consultait que les chiffres des scrutins et les nombres des contingents de chaque groupe, on n'hésiterait pas à répondre que oui. Les radicaux non inféodés au socialisme sont une centaine. Les républicains socialistes (groupe Briand) sont près de quarante. La gauche radicale (groupe Raoul Péret) fournit également une quarantaine de voix. Dans les votes les plus importants, quelques groupes intermédiaires entre les radicaux et les modérés ont apporté régulièrement une cinquantaine de suffrages. Il y a donc, en dehors du socialisme, une masse de plus de deux cents voix radicales ou opportunistes. Pour gouverner, un ministère a besoin d'ajouter à ces suffrages soixante-dix à cent voix modérées. Ainsi posé le problème a l'air facile à résoudre. Dans notre histoire parlementaire, nombreuses sont les périodes où des ministères ont vécu avec l'appui d'une majorité du centre, qui leur permettait généralement de se passer de leur gauche par prudence, et de leur droite par préjugé. Si l'on faisait la liste des Cabinets qui ont ainsi compris la politique, elle serait longue.

Mais c'était en d'autres temps; les questions qui se posaient étaient d'une autre nature; il était possible et même aisé de faire vivre ensemble des groupes qui ne pensaient pas tout à fait de même, et qui par l'effet d'un accord tacite laissaient dans l'ombre ce qui les divisait pour ne se souvenir que de ce qui les unissait. En un demi-siècle, l'école dirigeante a soigneusement évité de s'attaquer aux réalités économiques et au fond des problèmes financiers. Il lui est arrivé de divaguer. Il lui est arrivé d'occuper le public avec la question anticléricale. Il lui est arrivé de jeter aux socialistes quelques morceaux de budget à dévorer sous le nom de lois sociales. Il lui est arrivé de gaspiller les deniers publics selon ses commodités électorales. Il lui est même arrivé de désorganiser la marine et l'armée. Mais enfin elle a toujours manœuvré de manière à ne pas tracasser l'électeur à propos de ses biens matériels, à ne pas trop le troubler dans la possession de ses terres, de ses vignes, de ses héritages et de ses économies. Il a fallu des circonstances exceptionnelles pour que l'impôt sur le revenu fût décidé. Et encore, quand il a été voté, ce fut avec bien des précautions qui en masquèrent la véritable nature et les dangers. Bref, la politique radicale elle-même, très audacieuse en parole, a été jusqu'à la guerre et en son essence une politique de conservation sociale et, quand d'aventure elle était socialisante, c'était malgré elle, et elle faisait du socialisme par faiblesse, sans le savoir et sans le vouloir. On laissait à M. Léon Bourgeois le soin de disserter sur la philosophie du parti, et à M. Ferdinand Buisson la charge de rêver sur des programmes. Hardi dans les congrès, téméraire à la tribune, le radicalisme était dans l'intimité sagement rural.

C'est certainement une aventure extraordinaire pour le parti radical de s'être un jour réveillé avec un programme tout pénétré de socialisme révolutionnaire. Il a fallu la guerre et la présidence de M. Herriot pour qu'un tel changement se produisît. Mais à force de parler des choses, on finit par s'habituer, par les croire plus innocentes. Après plusieurs saisons de discours sur le casier fiscal, l'impôt sur le capital, la cadastre des fortunes privées, bien des candidats radicaux n'ont plus bien jugé de ces projets. Accoutumés aux formules, ils négligeaient la substance. Le jour où M. Herriot a marié

le parti radical à M. Blum, les radicaux n'ont pas été très étonnés. C'est plus tard que la réflexion leur est venue. Les échecs répétés de toutes les propositions financières du Cartel les ont un peu éclairés. Les protestations des électeurs les ont émus. Aujourd'hui, il n'y a rien d'exagéré à dire qu'une grande partie des radicaux de la Chambre inclinent au radicalisme national du Sénat et seraient prêts, s'ils en trouvaient le moyen, de se séparer du socialisme.

Mais la difficulté est de se séparer. Si le parti radical avait un chef énergique, ayant des vues politiques, capable de considérer l'avenir, il se laisserait très probablement convaincre. Rien ne serait plus logique que d'avouer que l'essai de collaboration avec le socialisme a échoué, que le socialisme, contrairement à ce qu'on pouvait croire, refuse de devenir un parti de gouvernement, qu'il se dérobe à toute responsabilité ministérielle, qu'il entend rester un parti de révolution et que dans de pareilles conditions, il faut former une majorité en rapprochant en nombre suffisant des radicaux et des modérés. Il resterait alors à définir leur programme commun. Quelle sera leur doctrine touchant l'impôt sur le capital, la faillite, l'État héritier, la taxe sur les paiements? Il y a là des réalités sur lesquelles il faut se prononcer. Les formules électorales ne suffisent plus : il faut avoir un avis. Quand une nation a été troublée deux ans par toutes sortes de promesses et de menaces, quand toutes les idées ont été remuées et confondues, quand le parti révolutionnaire a fait connaître clairement ses desseins, la tranquillité ne revient pas toute seule; la confiance ne se rétablit pas sans des assurances formelles, sans des actes, sans des garanties.

Hors de cette clarté, toute politique sera vaine. Personne ne sait à l'heure où nous écrivons, quel sera le futur chef du cabinet. Mais tout le monde commence de discerner à quelles conditions il pourra servir utilement les finances et le pays. On finit toujours par trouver un ministère, et le prochain sera probablement constitué quand ces lignes paraîtront. Mais on ne trouve toujours pas un gouvernement, et c'est pourtant de quoi nous avons besoin.

ANDRÉ CHAUMEIX

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le jeune homme, par **François Mauriac.**
(Collection *Les quatre âges de la vie.* — Hachette).

Madame Gérard d'Houville s'étant inclinée sur l'être humain *enfant* l'a passé à M. François Mauriac qui a observé sa *jeunesse.* Lorsque M. Duvernois aura examiné *l'homme* dans sa maturité, M. Lavedan étudié *le vieillard*, le sujet ne sera peut-être pas épuisé, mais le cycle sera complet... Donc M. Mauriac ayant à parler de la jeunesse commence par remarquer, avec prudence et esprit, qu'un bon lot d'humains n'ont jamais connu cet âge réputé heureux. De l'enfance ils ont sauté directement dans la maturité. Ce serait le cas, surtout, des enfants du peuple, car « la servitude ouvrière tue la jeunesse. » Ce serait aussi celui, à l'autre bout de l'échelle sociale, des jeunes gens du monde, auxquels la connaissance des rites et des artifices de la société ferait brûler une étape. Sur ce dernier point je crois que l'on pourrait faire des réserves, et tirées du livre de M. Mauriac lui-même, car les jeunes gens, authentiquement jeunes, sur lesquels il a fait porter la plupart de ses observations, semblent bien appartenir sinon au pur faubourg Saint-Germain, du moins à la grande bourgeoisie.

Au fait qu'est-ce qu'un jeune homme? A quoi le reconnaît-on? A son *indétermination*, répond très finement M. Mauriac. Un jeune homme est un être encore intact chez qui « la débauche, la sainteté, la moquerie, l'admiration, l'avidité, le renoncement » peuvent coexister. Dans la maturité, l'homme se spécialise, se restreint. D'où il résulterait que jamais un jeune homme ne saurait être, raisonnablement, taxé d'hypocrisie. Point de mensonges possibles, lorsqu'on a mille sincérités contradictoires. Tartufe n'est concevable que sous les traits d'un homme mûr.

Un jeune homme, dit encore M. Mauriac, est une « immense force » le plus souvent « inemployée ». La guerre, qui exige l'utilisation intensive de toute l'énergie humaine, serait le « divertissement essentiel » des jeunes générations... Divertissement, en tout cas, que les « vieilles générations » choisissent pour leurs cadettes et leur imposent, ce qui altère sensiblement la valeur démonstrative

de la fougue que les jeunes gens apportent au combat comme à toutes besognes d'action.

Moins sûrement néfaste est cette autre méthode qui s'offre aux jeunes gens pour user l'excès de leurs forces, la débauche. Ce sont peut-être les meilleurs, juge M. Mauriac avec un certain romantisme, qui s'y jettent avec le plus d'avidité. « Le mépris d'une belle âme pour le monde c'est cela souvent qui la précipite aux abîmes. » La phrase est séduisante. Mais cette belle âme « se perd-elle » réellement dans ces gouffres? C'est douteux. Chute toute provisoire bien plutôt, une réelle beauté spirituelle ne s'accommodant pas de trop durables faiblesses...

Passons sur les cocktails, le goût de la vitesse et tous les procédés aujourd'hui en usage pour s'étourdir, reste le travail, où, malgré tout, vient s'employer une bonne partie des forces juvéniles. Les carrières bancaires sont actuellement les plus courues, l'argent exerçant une fascination chaque jour plus grande. Dans celles-là comme dans toutes les autres les conditions faites aux jeunes gens sont devenues particulièrement favorables. Le cri « Place aux jeunes! » retentit partout. Dans le domaine des lettres et des arts, les débutants exercent même une sorte de royauté. Crainte de paraître distancé, le public applaudit à leurs plus ahurissantes « audaces ». Qu'il s'agisse de politique ou de diplomatie, l'opinion d'un jeune trouble les hommes les plus graves. « Un garçon de vingt ans qui s'inquiète de faire connaître au monde les responsabilités de son pays dans la dernière guerre, les uns le maudissent, d'autres le portent aux nues, mais tous le prennent merveilleusement au sérieux. »

Les jeunes gens aiment-ils? C'est selon. Il y a parmi eux des chasseurs, pour qui tout est bon; il y a aussi des idéalistes sincères. Ces derniers pourraient bien être les plus dangereux. Ils ont des exigences terribles et, déçus, deviennent impitoyables. « Plus tard, aux approches de la quarantaine, ils sauront de quoi se compose l'amalgame que nous appelons amour. C'est l'âge où une femme ne peut plus surprendre qu'heureusement ».... Collectionneurs de conquêtes ou idéalistes, les jeunes gens ne seraient donc pas des amants bien recommandables? Ils sont jeunes, l'avantage est suffisant. Mais ils ne peuvent donner beaucoup d'amour. Il y a en eux du narcissisme. Ils se laissent aimer ou aiment chez la femme leur propre reflet. Ils connaîtront que les choses ont changé, lorsque, la jeunesse les fuyant à leur tour, ils iront chercher chez les autres un bien qui n'est plus en eux-mêmes. Alors, peut-être, ils aimeront. D'après M. Mauriac bien des jeunes gens ressentiraient l'amertume d'être aimés pour leur seule jeunesse. Le cas doit être bien rare. Tout jeune homme croit être aimé *pour lui-même* et ne détache pas de son être un charme

dont il se croit propriétaire, par droit divin. Les discriminations entre le fond et l'écorce ne se font que plus tard, lorsque le corps en est à l'automne, tandis que le cœur reste au printemps.

Passée la jeunesse, l'homme, d'après M. Mauriac, pourrait encore être aimé, mais ne *choisirait* plus. S'il en était réellement ainsi notre destinée serait vraiment misérable. Jeunes nous aurions la faculté de choisir, mais nous ne saurions en profiter (Un jeune homme distingue une femme belle d'une laide sans doute, mais bien des éléments lui manquent pour démêler l'intelligence, le caractère. Le plus souvent il ne s'en soucie même pas). Et, au delà de vingt-cinq ans, d'après M. Mauriac, nous ne pourrions plus choisir... Si bien que, récapitulation faite, nous ne choisirions jamais...

Comme il faut bien, malgré tout, que quelqu'un prenne les initiatives, cette théorie semblerait réserver aux femmes quelques jours heureux. Malheureusement les cadres imposés à M. Mauriac ne lui ont pas permis de s'occuper bien longuement de nos compagnes. Il indique pourtant qu'elles sont appelées (doivent-elles s'en féliciter ou non?) à n'inspirer que de plus en plus rarement ce qu'on appelle des grandes passions. Le siècle, manifestement, n'est pas à l'amour. C'est aussi ce que nous disait Gérard Bauer, il y a deux ans, dans son *Recensement de l'amour à Paris* et ce qu'ont proclamé, depuis lors, cent romans. La disparition de la jeune fille ignorante, réservée, bien gardée, serait, selon M. Mauriac, à l'origine de cette faillite du sentiment. Avec le christianisme périrait l'amour. L'idée est sans nul doute à retenir et France avait bien montré tout ce que la religion du Christ avait fait pour la femme, en lui donnant la pudeur et des voiles.

D'autres ennemis de l'amour seraient les écrivains qui — depuis Dostoïevsky jusqu'à Proust, en passant par Gide et Freud — nient l'existence d'un fond solide dans l'âme humaine. Déjà nombreux sont aujourd'hui les jeunes gens qui, sous prétexte de sincérité, s'abandonnent avec orgueil à toutes leurs impulsions... Ces dispositions d'esprit tendent à se répandre de plus en plus et c'est là bien certainement un des plus attachants phénomènes de l'heure. On en aperçoit toutes les conséquences : l'amour une fois nié, il ne reste plus que des désirs, et les plus étranges, les plus fugitifs méritent d'être suivis. Toutes les mufleries deviennent, à ce jeu, d'honnêtes manifestations de franchise... Étaient-ce bien là les conséquences que les écrivains nommés entendaient tirer de leurs constatations? M. Mauriac ne se prononce pas nettement, mais ce qui lui paraît clair, c'est qu'il faut combattre cette école impulsionniste, restaurer une discipline, rétablir une *carte du Tendre*, en un mot sauver l'amour.

Finalement si l'on néglige le bel hymne — nécessaire — que Mauriac adresse à la jeunesse en guise d'épilogue, il semble bien que ce soit sur les mots volonté et conscience que son livre s'arrête réellement. Le jeune homme doit préparer la vie de l'homme, l'heure nécessaire de la spécialisation. Aucun de ses actes n'est indifférent, tous engagent son avenir. On ne nie point les avantages de la jeunesse, mais sa possession n'exige point de mérite préalable. L'essentiel est de se composer une satisfaisante maturité.

Il me semble difficile de ne pas prendre un vif plaisir à la lecture du livre de M. Mauriac. C'est un esprit vigoureux et fin et un excellent observateur. On s'en doutait du reste et il eût semblé bien surprenant qu'un de nos plus grands romanciers se trouvât, une fois quittés les cas particuliers, dépouillé de ses brillantes qualités. Son style est infiniment séduisant : on voudrait pouvoir faire de longues citations. A leur défaut, cent courtes phrases pourraient être recueillies, qui feraient brillante figure dans un recueil de maximes. De telle d'entre elles sans doute le sens pourrait être renversé sans trop d'inconvénient et l'on pourrait aussi bien dire avec M. Mauriac : « Le coup de foudre est de règle en amitié », que contre lui : « Pas plus qu'en amour le coup de foudre n'est de règle en amitié. » Mais la méthode à vrai dire n'est pas trop souvent applicable et qu'opposer par exemple à cette charmante proposition « En amour, comme dans tous les arts, quel péril que la facilité »?

L'enfant sage, par **André Madeline** (Calmann-Lévy).

Avec M. Madeline nous remontons quelques échelons de la vie humaine et regagnons le domaine merveilleux de l'enfance. Cette fois, il est vrai, il n'est plus question des enfants en général, mais de l'enfant Madeline en particulier. Ce gamin a laissé à l'adulte qui lui a succédé une collection particulièrement riche de souvenirs piquants et précis. C'était plutôt un enfant sage, méditatif et goguenard. Il n'avait ni le goût des aventures, ni la fièvre des grandes découvertes, de la gloire militaire. Tout au plus, lorsque son père, qui était sous-préfet, changeait de poste, le voyait-on se lancer avec autant de prudence que de curiosité dans l'exploration des bâtiments de la sous-préfecture qui devait constituer son nouveau domaine. D'ordinaire il se contentait d'observer d'un œil narquois ou faussement étonné les petits spectacles que le hasard lui offrait. Dans le réseau serré de ses paisibles tribulations, il nous serait malaisé de le suivre ici. D'ailleurs réduits à leur schéma le drame de *l'épingle à chapeau*, la comédie du *prestidigitateur*, l'opérette du *jardinier Mozart* ne frapperaient guère le lecteur. Il faut

la souriante bonhomie et la verve du narrateur pour que notre attention soit retenue, notre sympathie gagnée. Il semble bien d'ailleurs que pour tonifier, au regard d'autrui, des souvenirs d'enfance, il faille y introduire des éléments qui leur soient étrangers : lorsqu'il retrace des faits très simples, évoque des pensées candides, le narrateur se trouve naturellement amené à employer des expressions recherchées, à jeter négligemment de-ci, de-là, des remarques philosophiques; ainsi se dessine entre le fond et la forme une antithèse amusante. La logique, l'expérience de l'homme fait s'insèrent avec plus ou moins de naturel dans le compte rendu de gestes enfantins. La naïveté et l'ironie se rejoignent. M. Madeline n'échappe pas à cette inclination légitime, mais il y ajoute une bonne humeur et un entrain qui lui sont propres. Il s'étire au milieu des images de son enfance avec une volupté de jeune chat. Un pareil optimisme finit même par nous sembler suspect et nous ne serions pas éloignés parfois de trouver qu'il y a quelque chose d'un peu tendu dans ce spirituel et incessant badinage.

Moussia (ou la vie et la mort de Marie Bashkirtseff), par **Albéric Cahuet** (Fasquelle).

La vie de Marie Bashkirtseff (que ses intimes appelaient familièrement Moussia) semblerait bien faite pour démontrer combien il est au fond conventionnel — encore que commode — de diviser la vie en quatre âges. On a l'âge de son cerveau, de son cœur. Et ce qui, chez Moussia jeune, ne peut être qualifié que d'étonnante maturité fût devenu, chez elle, vers la trentaine, merveilleuse et immarcescible jeunesse.

M. Albéric Cahuet, en écrivant la vie de Marie, a obéi aux exigences d'une piété ancienne. Depuis longtemps l'image de la blanche jeune fille le hantait et déjà il l'avait habilement glissée dans un de ses romans. Ainsi qu'il convenait, Marie aura eu pour biographe un admirateur presque passionné... Il est vrai qu'il y eut en la petite Moussia la plus troublante, la plus attirante avidité de vivre. A l'âge où l'on rêve d'ordinaire poupées la fuite d'une heure gaspillée la plongeait dans le désespoir : elle avait hâte de réaliser son destin, comme si quelque funèbre pressentiment l'eût avertie que le sort ne lui en laisserait pas longtemps le loisir. Du mariage, de l'amour elle attendit d'abord le salut. Il fallait qu'un homme l'élevât qui lui donnât puissance et gloire... Elle était riche, jolie. A qui sinon à elle-même devaient être réservés les princes, les hommes célèbres? Et du cœur comme de l'esprit elle se lança dans les rêves. A douze ans elle est folle du duc de Hamilton, auquel elle n'a jamais parlé,

mais qu'elle aperçoit parfois, à Nice, sur la promenade des Anglais. A quinze ans, elle s'éprend, à Rome, d'un gentil garçon assez insignifiant, mais fort beau... et neveu d'un cardinal très influent. Par malheur le « cardinalino » se dérobe; sa famille lui a fait comprendre qu'un pareil mariage est impossible. Marie ulcérée sent ce que sa propre situation a d'imparfait, du point de vue social. Elle vit avec sa mère et une petite tribu de parents, en France. Le père est demeuré à Gavronzi, où il possède un grand domaine. Incompatibilité d'humeur. Marie, à seize ans, part pour la Russie, résolue à réconcilier ses parents. Et le plus étonnant est qu'elle y parvient.

Lorsqu'elle s'installe à Paris, suivie de tous les siens qu'elle traîne à la remorque, elle est décidée à conquérir la ville, le monde. Elle veut être aimée, admirée, reine. « Quel orgueil! » dira-t-on. Marie ne le cache point. A chaque page de son journal elle affirme avec audace sa fierté, sa foi en elle-même. Mais elle a des mouvements de cœur si charmants, une telle netteté d'âme, un si précoce génie que personne ne peut s'étonner, blâmer... Et puis elle est si touchante, cette fiévreuse course de Marie vers la beauté! C'est en sa voix d'abord qu'elle avait placé ses espoirs. Une angine l'arrête dans son travail. Un chemin de gloire est fermé. Marie en trouve un autre. Avec fureur, frénésie, elle commence le dessin, la peinture. Elle travaille à l'atelier Julian et, bacchante de l'art, stupéfie ses maîtres, ses camarades par son ardeur, ses dons étonnants... Hélas! les menaces se précisent, décidément Marie est poitrinaire. Sa vie est condamnée, elle le sent. Efforts redoublés, il faut que le succès, la gloire devancent la mort. Elle y réussit presque. Au salon, ses tableaux sont remarqués. L'un d'entre eux, le *Meeting*, fait même sensation... Et tous ces travaux se poursuivent dans une atmosphère frémissante : bals, réceptions, lectures forcenées, voyages et encore voyages : Allemagne, Russie, Espagne; flirts esquissés — Cassagnac — et une amitié dévotieuse et amoureuse : Bastien-Lepage. Ce peintre l'a conquise : à ses yeux c'est un des plus grands maîtres qui soient, qui aient été. Ah! elle ne marchande pas ses enthousiasmes. Prenez son journal : vous verrez avec quelle flamme, quel amour, quelle sagacité aussi elle parle des grands hommes. Comme elle a des mots justes pour définir un talent! Tout ce qui est mesquin, jaloux, la désespère : peu importe qu'on s'en prenne à des êtres qu'elle n'a jamais vus : rien ne la laisse insensible. Les derniers jours de Marie sont vraiment d'une sombre grandeur. Mourante, la jeune fille donne le meilleur de sa sollicitude à Bastien Lepage, qui, comme elle poitrinaire est comme elle condamné. Elle se fait porter chez lui, trouve encore la force de le soigner, et de feindre la gaîté, la confiance... Il y a un tableau aussi

dont la pensée ne la quitte pas, des *Saintes Femmes*, qu'elle voudrait terminer en hâte... « Ah! s'il y avait deux salons par an! Arriver! Arriver plus vite! » écrit-elle le 13 septembre 1884 dans son journal, ce journal qu'elle tenait encore douze jours avant sa mort... Le 31 octobre 1884 c'est la fin... et bientôt s'élève la fameuse petite tombe-chapelle dans le cimetière de Passy.

Le journal, où Marie a mis son cœur à nu, lui assurera toujours des admirateurs ardents, presque des dévots. Cette jeune fille qu'une fin prématurée — Marie est morte à vingt-quatre ans — fixe dans une éternelle jeunesse, symbolise, en même temps que l'amour de la beauté, la passion furieuse — presque païenne — de la vie. Bataille qui a pensé beaucoup à Moussia (mais non à elle seulement qu'il connaissait trop bien pour lui prêter une impérieuse sensualité) en composant sa Thyra de Marliew, nous a laissé d'elle une image d'où il semble qu'on ne puisse plus la dégager : un phalène qui tournoie autour de la flamme et finit par s'y consumer.

Des morts au soleil,
par **Jacques Fontelroye** (Calmann-Lévy).

Au Maroc, en 1925, sur le front rifain. Auprès d'un maigre feu qui chauffe imparfaitement de peu appétissants morceaux de « vache marocaine », nous faisons la connaissance de Durcé, officier de tirailleurs dans un groupe mobile. Un homme fin, courageux, racé (Vieille famille française — Hôtel dans le faubourg Saint-Germain). Envoyé avec son bataillon à l'assaut de fortes positions qu'occupent les réguliers d'Abd-el-Krim, Durcé est blessé... Transporté dans un hopital de l'arrière, et assez vite convalescent, le lieutenant voit bientôt installée à son chevet sa femme, qui a quitté la France pour venir le rejoindre. Rétabli, Durcé est affecté à un poste tranquille à Meknès. Mois de bonheur et d'illusion, Durcé vit dans l'adoration de sa femme et celle-ci dans l'ivresse de se trouver auprès de son amant, officier d'ordonnance d'un grand général. Cet amant est un vilain monsieur, qui n'a aucun égard pour le mari et profite de son influence pour réexpédier Durcé au front. Nous repartons donc en guerre contre Abd-el-Krim, mais cette fois notre pauvre héros est tué....

Cette intrigue, fort mince, est puissamment soutenue par d'âpres et saisissants tableaux de la vie marocaine. M. Jacques Fontelroye qui a le sens du tragique (il l'a heureusement prouvé dans *Constantinople sous les Barbares* et *Chantal*) et une sorte de goût de la souffrance, nous décrit avec une utile cruauté les épreuves que subissent nos combattants au Maroc. Ce n'est pas une entreprise superflue.

A ceux qui peinent pour elle la France n'accordera jamais assez d'attention et de piété. Et dans ce sens un bon roman peut faire plus encore que dix excellents articles...

Aux chefs qui commandent nos troupes au Maroc M. Fontelroye ne prodigue pas des éloges sans réserve. Tous sont courageux, mais certains seraient inutilement téméraires. C'est un point sur lequel la discussion est impossible, mais nous savons bien que, pendant la guerre de France, certains chefs de corps emportés par leur ardeur guerrière ne donnaient pas assez à leurs hommes l'impression de ménager jusqu'à l'extrême limite possible les vies humaines. Où commencent les sacrifices nécessaires? Cela est malaisé à dire, mais le cœur se serre, lorsqu'une voix qui vient de là-bas nous apprend que, sur ce point, chefs et exécutants n'ont pas toujours les mêmes impressions.

Devons-nous suivre aussi M. Fontelroye lorsqu'il nous dépeint la mort solitaire d'un officier indigène, auquel dans un de nos hôpitaux on n'accorde pas les mêmes soins qu'à nos blessés de la métropole? Nous ne voulons pas le croire ou pareil fait — si M. Fontelroye en a été témoin —, doit être absolument isolé. Authentique, il apparaîtrait en tout cas comme le type même des injustices et des maladresses à éviter...

En dépit des négligences de style et de quelque faiblesse de composition, ce livre est digne de retenir l'attention. Il y a chez M. Fontelroye une sorte d'ardeur qui finit par nous gagner. Rien en lui de l'insensible « descripteur ». C'est un poète et, si l'on peut dire, un homme de parti. Dans chacune des scènes qu'il retrace, court un thème auquel tout se ramène : en face d'un paysage, d'un homme, ou d'un combat, M. Fontelroye a une impression toute puissante : il veut nous la donner, il nous la donne. L'impartialité est interdite. Impossible de résister à cette ampleur d'émotion. M. Fontelroye gagne toujours la partie. Il a vraiment beaucoup de talent.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ANATOLE FRANCE

TOME IV

NOS ENFANTS - BALTHASAR

ILLUSTRATIONS D'EDY LEGRAND

Gravées sur bois par P. et A. Baudier

Les notes bibliographiques du Tome IV contiennent : une première version de " Balthasar " publiée sous le titre " Histoire de Gaspar et de la reine de Saba " et le " Chapitre V qui relate les propos de Dame Gertrude ", chapitre inédit d'*Abeille*, conte publié dans " Balthasar ".

Un vol. in-8° sur papier Vélin du Marais, **35 fr.**

CHAQUE TOME SE VEND SÉPARÉMENT

Il a été tiré des œuvres complètes d'**Anatole France** 1500 exemplaires numérotés au tome Ier in-4° écu, sur papier de Hollande Van Gelder à la forme, filigrané de la signature d'Anatole France, gravures sur fond teinté. Ces exemplaires comprennent une suite des gravures tirée sur Chine.

Souscription à l'œuvre complète, chaque tome 150 fr.

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS, A PARIS

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »
Pour l'Afrique du Sud, l'Albanie, le Canada, la Chine, le Danemark, Dantzig, République Dominicaine, Esthonie, États-Unis, Finlande, Grande-Bretagne, Indes Britanniques, Indes Néerlandaises, Irlande, Islande, Lithuanie, Mexique, Norvège, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Suède, Suisse, Turquie :	115 »	60 »	32 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **5** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la* Revue de Paris, *3, rue Auber.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table décennale (1903-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.